MÉDECINE : RÉCIT EXCLUSIF DE L'OPÉRATION DU SIÈCLE

L'EXPRESS

100 FRANCS — 19 FEVRIER 1959. — N° 401

LESLIE CARON, DANS « GIGI ».

« Si tu t'imagines Xa va xa va xa Va durer toujours Fillette fillette... »
Raymond Queneau. « Si tu t'imagines ».

La lettre de « L'Express »

Au cours d'une émission qui réunissait, il y a quelques jours, autour de Jacques Sallebert, quatre critiques de télévision, le public a pu entendre l'intéressant dialogue suivant :

GUY VERDOT. — ... Je voulais parler de l'objectivité au Journal télévisé.

J. SALLEBERT. — Ah ! L'objectivité ?

G. VERDOT. — Oui. Prenons une émission bien précise : celle d'hier soir. Un de vos collaborateurs, mon cher Sallebert, a parlé de « prétendues tortures » à propos d'un procès qui se déroule en ce moment. Pourquoi « prétendues » ? Qu'est-ce qu'il en sait ? Pas plus que nous, pour l'instant. C'est donc anticiper sur la suite du débat. Je dis que, dans ce cas, votre collaborateur ne fait plus œuvre d'informateur : il fait œuvre de partisan.

FRANÇOIS BRIGNEAU (à mi-voix). — Et eux, ce sont aussi des partisans et même des assassins.

J. SALLEBERT. — C'est la première fois qu'on reproche au Journal télévisé de manquer d'objectivité. Je n'ai jamais reçu de lettres à ce sujet.

GILBERT GUILLEMINAULT. — Si c'est faux, il y aura un démenti.

G. VERDOT. — Alors, attendons le démenti, attendons.

J. SALLEBERT. — Si un patron vous disait : « Mon petit ami, il ne faut pas parler de telle chose », qu'est-ce que vous feriez ?

G. VERDOT. — Je m'en irais.

J. SALLEBERT. — Alors, vous avez dû faire beaucoup de journaux !

G. VERDOT. — Il m'est en effet arrivé d'en quitter, dans certaines circonstances.

C'est tout. Faut-il en conclure qu'il y a un « patron » à la R.T.F. dont les ordres sont comminatoires ? Ce serait trop simple. Trop simple aussi de jouer à croire qu'un gouvernement, quel qu'il soit, peut et doit se permettre de tourner contre lui des instruments aussi puissants que la Télévision et la Radio.

Il est normal, au contraire, qu'il en use. L'anormal est qu'une propagande officielle n'existe pas.

Ce qui existe, en revanche, c'est la peur. Peur d'être mal noté, peur d'être remplacé, peur d'être renvoyé. Alors intervient l'autocensure. Ou encore l'excès de zèle, le clin d'œil aux pouvoirs qui signifie : « Voyez... vous pouvez compter sur moi. »

Elle fut cruelle, cette confrontation que la Télévision s'imposa elle-même en diffusant successivement l'interview de M. Mikoyan par les journalistes américains, et celle du chancelier Adenauer par leur collègue français.

Les premiers représentaient, comme il convient à des journalistes, l'opinion d'une nation démocratique, une opinion qui a le droit de poser des questions, d'être informée, de mettre les hommes publics en demeure de lui répondre.

Le second était très bien élevé. Il était l'employé très bien élevé du gouvernement français.

Faisant état, il y a quelques jours, d'un incident aérien entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis, le speaker de la radio américaine déclarait : « Le Département d'Etat prétend que... »

Un journaliste de la R.T.F. peut-il se permettre de dire : « Le Quai d'Orsay prétend que... » ? Peut-être. Mais il ne se le permet pas. Rien ne lui est positivement interdit, sinon d'apprécier lui-même où se situe la frontière entre ses devoirs vis-à-vis du public, et ses obligations vis-à-vis de son employeur.

Rien d'étonnant à ce qu'il se tienne le plus loin possible de cette frontière, du côté des obligations, et que les moindres paroles tombant des lèvres du chef de l'Etat ou de son premier ministre deviennent des perles pour les pourceaux que nous sommes. C'est à se demander parfois si, dans le dithyrambe et la complaisance, certains commentateurs n'y mettent pas de malice.

Le plus grave, c'est peut-être la méfiance ainsi engendrée. Lorsque le voyage à Alger du premier ministre, par exemple, apparait largement photographié et commenté, mais vierge de tout incident, voilà le téléspectateur fixé : on le prend pour un sot.

L'est-il ? Ce ne serait pas encore une raison suffisante pour le traiter comme tel. Le rôle de l'Etat n'est pas de faire des sots et de les encourager. C'est de les défaire.

Françoise Giroud.

Le coût moral

On chiffrait ces jours-ci le coût argent de la guerre d'Algérie. Qui chiffrera jamais le coût des souffrances morales des parents des soldats du contingent en Algérie ? Cela, on n'en parle pas, et pourtant à combien chiffre-t-on en haut lieu la vie d'un garçon de vingt ans ? Peut-être à un million, puisque pour ce prix on peut faire réformer un être cher (si vous ne le croyez pas, faites une enquête aux environs du Val-de-Grâce). Mon fils est depuis deux ans dans ce pays et ces deux ans auront été un cauchemar qui sera terminé pour moi à son retour, mais continuera pour d'autres.

Lorsque l'on sait qu'il n'y aura pas de solution militaire et que l'impasse est totale, au point de vue politique, beaucoup de gens pensent qu'il vaudrait mieux laisser les braillards d'Alger se débrouiller avec les bicots.

D'ailleurs tous les soldats retour de là-bas sont unanimes à dire que les Européens ne sont pas tendres avec la troupe. Si vous osiez publier ma lettre dans votre journal, vous diriez tout haut ce que tout le monde pense. J'ajoute que je ne fais pas de politique.

M.L.,
père d'un soldat du contingent servant en Algérie.

Propos injurieux

Le Bundersrat vient d'adopter à l'unanimité, en première lecture, un projet de loi prévoyant une peine minimum de trois mois de prison pour quiconque aura tenu des propos injurieux en matière de race ou de religion.

Un tel projet de loi ne serait pas inopportun en France. Croyez-vous que la Chambre réaliserait également cette unanimité ?

H.B.
Epfig.

Le juge-détective

La nouvelle réglementation judiciaire prévoit :

1°) Que le tribunal ou le juge chargé de l'enquête pourront, d'office, faire convoquer, aux frais du demandeur au procès, des témoins autres que ceux qui auront été indiqués.

2°) Que le tribunal ou le juge chargé de l'enquête pourront interroger les témoins sur des faits autres que ceux qui auront été admis en preuve et indiqués dans la décision ordonnant la mesure d'information.

3°) Que le tribunal ou le juge chargé de l'enquête pourront interroger chaque témoin séparément, ou plusieurs témoins en présence les uns des autres, en dehors des parties et de leurs conseils.

Ainsi, dans une instance en divorce, par exemple, les époux ont pu vouloir, sciemment, taire un grief que l'un était fondé à invoquer contre l'autre ; le juge pourra évoquer d'office ce grief.

Il pourra appeler d'office comme témoin une tierce personne impliquée par ce grief (le complice d'un adultère par exemple) ; il pourra confronter cette personne avec chacun des époux ; il pourra également appeler le conjoint de ladite personne et procéder à sa confrontation avec les uns et les autres (...)

Alors, à quand les perquisitions civiles et les visites domiciliaires chez les parties ou même chez les témoins (pourquoi pas ?) afin de rechercher les documents, les pièces, les lettres de nature à éclairer la justice ?

Non, cela n'est pas possible ; que le juge demeure donc un arbitre ! Qu'il ne joue pas au détective !

Mᵉ Henri Blandin,
Lannion.

Les anciens combattants pauvres

Nombreux sont, parmi les anciens combattants, ceux de 14-18 surtout, les hommes âgés, malades, pauvres. Je suggère de créer une caisse de compensation qui serait alimentée par les pensions et les retraites que le pays ne versera plus, avec quelque raison, aux anciens combattants aisés. Cette caisse aiderait les anciens combattants pauvres, dont la pension, ou la retraite, est nettement insuffisante. Ce serait, je pense, une digne solution au « problème des retraites » qui irrite les esprits.

M. Mayer,
Ancien combattant 14-18 - 39-40,
mutilé « aisé »,
Chevalier de la Légion d'honneur.
Croix de guerre.
Paris.

M. de Bénouville n'a pas le droit

Dans le dernier numéro de « L'Express », vous avez publié une lettre de M. Pierre de Bénouville faisant état de mon nom.

Il ne m'est pas possible d'accepter que M. Pierre de Bénouville fasse appel à mes titres de guerre, même pour y chercher un témoignage de moralité ou de son passé.

Je tiens en effet à préciser que si j'ai aidé Pierre Bénouville à s'évader en 1940, je n'ai plus aucun rapport avec lui depuis longtemps et, en tant qu'officier d'active, je proteste énergiquement contre la citation, même flatteuse, de mes services, à propos de cette affaire Lacaze où son nom est mêlé.

Pierre Mussetta,
Chef de bataillon,
Paris.

La bataille de Suez

Le numéro de « L'Express » du 5 février contient, sous le titre : « Les Egyptiens ont gagné la deuxième bataille de Suez », un certain nombre de chiffres qui appellent les rectifications ci-après que je me permets de vous signaler :

1° En ce qui concerne les pilotes du canal, la Compagnie Universelle n'en employait pas 387, mais, à la date du 26 juillet 1956, 166 seulement sur un effectif total de 205. L'effectif égyptien actuel de 220 comprend vraisemblablement encore 52 pilotes de la Compagnie Universelle demeurés en service en Egypte en 1956.

2° D'après l'information reproduite, le plan d'aménagement actuel permettrait, dans quatre ans, d'ouvrir le canal aux navires de 45.000 tonnes, la limite actuelle étant de 35.000 tonnes. Les archives de la Compagnie Universelle montrent qu'avant 1956 certains navires dépassaient ces chiffres, notamment le « Spyros Niarchos », qui passait régulièrement avec un tonnage de 47.000 tonnes et un chargement de pétrole excédant 40.000 tonnes.

3° L'Etat égyptien, avant la nationalisation, ne recevait pas seulement une redevance de 7 % des revenus bruts ; en 1955, par exemple, il avait encaissé, au total, plus de 6 millions de livres égyptiennes sur une recette brute de 32 millions, soit près de 20 %.

D. de Griège,
directeur général
de la Compagnie financière de Suez.

Le général Faure et M. de Sérigny

A la suite de l'information publiée par « L'Express » sur la période militaire effectuée par M. de Sérigny dans le secteur du général Faure, nous avons reçu de celui-ci la mise au point suivante :

Je ne connaissais pas M. de Sérigny avant qu'il soit affecté, par le Bureau des Réserves du Corps d'Armée d'Alger, en tant que commandant de réserve, pour une période normale de vingt et un jours, à la 27ᵉ Division d'Infanterie Alpine que je commande.

Je m'élève avec force contre les allégations me mettant en cause et tendant à faire croire que j'aurais favorisé, dans l'exercice de mes fonctions, une quelconque campagne électorale de M. de Sérigny en vue des prochaines élections sénatoriales. Je n'ai pas présenté « chaque fois » M. de Sérigny à des banquets de mess, aux commandants de secteur, commandants de quartier et officiers qui « contrôleront » les élections. De toute façon, je n'aurais admis de la part de M. de Sérigny une activité qui sorte du cadre de la mission purement militaire qui était temporairement la sienne, et je n'ai à cet égard aucun élément me permettant de formuler le moindre grief à son encontre.

Enfin, M. de Sérigny est arrivé en Kabylie le 20 janvier. Or, dès le 5 janvier, la Commission administrative départementale de la Grande-Kabylie s'était réunie sur ma convocation en session extraordinaire et, à ma demande, avait adopté à l'unanimité une motion s'élevant contre le jumelage des départements d'Alger et de Grande-Kabylie et demandant que ce dernier constitue une circonscription autonome pour les élections sénatoriales. Cette motion était aussitôt transmise par mes soins à M. le délégué général du gouvernement. Depuis, une ordonnance publiée au « Journal officiel » du 10 février fait droit à cette requête. (...)

Le général Jacques Faure,
Commandant la Z.E.A.
et la 27ᵉ D.I.A.
Exerçant les pouvoirs civils
dans le département
de la Grande-Kabylie.

COMMUNIQUE

Au sommaire des nᵒˢ 10 et 11 du Journal mensuel d'Education Politique

APRES-DEMAIN

textes d'Alfred Sauvy, André Philip, Jacques Fauvet, R.-G. Etienne. (On peut commander le journal (100 francs les deux numéros) ou s'abonner (500 francs pour dix mois) en écrivant à APRES-DEMAIN, 27, rue Jean-Dolent, Paris-14ᵉ - C.C.P. Paris 7.715.57).

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8ᵉ)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

BANQUE DE DEPOTS PARIS offre à TITULAIRES DIPLOMES SUPERIEURS ECONOMIQUES ET COMMERCIAUX 23-28 ANS, LIBERES OBLIGATIONS MILITAIRES
12 POSTES ATTACHES DIRECTION
après cycle d'études 4 mois rémunéré (70.000 mensuel) - Ecrire : SERVICE H. PSYCHOLOGIE APPLIQUEE JUSTET, 60, Faubourg-Poissonnière PARIS-10ᵉ qui répondra (joindre env. timbrée).

IMPORTANTE FIRME PIECES DETACHEES ELECTRONIQUES PARIS, banlieue Ouest immédiate recherche pour son
LABORATOIRE
(Améliorations processus et recherches nouvelles)
ING. ou LIC. ES-SCIENCES
FORMATION Electricité ou Electronique connaissances chimiques, ayant expérience pièces détachées électroniques et si possible condensateurs - Situat. intéressante DANS FIRME PLEINE EXPANSION
Ecrire sous référence A. L. 660
ETAP ETUDE DU TRAVAIL APPLICATIONS PSYCHOTECHN. 27, rue Pierre-Demours - PARIS (17ᵉ)
DISCRETION ASSUREE

Les EDITIONS RENE JULLIARD recherchent STENO-DACTYLO, même débutante pour service littéraire
Se présenter 30, rue de l'Université, PARIS

DEMANDES D'EMPLOIS

J. Fille 26 ans, licenciée ès-lettres, parlant anglais et russe, capable faire traductions dactylo, cherche emploi secrét. littéraire, éditions, etc. Ecr. nᵒ 2467, L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8ᵉ

ORIENTATION

Carrière nouvelle
DEBOUCHES INSOUPÇONNES
GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé
Cours individualisés par correspondance. A titre documentaire, OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE de votre caractère et de votre personnalité
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. EX) - 15, rue des Chats-Bossus, à LILLE
Joindre six timbres pour frais

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1ᵉʳ ordre. Sélection, haute réputation (25ᵉ année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

APPARTEMENTS (Location)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. nᵒ 2605 L'Express, 29, r. Marignan

ASSOCIATIONS

CEDERAI 50 % PARTS à associé éc. actif
Magasin confection femmes. Banlieue porte Paris. Tr. bonne client. Pourrait int. fabr. prêt à porter. Ecr. L'Express nᵒ 2639, 29, r. Marignan, Paris-8ᵉ

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 18, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

L'EXTRAORDINAIRE EXPLOIT D'UNE ÉQUIPE DE CHERCHEURS FRANÇAIS

Jeudi dernier 12 février, dans la soirée, une ambulance sortait de l'hôpital Saint-Louis, ramenant au domicile de ses parents une petite fille de treize ans, Françoise T... Cette petite fille était entrée à l'hôpital un mois plus tôt, le lundi 12 janvier, à minuit.

Quand on saura, dans le monde entier, de quelle expérience elle a été l'héroïne, un immense espoir naîtra dans le cœur de tous ceux qui observent sur leurs enfants — ou qui souffrent eux-mêmes — cette terrible maladie qui se nomme la leucémie.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit encore que d'un espoir.

Il n'y a pas de « miracle » en médecine. Il n'y a que de longs et minutieux travaux, des recherches accumulées qui, un jour, semblent aboutir.

Ce jour-là, on peut dire qu'une victoire est acquise, mais qui réserve toujours des déceptions, de nouvelles difficultés à surmonter, de nouveaux problèmes créés par les résultats obtenus.

Ce que l'on peut honnêtement affirmer aujourd'hui, c'est que, entre le 11 janvier et le 12 février, une équipe de chercheurs français a connu une angoisse et une joie analogues à celles que ressentit Pasteur lorsqu'il inocula volontairement pour la première fois le sérum antirabique à un être humain, le petit Joseph Meister, et qu'il se demanda, pendant dix jours, s'il avait tué l'enfant ou s'il l'avait immunisé.

Nous nous sommes rendus auprès du docteur Mathé, qui a soigné les savants yougoslaves victimes d'un accident atomique. Il s'est formellement refusé à toute déclaration.

Les médecins qui travaillent dans le service du professeur Jean Bernard n'ont même pas accepté de dire s'ils avaient ou non conduit cette expérience.

Mais un grand nombre de personnes attachées à divers services dans plusieurs établissements hospitaliers ont été fatalement mêlées à son déroulement. L'expérience fait déjà l'objet de débats passionnés dans les salles de garde des hôpitaux parisiens.

Informés, nous avons procédé à une enquête minutieuse, en recoupant, point par point, tout ce qui nous a été rapporté.

Nous croyons pouvoir affirmer que, sans prétendre au document de valeur scientifique, faute d'avoir pu le soumettre à la vérification des médecins responsables murés dans le silence, notre récit est rigoureusement exact.

On lira en pages 23, 24 et 25 l'extraordinaire histoire de Françoise T..., petite fille de treize ans, dont l'aventure constitue le chaînon le plus spectaculaire dans la lutte des savants français contre la leucémie, cancer du sang.

(Ce récit est protégé par un copyright mondial. Toute reproduction, même partielle, est strictement interdite, sauf accord.)

LA SEMAINE

Chiffres et prévisions

L'ANGOISSE, encore diffuse, de la récession s'infiltre en France. On connaît maintenant les résultats de janvier : pour l'ensemble des industries, pour l'ensemble du commerce, ils ont été mauvais.

La baisse de la consommation s'accuse, provoquée par l'action conjointe de la hausse des prix et de l'amenuisement des salaires. En trois mois, la semaine de travail a été, en moyenne, amputée d'une heure.

Du côté du patronat, l'inquiétude est précise. M. Georges Villiers a décidé d'entreprendre une croisade auprès des chefs d'entreprise pour les convaincre d'investir davantage afin de relancer la production.

Du côté des ouvriers, il n'est guère de branche, guère de région qui ne soit frappée ou guettée par le chômage. Si les licenciements de Fives-Lille, qui ne sont pourtant pas directement issus de la conjoncture économique, ont soulevé une émotion si vive, c'est que le Nord, avec 40.000 chômeurs partiels, est déjà durement touché (*voir ci-dessous le reportage de Jean Cau*).

Tout ouvrier licencié a beaucoup de peine à se reclasser. Car les grandes sociétés n'embauchent plus ; au contraire, elles ne remplacent plus les vides creusés par les décès, la maladie ou la retraite. Plusieurs d'entre elles (dans l'automobile, la construction aéronautique, les chantiers navals, les poids lourds, l'équipement ménager...) licencient ou s'apprêtent à licencier.

« *Le peuple français n'est pas un peuple malheureux* », s'est écrié, à Pau, le chef de l'Etat. Et comme des protestations s'élevaient, il a répété : « *Non. Le peuple français n'est pas un peuple malheureux* ».

Le malheur, c'est vrai, est toujours relatif. Il n'est pas encore installé.

Les trente préfets reçus vendredi dernier par le Premier Ministre considèrent qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer.

Les statistiques générales ne confirment pas ces appréciations.

● Pour la première fois depuis quatre ans, l'indice de la production industrielle a baissé en décembre (— 3,6 %, par rapport à décembre 1957).

● La production d'électricité en janvier n'a augmenté que de 4,5 % par rapport à janvier 1958, alors qu'une expansion normale devrait se traduire par une augmentation de 7 à 8 %.

● Dans la sidérurgie, les commandes de janvier sont à peine égales à la production, bien que cette production ait baissé de 8 % par rapport à janvier 1958. Les carnets de commandes se dégonflent.

● Dans l'automobile, un stock de 27.000 invendus est signalé chez l'un des grands constructeurs. Si le volume des ventes n'augmente pas, une hausse de 0 à 7 % deviendrait inévitable. Elle raréfierait encore les achats.

UN COUPLE D'OUVRIERS DU NORD
Peur de revoir la lettre sur le buffet.

OUVRIERS

Enquête dans le Nord

● ***Jean Cau revient du Nord. Voici ce qu'il a vu chez les métallos de Fives-Lille et de Denain, dans les usines textiles d'Armentières, Roubaix, Tourcoing, chez les mineurs de Douai et d'Hénin-Liétard.***

DANS le petit bureau situé à l'intérieur de l'usine de Fives, siège du comité d'entreprise, ouvriers et délégués syndicaux discutent, décident, rédigent en permanence.

Le lundi 26 janvier, la direction des usines de Fives-Lille et de Cail (Denain) annonce le licenciement de 898 ouvriers, le déclassement de 200 agents de maîtrise et une réduction générale des horaires de 48 à 40 heures, dans le cadre d'une réorganisation « rationnelle » de l'entreprise.

La réaction ouvrière a été immédiate. Dès le lendemain, débrayages et manifestations commencent.

Le 30, les C.R.S. débarquent de quatorze camions et font évacuer l'usine. Le 31, 5.000 ouvriers défilent dans les rues de Denain. Le 6 février, plus de 25.000 métallos débrayent et, à Denain, où un meeting réunit 8.000 ouvriers, les commerçants ferment leurs boutiques en témoignage de solidarité. Les trois organisations syndicales mènent la lutte de front. En effet, c'est une véritable lame de fond qui vient de soulever le prolétariat du Nord et aucun syndicat ne peut se laisser distancer. Partout, « la masse » les porte.

Le 8 février, par exemple, c'est la C.F.T.C. de Lille qui publie la résolution suivante :

« *Le syndicat de la métallurgie de Lille constate que les pleins pouvoirs ont été utilisés pour porter atteinte aux conquêtes sociales et au pouvoir d'achat des travailleurs, mais ne l'ont pas été pour s'opposer à la politique patronale de licenciement des travailleurs ; il souligne que le gouvernement actuel se découvre ainsi, de plus en plus, comme étant celui d'une classe.* »

A son tour, le Conseil municipal de Lille, à l'unanimité, vote une motion condamnant les licenciements. Mgr Guerry, archevêque de Cambrai, et S. Em. le cardinal Liénart, évêque de Lille — suivis le 12 février par S. Em. le cardinal Richaud — publient des déclarations où ils affirment que « *jamais le chômage ne saurait être envisagé comme un bien pour relancer une affaire ou équilibrer une situation* ».

« Faut que tu descendes ! »

Les ouvriers qui voient entrer à Denain des machines ultra-modernes, qui apprennent que les banques viennent de consentir des prêts de l'ordre de 3 milliards et qu'un milliard 750 millions de commandes nouvelles viennent d'être passées, ne comprennent pas.

On leur dit :

(Suite en page 6)

CORRESPONDANCES EXPRESS

FORUM

● *Pourquoi « L'Express » a-t-il été saisi la semaine dernière sur tout le territoire de l'Algérie ? C'est un problème dont l'importance dépasse notre journal. Jean Daniel en fait ici le point.*

CERTAINES personnalités à Paris et à Alger détiennent la preuve que des organisations ultras ont provoqué par deux fois des actes contre-terroristes. Il ne s'agit pas de présomptions ou d'hypothèses. Il s'agit de certitudes. On ne sait pas qui, dans ces organisations, est coupable. Mais on connaît bien toutes ces organisations.

Pour avoir affirmé cela, le numéro de « L'Express » de la semaine dernière a été saisi à Alger. C'est la première saisie d'un journal depuis l'instruction du général de Gaulle au général Salan. C'est aussi la première saisie que le nouveau délégué général, M. Paul Delouvrier, a cru devoir décider depuis son arrivée à Alger.

Quelle en est la raison officieuse ? M. Delouvrier, selon certains, entend ne pas laisser dire qu'il laisse des criminels impunis, ce qui ferait de lui leur complice.

M. PAUL DELOUVRIER n'est délégué général que depuis deux mois. J'ai eu l'occasion d'écrire que de tous les hommes désignés pour gouverner à Alger, il était de loin celui que je respectais le plus. Nous n'attendions pas de lui qu'en un laps de temps si court, il transforme une situation dont il n'est aucunement responsable. Nous n'avons pas été surpris qu'il voie se dresser contre lui — c'est-à-dire contre la politique algérienne du général de Gaulle — tous les réseaux militaires, policiers ou ultras mis en place par les hommes du 13 Mai.

Au contraire, constatant qu'un courant libéral se manifestait en Algérie, nous avons voulu le renforcer en éclairant une opinion sur laquelle M. Delouvrier sera bien contraint de s'appuyer un jour ou l'autre s'il entend appliquer les instructions contenues dans la lettre du président de la République et définissant sa mission.

Mais nous étions en droit d'attendre du délégué général moins de précipitation dans une initiative qui rappelle les méthodes de ses prédécesseurs. Nous étions en droit d'espérer que M. Delouvrier, au lieu d'assurer la publicité du contre-terrorisme, en saisissant notre hebdomadaire, rende au contraire publique l'enquête qu'il a ordonnée sur les faits par nous dénoncés.

EN même temps que « L'Express », deux hebdomadaires d'extrême droite ont été saisis. Singulière diversion : le premier a été saisi pour diffamation envers le chef de l'Etat, le second pour révélation de secret militaire. La révélation de l'existence du contre-terrorisme à Alger se voit ainsi noyée dans une mesure globale qui atteint tout ensemble des articles qui relèvent des poursuites judiciaires et le nôtre.

M. Delouvrier est — de l'aveu unanime — un homme de bonne volonté. Non pas complice, évidemment ! mais impuissant. Et cette impuissance durera tant que les réseaux qui ont été installés pour l'empêcher de gouverner, *pour empêcher que Paris gouverne*, ne seront pas détruits. Pour faire en sorte que cette impuissance ne soit que provisoire, que faire sinon avertir, informer, éclairer ?

MAIS si M. Delouvrier prend les analyses pour des injures personnelles, si la résistance de ceux qui le combattent le conduit à s'en prendre à ceux qui entendent l'aider, alors je regrette de dire qu'il me rappelle les propos que m'ont tenus MM. Soustelle et Lacoste au commencement de leur proconsulat. Le premier n'avait pour objectif que de feindre de renier le président du Conseil qui l'avait nommé. Le second devait, disait-il, vaincre les passions suscitées par son appartenance ancienne au « Front Républicain ». On connaît la suite : de ces feintes — dont ils attendaient une savante liberté de manœuvre — l'un et l'autre sont devenus les prisonniers d'abord tourmentés, ensuite enthousiastes.

Aujourd'hui que l'on sait sur quels projets métropolitains débouchent parfois les organisations et les réseaux d'Alger, le problème est mille fois plus sérieux encore. Et l'on peut s'inquiéter que, ne pouvant obtenir des renseignements précis sur l'identité de certains criminels, M. Delouvrier ait décidé d'imposer silence à ceux qui révèlent leurs crimes.

JEAN DANIEL.

« MAIS OUI, SOUSTELLE, CE SONT LES MEMES ! »

● Lors du dernier Conseil des ministres, comme on évoquait les manifestations diverses auxquelles avait donné lieu le voyage à Alger de M. Debré, il y eut ce dialogue :

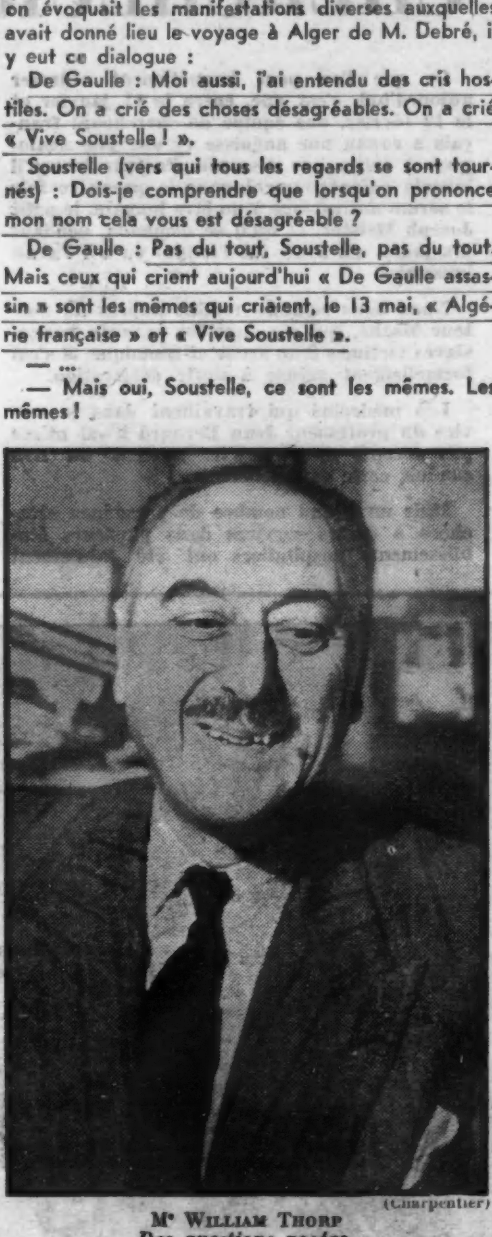
De Gaulle : Moi aussi, j'ai entendu des cris hostiles. On a crié des choses désagréables. On a crié « Vive Soustelle ! ».

Soustelle (vers qui tous les regards se sont tournés) : Dois-je comprendre que lorsqu'on prononce mon nom cela vous est désagréable ?

De Gaulle : Pas du tout, Soustelle, pas du tout. Mais ceux qui crient aujourd'hui « De Gaulle assassin » sont les mêmes qui criaient, le 13 mai, « Algérie française » et « Vive Soustelle ».

— ...

— Mais oui, Soustelle, ce sont les mêmes. Les mêmes !



(Charpentier)

Me WILLIAM THORP
Des questions posées.

LIBERTES INDIVIDUELLES : UN BILAN PESSIMISTE

● L'Association pour la sauvegarde des institutions judiciaires et des libertés individuelles, constituée en septembre 1957, a tenu son assemblée générale jeudi dernier au Cercle Républicain. M. Jeanneney, qui fut l'un de ses membres fondateurs, et qui est aujourd'hui ministre de l'Industrie et du Commerce, n'assistait pas à cette réunion.

L'unanimité s'est faite pour condamner les dispositions nouvelles du code pénal, les nouvelles saisies de périodiques et de quotidiens, le recours persistant en Algérie à « certaines méthodes inhumaines de répression extra-pénales », l'absence d'information sur les faits précis signalés dans « La Question » d'Henri Alleg, la stagnation de l'instruction ouverte sur la plainte en assassinat contre X... de Mme Audin.

Dans son exposé, le bâtonnier Thorp, qui préside l'Association, a fait un bilan pessimiste et ne s'est réjoui que d'une décision : la nomination de M. Maurice Patin comme président de la Commission de sauvegarde des droits et libertés individuels. Il s'est en revanche beaucoup inquiété de deux faits. En Algérie, les consignes données par le gouvernement ne sont toujours pas respectées aux échelons inférieurs. En métropole, les méthodes utilisées en Algérie ont tendance à se répandre.

Dans le cours du dernier trimestre 1958, l'Association avait rédigé puis adressé au général de Gaulle et à M. Michel Debré, alors garde des Sceaux, un mémorandum où étaient consignés un certain nombre de cas précis d'exactions. Bien que les destinataires aient accusé réception de ce document, M. Thorp avait été convoqué à la rue des Saussaies dans les jours qui suivirent, pour fournir certaines explications. Il ne se rendit pas à cette convocation mais, depuis, on n'a plus entendu parler du mémorandum.

LA HAUSSE DES PRIX DES QUOTIDIENS

● L'incidence de l'augmentation de 5 fr. du prix des quotidiens a été plus sensible sur les journaux d'informations à grand tirage que sur les journaux politiques, quelle qu'en soit la clientèle. « Le Parisien Libéré » et « France-soir » ont subi des pertes qui se situent entre 5 et 8 %.

« Paris-Journal », journal d'information à plus faible tirage (sa vente oscille entre 25 et 29.000 sur Paris-surface) accuse une baisse de 5 à 6 %, sauf les jours où, paraissant avec des pages en couleurs, il rétablit sa vente habituelle.

« Le Monde », que ne soutiennent ni publicité ni concours, a « tenu » à 2 % près. « Le Figaro » et « Libération » ont perdu 3 %. « L'Aurore » — grâce en partie à son concours — n'a baissé que de 2 % ; « L'Humanité » de 1 %.

Les scandales (affaire Lacaze, Ballets roses) ont sans doute aidé la presse quotidienne à passer sans trop de mal le cap de la hausse.

COMMENT EST MORT LE C.D.F.

● L'ordonnance mettant fin aux activités du Centre de Diffusion Française a constitué une surprise totale pour son directeur, M. Offroy. Il s'y attendait si peu qu'il avait refusé le poste de représentant à l'O.T.A.N. qu'on lui avait offert avec insistance.

Le C.D.F. — dont l'objectif initial était de coordonner l'effort de propagande française à l'étranger — avait pris la succession du Bureau Central de Documentation et d'Information créé en 1955. Dans les semaines qui suivirent l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir, M. Offroy avait remanié le Centre de Diffusion Française, qui, après liquidation de ses services de propagande vers l'étranger, était devenu un instrument dans la bataille pour le référendum, puis pour les élections.

(Intercontinentale)

M. RAYMOND OFFROY
Une erreur d'appréciation.

Mais, M. Offroy voulait maintenant transformer le C.D.F. en Office d'Information directement rattaché à l'Elysée. Cette raison a suffi pour que M. Frey, ministre U.N.R. de l'Information, en prononce la dissolution.

Autre avantage de l'opération : le ministère de l'Information pourra récupérer le bel hôtel particulier de la rue de la Faisanderie que le C.D.F. avait acheté au prix de 40 millions et réaménagé pour la somme de 15 millions.

DE GAULLE DANS LE SUD-OUEST : UN AUTRE TON

● « Ce n'était pas chaud à Toulouse, heureusement qu'il y a eu Perpignan. » Cette formule, entendue à l'Hôtel Matignon, résumait l'impression qu'y avait laissée le voyage du général de Gaulle dans le Sud-Ouest.

A Toulouse, où aucun particulier n'avait pavoisé sa maison, et où la foule était, selon un observateur local, « celle d'un 11 novembre normal », le premier soin du préfet, M. Morin, fut de montrer au Président de la République un exemplaire de « La Dépêche du Midi » : « Notre région attend le général de Gaulle avec une curiosité teintée d'amertume sinon de déception... Son enthousiasme instinctif des derniers mois a fait place à une résignation que la raison ne parvient pas à justifier. »

Perpignan, qui ne connaît pas les mêmes soucis que ceux d'une grande ville ouvrière, était beaucoup plus proche de l'enthousiasme. « L'Indépendant » écrivait : « Une page d'histoire qui, en 1944, descendait les Champs-Elysées, c'est une chose. Autre chose, plus proche, plus réelle, plus convaincante, si l'on veut, est une page d'histoire allant du Castillet à la Loge et de la Loge à la préfecture. »

Pendant ces quatre jours on n'a pas retrouvé dans les allocutions et discours du général de Gaulle le ton de la fin 1958. Les auditeurs du Président de la République et son entourage ont été frappés par une formule nouvelle qui est apparue à plusieurs reprises : « Au moment où je suis de ma vie, bref dans mes dernières années ».

Le travail bien fait, les chances de la France, les sacrifices et les efforts de chacun, la solidarité de tous. Tels sont les thèmes qui ont été développés pendant quatre jours.

LE GENERAL LECOMTE CANDIDAT AU S.D.E.C.E.

● Cette semaine connaîtra vraisemblablement l'issue des délibérations sur la désignation d'un nouveau directeur du Service de Documentation, d'Etudes et de Contre-espionnage : le S.D.E.C.E.

Le candidat le mieux placé était jusqu'à ces jours derniers le général Jean Lecomte, actuellement directeur de l'Ecole de Guerre.

Successivement chef d'état-major des généraux Leclerc, Juin et Kœnig, Jean Lecomte est l'une des plus brillantes et des plus « fortes » personnalités de l'armée française. D'abord partisan au côté de Leclerc d'une négociation immédiate avec Ho Chi Minh, il fut ensuite l'un des artisans les plus zélés de la politique française au Maroc.

En 1955, le général Lecomte — considéré comme « l'éminence grise » du général Kœnig, alors ministre de la Défense nationale du gouvernement Edgar Faure — contribua à la « liquidation » du résident général Grandval et « orienta » les conseillers directs du sultan Ben Arafa.

Tout en s'opposant à la politique marocaine du gouvernement Faure, le général Lecomte, revenu à Paris au titre de chef d'état-major du général Kœnig, installa ses amis — pour la plupart, des anciens de la France Libre — à des postes-clefs. Aujourd'hui, le « clan Lecomte » est représenté à l'Elysée par le lieutenant-colonel de l'armée blindée Jacques Branet (membre de l'état-major particulier du général de Gaulle).

LES DERNIERS DEVELOPPEMENTS DE LA CRISE FRANCO-TUNISIENNE

● Vendredi dernier, au cours de l'audience qu'il a accordée à M. Bergaoui, chargé d'affaires de Tunisie à Paris, M. Michel Debré a déclaré :

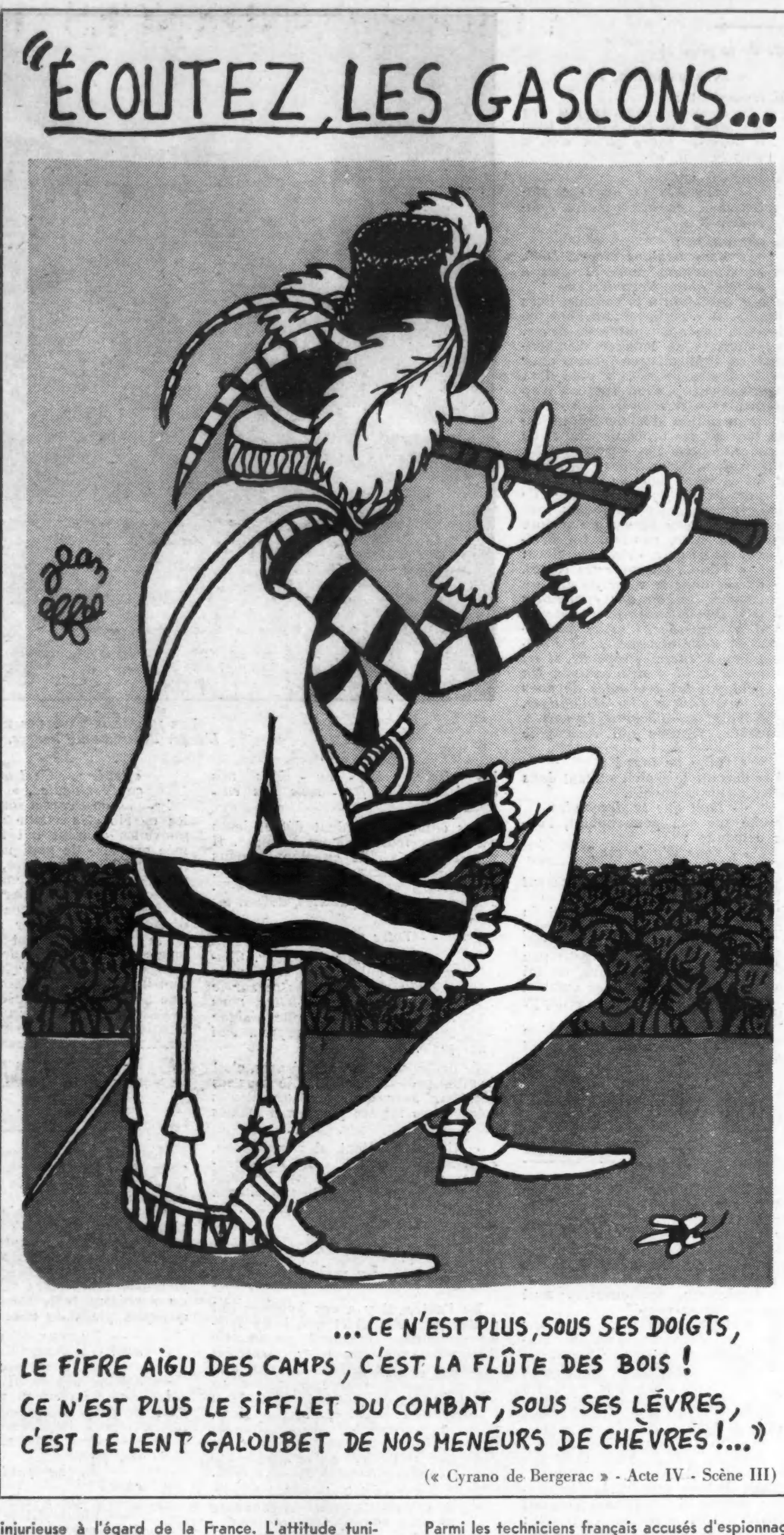
« Tout ce que j'ai à vous dire engage la France et je vous le dis au nom du général de Gaulle, Président de la République. Les rapports franco-tunisiens ne sont viciés que par une seule chose : l'attitude de votre pays à l'égard de l'insurrection algérienne. Il n'y a, en dehors de cela, aucun problème que nous ne soyons désireux de régler aimablement. Mais sur le point de ce qui nous apparaît parfois comme une cobelligérance, alors notre sensibilité est à vif. Nous avons été émus, par exemple, de voir M. Masmoudi, ancien ambassadeur à Paris, ministre en exercice du gouvernement de M. Bourguiba, au côté de M. Yazid, lorsque ce dernier fit, au nom du F.L.N., sa conférence de presse si injurieuse à l'égard de la France. L'attitude tunisienne pouvait avoir son excuse dans la mesure où il y aurait eu en France des velléités de négociations politiques avec le F.L.N. Or, il n'y en a pas. Il n'y a qu'une politique algérienne : la pacification, le développement économique, la porte ouverte à la discussion sur un cessez-le-feu militaire. »

M. Bergaoui répondit que, pour le moment en tout cas, la tension franco-tunisienne était provoquée par une affaire d'espionnage et transmit par câble les propos de M. Michel Debré.

M. Bourguiba, qui avait appris entre temps que le général de Gaulle avait envisagé de l'inviter à Paris, déclara à un journaliste américain qu'il souhaitait rencontrer le chef de l'Etat Français.

La tendance était plutôt à l'apaisement malgré l'incident aérien de Tozeur qui fit deux morts du côté tunisien, lorsque survinrent deux nouveaux faits. Parmi les techniciens français accusés d'espionnage, se trouvaient deux musulmans algériens munis de passeports français et revendiquant la nationalité française. Parce qu'ils étaient musulmans, les autorités tunisiennes interdirent que ces deux techniciens aient le même privilège que les autres Français. Le consul de France ne put leur rendre visite.

Le second fait grave concerne la relance par M. Bourguiba, mardi soir, de la question de Bizerte. Le principe de la location de la base aéro-navale (qui garde son importance stratégique, malgré les gigantesques projets de réaménagement du port de Mers-El-Kébir) avait été admis il y a un an. Aujourd'hui, le chef de l'Etat tunisien estime que cette base permet la fuite des capitaux, la protection des espions, etc. Il en subordonne la location à la fin de la guerre d'Algérie, d'ici le mois de juin.



(« Cyrano de Bergerac » - Acte IV - Scène III)

(Suite de la page 3)

« Réorganisation. »

Ils répondent :

« Nous ne sommes pas des machines que l'on jette au parc à ferraille parce qu'on n'en a plus besoin. »

On leur dit :

« Vous êtes des dépenses statistiques, de la « masse salariale »... »

Ils répondent :

« Nous voulons vivre... Déjà, en travaillant nous crevons à moitié, alors, licenciés... »

Je suis descendu à la cantine, hors de l'usine. Il y règne aujourd'hui, ce 12 février, une atmosphère de fièvre.

Les ouvriers de l'atelier d'emboutissage se sont mis en grève pour protester contre la mise à pied d'un des leurs accusé d'avoir soutenu trop activement les licenciés. Ils sont là une cinquantaine d'hommes qui fument, boivent des brocs de café et de vin rouge, jouent aux cartes, jurent, rient, insultent les patrons. Ils attendent. Ils campent dans ce hangar bas qu'écrase la masse brun-rouge de l'usine. Des délégués syndicaux font la navette entre le bureau du comité d'entreprise et la cantine. Un délégué, en veste de cuir, entre et déclare:

« *Voilà...* (on pose les cartes, on repousse le verre de vin, on écoute), *un de nos camarades travaille encore dans l'atelier d'emboutissage. C'est le pontonnier. Vous connaissez sa situation : licencié et repêché. Il est marié et il a des enfants. On peut pas lui demander de nous suivre. Faut y aller et l'obliger. Si vous êtes d'accord, j'y vais.* »

Brouhaha. Chaises qui raclent le sol.

« On y va tous ! »

Et se déroule le sketch suivant dans l'atelier soudain envahi.

— Faut que tu descendes.

Perché sur son pont-roulant, l'ouvrier demande :

— Vous m'y forcez ?

— On t'y force.

— Bon, alors... Du moment que vous m'y forcez...

Et le gars descend et rejoint la cantine en ôtant ses gants de cuir. Il a un sourire, une espèce de gêne. Après tout, il était un tout petit peu « jaune », mais on l'entoure, on lui parle. On le comprend : les enfants, le licenciement auquel il a échappé de justesse...

— Camarades, il faut qu'on couvre le camarade qu'on vient d'obliger à débrayer. Si vous êtes d'accord, on va tous signer une résolution pour dire qu'on l'a forcé. D'accord ?

Le pays noir

Autre nouvelle : demain, débrayage à 16 h. 30, rassemblement et défilé dans les rues des quartiers de l'usine pour protester contre la mise à pied du camarade de l'emboutissage et contre la décision patronale de ne pas payer les journées de grève.

Le lendemain, les ouvriers sont exacts au rendez-vous.

Le cortège s'ébranle. Le jour décline et dans la grisaille glacée qui noie tous les contours, on ne distingue plus que trois masses de couleurs : les rues de terre noire, bordées par les falaises brun-rouge des maisons et, au milieu, le flot des ouvriers en bleu de travail qui coule...

« Du - tra - vail - du - pain ! Du - tra - vail - du - pain ! »

On marche. On scande. On chante... Quelques bribes que ronge la grisaille ; comme si le ciel bas écrasait le chant avant qu'il ne s'envole : *« Debout, les damnés de la terre. Debout, les forçats de la faim... »* Les femmes, en cheveux et en savates, sortent sur le pas des portes. Les enfants écrasent leurs visages contre les vitres. *« Dé - fen - dons nos en - fants ! Dé - fen - dons nos en - fants ! »*

Les enfants regardent défiler leurs pères ; les femmes leurs hommes. Il y a là une vieille enveloppée dans son fichu qui regarde, hoche la tête. Les larmes coulent sur son visage. Toutes ces femmes debout, devant les portes, pâles.

— Votre mari est licencié ?

— Non, mais j'ai peur. Chaque soir, en rentrant, je regarde s'il n'y a pas une lettre sur le buffet. La fameuse lettre, vous savez, que ceux-là (elle désigne les licenciés) *ont reçue... J'ai peur.*

Ce défilé, ce désor, ces visages, c'est l'éternel prolétariat qui défile dans ses quartiers avec au cœur ses mêmes colères, ses mêmes peurs, ses mêmes cris.

« Ils » achètent des machines, « ils » réorganisent, « ils » concentrent, « ils » dirigent, ces hommes sans visage qu'on appelle les patrons et que l'on voue *« au po-teau ! »*. « Ils » sont d'un côté.

La paie à l'épicier

De l'autre, il y a ces hommes qui protestent, défilent et que leurs femmes, muettes, regardent passer. De l'enfer des semaines de cinquante ou soixante heures et des primes aux heures supplémentaires accomplies au « forcing », ils parlent aujourd'hui comme d'un Eden. Ils réussissaient, naguère, à « monter » des salaires de 60.000 francs. Aujourd'hui, avec la réduction des horaires, le salaire apparait soudain dans toute sa nudité.

« On se fait de 202 à 250 fr. de l'heure. Calcule. Ça donne de 32.000 à 40.000 balles par mois... Le 15, on apporte toute la paie à l'épicier. En gros, on gagne 20 % en moins et les prix ont augmenté de 10 %. Pour nous, ça fait 30 %... Pour les métallos, hein, parce que pour les autres, c'est pire, c'est incroyable... »

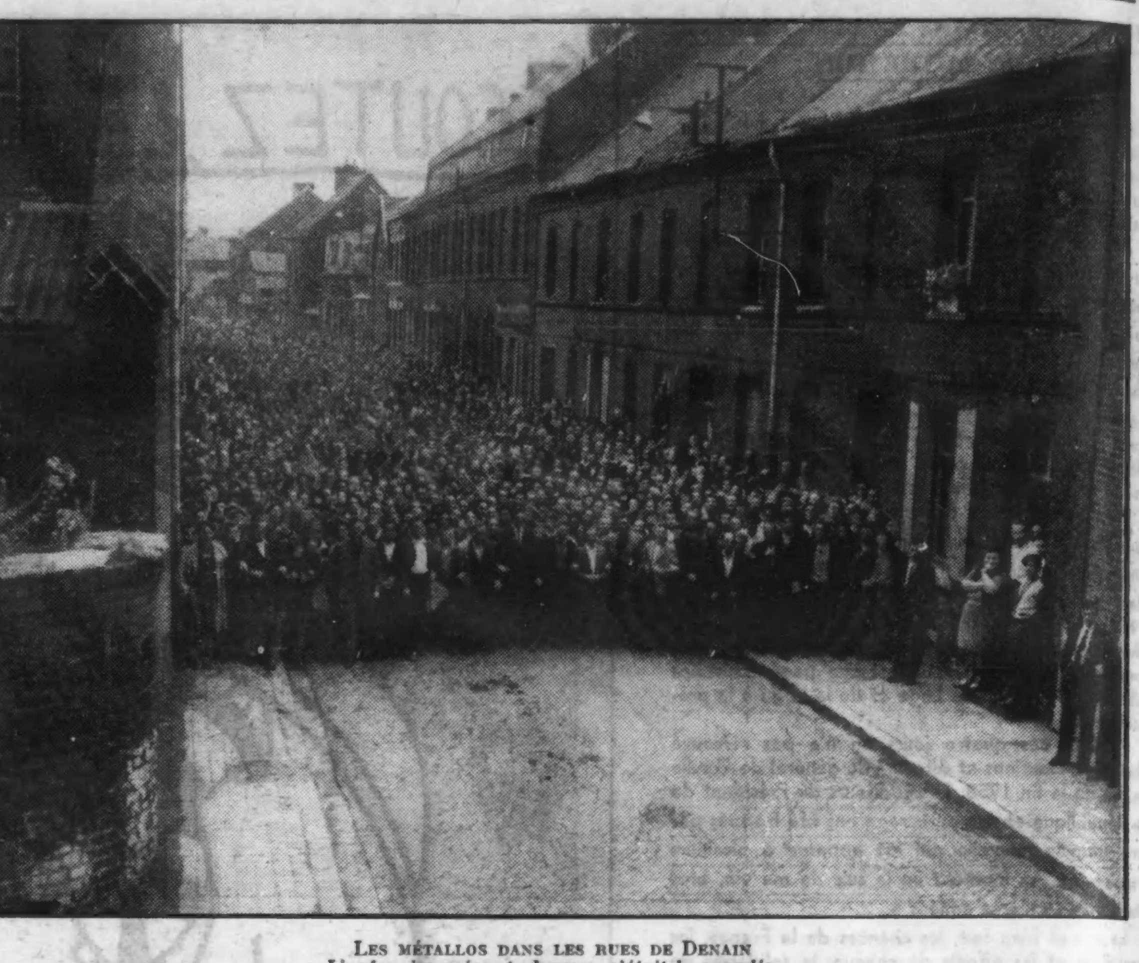
On défile. Sur une place sans arbres au sol de terre noire, on s'arrête. Montés sur un banc de pierre, les trois délégués syndicaux prennent tour à tour la parole. Transis, les cols remontés, les fesses appuyées au cadre du vélo, on écoute. La nuit tombe.

« Les métallos, on se défend encore. On est les mieux organisés, les plus combatifs et puis on est pas encore trop massacrés par le chômage. On fait huit heures en moins, mais à quarante heures on peut encore « tenir »... C'est au-dessous que ça dégringole... »

Le glas de Fives a sonné pour tous les ouvriers la vieille alarme et les nouvelles courent qui frappent l'armée ouvrière de panique. Aux usines de matériel ferroviaire, de la Rhonelle, près de Valenciennes, on réduit les horaires. Aux Ateliers du Nord de la France, la menace pèse et la direction laisse filtrer des bruits... ; à la Lorraine-Escaut (Anzin), ça bouge ; à Croix, près de Roubaix, les usines de machines agricoles réduisent les horaires ; à Usinor-Maubeuge, une aciérie a été fermée et il y a eu des licenciements; aux usines de construction mécanique Paindavoine, cinquante-deux licenciements...

— Et chez les mineurs ?

— Ça !... Il faut aller le voir.



LES MÉTALLOS DANS LES RUES DE DENAIN
L'enfer des soixante heures, c'était le paradis.

Du côté des fosses

Hénin-Liétard, Douai... Toujours cette grisaille sale que trouent à peine les flammes rouges des torchères des cokeries.

J'ai marché dans la cour d'une gigantesque cokerie. Tuyaux géants, ponts roulants de quarante tonnes qui « bourrent » les fours. Tout autour des maisons noircies de suie. Des jardinets minuscules de terre noire où agonisent trois salades noires et quelques pieds de céleri noir.

— Tu veux aller voir les fosses ? Va demander au chef de carreau. Vas-y seul. Avec moi, s'il me repère, il refusera.

Le chef de carreau pose son quignon de pain, essuie sa bouche, téléphone aux « ingénieurs ».

— Rien à faire. « Ils » veulent pas.

— On ne peut pas approcher ?

— « Ils » ont dit non !...

— Viens, dit le délégué syndical qui m'accompagne, *on va discuter à l'estaminet. Ah ! les cons, les cons !... Qu'est-ce que ça peut leur foutre qu'on regarde leurs mines, hein ?*

Dans l'estaminet, une douzaine de mineurs. Immobiles. Muets. Ils boivent. Mains noires, énormes, aux ongles de corne. Ils sont sans âge. Le patron remplit les verres de vin rouge avec un broc d'étain.

— C'est vrai, dit le délégué syndical, *les mineurs sont moins combatifs que les métallos. Pas moins « combatifs », mais moins « politisés ». Il suffit de les voir. Ils sont plus lourds, plus lents, plus abrutis par le travail. Les métallos se mettent en grève, manifestent. Les mineurs explosent en réactions de masse. Quand ça pète, c'est terrible : il faut envoyer les tanks. L'abrutissement vient des conditions de travail. La mécanisation a augmenté les poussières et aujourd'hui on voit couramment des silicosés de 22 ans. La mécanisation a augmenté les bruits. Poussière, bruits, dépense physique, le type est « sonné »... Il remonte du fond à deux heures, par exemple, il mange, s'assoupit, se réveille, regarde la télévision, mange encore un brin et file au plumard. Tu as des gars qui n'achètent pas un journal une seule fois dans l'année. Ils regardent la Télé.*

« La fameuse Télé... »

Le délégué se tait, regarde les mineurs, lisse la toile cirée poisseuse d'un revers de main :

— Qu'est-ce qu'on peut dire comme conneries. Les mineurs ont la Télé. Donc, ils sont heureux. Donc, plus de problèmes, hein, puisque « les mineurs ont la Télé ». Vas-y, vas-y voir... Une table de bois blanc, quatre chaises, le calendrier des postes et la Télé. Voilà un intérieur de mineur. Propre, ça oui !... Comme le désert. Il faudrait tout de même qu'on se rende compte que la Télé, la fameuse Télé, c'est un signe de misère, de sous-prolétarisation, une invention d'abrutissement. Autour des « mineurs qui ont la Télé », on a construit des théories politiques. J'y dis : « Merde ! », moi, à ces théories. Le grave, le voilà : c'est l'institution depuis quelques années du salaire individuel à toutes les fosses.

Il m'explique : le salaire de chaque mineur est maintenant « *individuel* ». C'est dire qu'interviennent, pour le fixer, cinq, six et jusqu'à huit composantes. Prime de distance (selon que le mineur habite loin ou près de la fosse), prime de boisage, prime de transport du matériel, prime de rendement, etc.

Des « porions de salaires » établissent les feuilles de paie pour chaque travailleur. *Toutes* sont différentes. Dans les mines, « la droite la plus bête du monde » de M. Guy Mollet a découvert, avec le salaire individuel, une arme miraculeuse — jusqu'à présent — pour briser les revendications collectives.

— Mais combien gagne un mineur de fond ?

— Cinquante mille mineurs, cinquante mille paies différentes. Les quinzaines de 20.000 fr. pour « le fond » sont courantes. Les syndicats sont paralysés. Le type qui a sa prime de distance

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
L'IMPECCABLE
121, RUE DES MOINES - PARIS 17°

ou de logement s'y accroche et ne revendique pas pour le type qui a sa prime de rendement réduite, par exemple... Et réciproquement.

Si jamais...

Sur cet univers, la même menace : la crise. Des nouvelles ont passé les frontières. Huit fosses du Borinage, en Belgique, ont été fermées. A Bochum, dans la Ruhr, le 25 janvier, 75.000 mineurs ont manifesté parce qu'il est question de licencier 100.000 d'entre eux ; parce que 15.000 l'ont déjà été ; parce que 80.000 sont déjà touchés par des réductions d'horaires ; parce que, selon les chiffres officiels, 350.000 mineurs de la Ruhr ont subi des pertes de salaires s'élevant à 65 millions de marks, soit près de 8 milliards de francs ; parce qu'il y a 13 millions 400.000 tonnes de charbon stockées sur les carreaux. Le gouvernement belge, obligé à la fois de stocker son charbon et d'en importer d'Allemagne, a demandé à se retirer, provisoirement, de la C.E.C.A.

« *Jusqu'alors, les mineurs allemands et français ne se retrouvaient unis que lorsqu'ils étaient morts. Et si un jour ils s'unissaient dans l'action ? Si jamais le gouvernement touche aux mineurs français, déjà épuisés, déjà à la limite de l'explosion avec les 40 heures, alors là...* »

Alors là, que se passera-t-il ? Pour le moment, *à la limite*, les Houillères « tiennent ». Une grève de quinze jours, dit-on, « les arrangerait ». On liquiderait une partie des stocks, on « abattrait » une masse considérable de primes...

Mais, dans l'autre plateau de la balance, il faut bien mettre l'effet « politique » d'une grève, la recristallisation des mineurs autour de leurs syndicats, la combativité soudain réveillée, les répercussions *politiques* nationales et internationales déclenchées en chaîne... Dans un plateau, « l'assainissement » économique ; dans l'autre, les incidences « politiques ». Que faire ?

Un patron parle

Avec les « textiles », la plaie s'ouvre toute grande.

On compte, dans le Nord, *officiellement et à ce jour*, 44.884 chômeurs partiels dont les 4/5 appartiennent à l'industrie textile.

Par chômeurs partiels, il faut entendre les ouvriers qui travaillent de 22 à 32 heures par semaine. Ne sont pas considérés comme « chômeurs partiels » (alors qu'ils le sont en fait) les ouvriers qui travaillent 40 heures et qui, il y a encore quelques mois, travaillaient de 48 à 52 heures.

Le patron avec qui je m'entretiens dit :

— 80 % des ouvriers du textile français sont en chômage partiel. Nous payons des salaires de famine. La crise fait rage.

— A quoi attribuez-vous cela?

— A des facteurs lointains, d'abord. Au fait que le textile est la branche dont l'expansion est la plus faible. Proportionnellement, les Français consacrent à l'habillement un pourcentage de leur budget moindre qu'il y a vingt ou trente ans. Concurrence du scooter, du vélosolex, de la radio, de la télévision, etc.

Après la guerre, les textiles artificiels, non fabriqués dans le circuit traditionnel, nous ont porté un nouveau coup. Mieux organisés, mieux équipés, ultra-modernes, certains trusts nous mènent la vie dure. Sur cette situation en crise endémique viennent se greffer aujourd'hui les conséquences de la dévaluation qui a effondré le pouvoir d'achat des moins favorisés et déclenché des réactions de thésaurisation chez les autres.

— Les prix mondiaux ont-ils eu une incidence sur la crise ?

— Non. C'est la sous-consommation qui nous ruine. Compte tenu de la dévaluation, les cours actuels ne sont pas supérieurs, mais, eu égard aux facilités d'achat (nous pouvons traiter directement, alors qu'il nous arrivait d'acheter du coton égyptien aux Tchèques par l'intermédiaire des Polonais...), le coton est stable. Pourtant, bien que les prix des matières brutes n'aient guère bougé, une augmentation des tissus — au moins de l'ordre de 5 % — est à prévoir dans les trois mois du fait de l'augmentation de nos charges d'exploitation. N'oubliez pas, enfin, que nous travaillons de 22 à 32 heures grâce à la grève des frontaliers belges. A Roubaix-Tourcoing, nous employons plus de 18.000 frontaliers qui — ça nous arrange d'ailleurs — sont en grève depuis plus de trois semaines pour protester contre la situation créée par la dévaluation française. Imaginez qu'ils cessent la grève et que nous soyons obligés de les réintégrer... La réduction des horaires pourrait s'aggraver encore. Quant aux soldats d'Algérie, qu'en ferions-nous s'ils rentraient maintenant ? Le Nord compte 20.000 rappelés...

— Comment voyez-vous l'avenir ?

UN MINEUR D'HÉNIN-LIÉTARD
« *Plus de problèmes, puisqu'ils ont la « Télé* ».

— Je ne le vois pas. Je ne vois rien.

Je saute la barrière. A Roubaix, le quartier du Pile ; à Lille, les quartiers de Wazemme, du Vieux-Lille, des Moulins-Lille. Quartiers de taudis et de misère. On y mange de la viande aux repas trois fois par mois ; le soir, on trempe des tranches de pain dans du café. On me montre des bulletins de paie : 30.000 fr., 21.000 fr., 26.000 fr., 19.000 fr. Un délégué F.O. me déclare :

« *Ça n'explosera pas sur le plan des revendications, de ce côté-là. La gangrène est trop profonde. Vous avez là affaire à un prolétariat désespéré.* »

Un nouveau Marché commun

Nous visitons deux usines. Dans l'une (de tissage de coton), la moitié des métiers sont arrêtés.

Dans la seconde usine, les métiers font leurs bruits d'enfer — navettes lancées et qui claquent, claquent... — de 10 heures à midi et de 14 à 17 heures. Cinq heures par jour et cinq jours par semaine : 25 heures.

De la colère ? De la révolte ? Non, rien. Un prolétariat éteint.

— Pourquoi ?

— D'abord, le textile moderne fait appel à un prolétariat de moins en moins qualifié : un « orgueil du métier » encore vif chez les métallos est quasi en voie de disparition absolue. Ensuite, la main-d'œuvre féminine est, ici, de plus en plus importante. Majoritaire. Une importante fraction de cette main-d'œuvre est composée de jeunes filles recrutées dans les foyers de mineurs et qui ne restent que trois ou quatre ans à l'usine en attendant le mariage, les enfants, etc. Elles sont là provisoirement, le savent et ne cherchent pas, de ce fait, à revendiquer : leur avenir n'est pas là. Elles subissent avec, en perspective, leur départ de l'usine.

Un troisième facteur est le paternalisme patronal (compensations allocatives, familiales, primes...) qui, avec cette main-d'œuvre féminine, a trouvé un terrain de choix pour développer son action. Enfin, l'utilisation massive des frontaliers brise la solidarité politique. On compte de 20.000 à 25.000 frontaliers dans le textile. Dans la métallurgie — Jeumont, Maubeuge, Valenciennes... — de 15.000 à 17.000.

Vous savez qu'ils sont en ce moment en grève. L'espoir, s'il y en a un, est là : le fait que les mineurs du Borinage, de France et de la Ruhr commencent à avoir les mêmes problèmes et échangent des délégations ; que les ouvriers du textile d'Armentières, Roubaix-Tourcoing se sentent solidaires de leurs camarades frontaliers... ; que les ouvriers licenciés de la Galileo à Florence, en Italie, qui fabriquaient des instruments d'optique n'acceptent pas d'être écrasés par les trusts allemands de l'optique... 112 travailleurs blessés dans les rues de Florence le 27 janvier !

Les revendications, les solidarités font craquer les frontières. Je ne sais pas si en annexe du Marché commun, les techniciens avaient prévu ce marché commun de la misère et de l'unité ouvrière qui peut devenir un phénomène neuf et absolument capital.

Un rêve qui s'éloigne

Et « la politique » immédiate, dans tout cela ? A Fives-Lille, aujourd'hui, il est pratiquement impossible de trouver un électeur qui avoue avoir voté « oui », bien que le député de Lille-Est (Fives-Lille) soit Mᵉ Martinache (U.N.R.).

Les parlementaires U.N.R., inquiets, publient des communiqués où ils déclarent qu'il « *est regrettable que les décisions de licenciement n'aient pas fait l'objet de délais assez longs pour assurer les reclassements* » ; qu'il est également « *regrettable que le comité d'entreprise n'ait pas attiré l'attention de l'opinion et des pouvoirs publics avant ces dernières échéances* ».

A Paris, M. Delbecque, député U.N.R. du Nord et président de la Commission des affaires sociales à l'Assemblée, déclare se tenir « *journellement au courant* » des événements... L'approche des élections municipales angoisse son parti d'autant que, dans le Nord, socialistes échaudés et communistes amorcent la constitution de listes d'union et trament des accords qui pourraient devenir effectifs.

Quant au général de Gaulle, au cours de mon enquête, je n'ai pas entendu prononcer son nom *une seule fois.*

On disait : « *Le gouvernement* », « *l'U.N.R.* », « *le gars Pinay* » ou « *le gars Debré* ». Jamais « *de Gaulle...* ». Que voir là ? Amour déçu et qui tait sa déception ? Ou, peut-être — et plus exactement — le sentiment que « *le Grand Charles* » (comme ils appelaient naguère le général), solitaire, s'éloigne dans un rêve qui fut le leur, mais qu'ils n'osent plus, maintenant réveillés, confesser.

JEAN CAU.

VIENT DE PARAITRE

PAQUES au soleil

BROCHURE COMPRENANT UN CHOIX DE VOYAGES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER ÉDITÉE PAR

WAGONS-LITS//COOK

LE MONT ST-MICHEL
LES CHATEAUX DE LA LOIRE
CROISIÈRE EN CORSE
SEMAINE SAINTE A SÉVILLE
ESPAGNE ET PORTUGAL
LES VILLES D'ART D'ITALIE
ETC...

VOUS RECEVREZ GRACIEUSEMENT LA BROCHURE EN DÉCOUPANT LE BON GRATUIT CI-DESSOUS ET EN LE FAISANT PARVENIR A L'UNE DES AGENCES.

WAGONS-LITS//COOK

à PARIS :
14, Boulevard des Capucines - RIC. 91-79
2, Place de la Madeleine - OPÉ. 40-40
62, Rue du Bac - LIT. 42-00
91, Champs-Élysées - BAL. 57-70
14, Rue Guichard - TRO. 89-10
8, Place de la Concorde, locaux de l'A.C.F. (1er étage) - Anj. 34-70
et dans les principales villes de province

BON GRATUIT
VEUILLEZ FAIRE PARVENIR
à M...........................
ADRESSE.......................
la brochure "PAQUES"

MOUVEMENTS

Le national-catholicisme

● *« Sauver la société du tourbillon communiste, opposer mystique chrétienne à mystique réaliste. » Tel est le programme de Georges Sauge, animateur de « La Force psychologique ». Un mouvement et un homme qu'il faut connaître.*

« *CES jours qui ébranlèrent Alger peuvent amorcer un mouvement que l'Histoire retiendra comme une signification providentielle en faveur des Francs et de leur mission civilisatrice au service de Dieu.* Gesta Dei per Francos. *C'est pourquoi nous avons fondé le* 13 *mai* 1958, *en la fête de sainte Jeanne d'Arc, la « Force psychologique » que nous vous proposons.* »

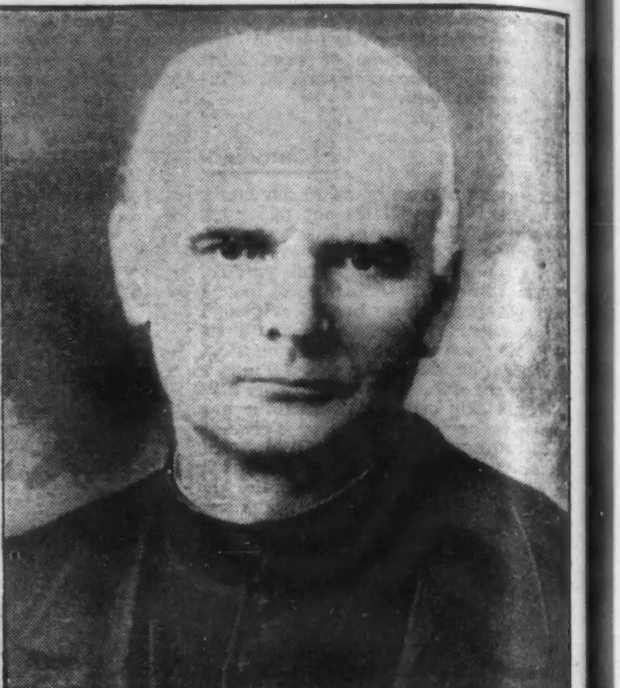
Ainsi s'exprimait, dans une circulaire en date du 11 juin 1958, envoyée à un grand nombre de personnalités politiques et religieuses, M. Georges Sauge, ancien cadre du parti communiste, devenu après sa conversion au catholicisme, il y a quelques années, l'un des principaux animateurs du mouvement intégriste français : ou de ce que l'on pourrait plus exactement appeler « national-catholicisme ».

Cette semaine, M. Georges Sauge, de retour d'un voyage en Afrique centrale, parle à Paris, dans la grande salle de la Mutualité, de la *« résistance des chrétiens d'Afrique à la désagrégation communiste »*. Aucun effort de propagande n'a été épargné pour le succès d'une réunion qui doit marquer le début d'une nouvelle étape dans la mobilisation générale des énergies catholiques contre le communisme.

Les bons ouvrages

Pendant trois ans, Georges Sauge parcourt la province catholique française. Dans chacune des villes où l'accueillent des auditoires recueillis ou enthousiastes, il fonde des groupes rattachés au « Centre d'études supérieures de psychologie sociale » qu'il dirige depuis 1957 à Paris. Les objectifs que le Centre propose à ses

LE COLONEL GOUSSAULT
D'utiles conseils.



M. LÉONCE DE GRANDMAISON
Des souvenirs pénibles.

membres sont aussi simples que vastes :

« Sauver la société du tourbillon communiste ; susciter un réveil de l'opinion publique en sachant opposer mystique chrétienne à mystique réaliste. Amplifier cet ébranlement jusqu'au réveil chrétien qui sauvera l'homme et l'humanité. »

Parmi les ouvrages recommandés figurent certaines encycliques telles que : « Rerum Novarum », « Quadragesimo Anno » ; « Le Parti communiste démasqué », du Révérend Père Fillère, fondateur de l' « Homme nouveau » ; « Connaître le communisme », de M. Jean Daujat, et quelques revues ; « Itinéraires », de Jean Madiran, ex-éditorialiste de « Rivarol » ; « Verbe », « Nouvelles de chrétienté », « L'Avenir catholique ».

Les paroles et les discours, bientôt, ne suffisent plus à Georges Sauge. En 1952, il se sépare du R.P. Fillère dont il ne trouve pas les méthodes assez efficaces et décide de passer à l'action directe. Entraînant dans la scission de nombreux jeunes gens plus soucieux *d'agir* que de convaincre, il « descend dans la rue » : lors du voyage de Tito, il manifeste avec ses groupes devant l'ambassade de Yougoslavie ; il est au premier rang des manifestants devant le siège du parti communiste, carrefour Châteaudun, le 5 novembre 1957...

Les services psychologiques de l'Armée commencent à s'intéresser à lui. Nationaliste, chrétien d'une certaine étoffe, anticommuniste, agitateur et, pour couronner le tout, ancien membre permanent du parti communiste, Sauge offre toutes les garanties. Nourri dans le sérail communiste, nul mieux que lui n'en connaît les détours. Il a l'intransigeance des convertis et cet acharnement des néophytes dont chaque action nouvelle est l'exacte revanche d'une action ancienne et reniée.

Il devient attaché au 5ᵉ Bureau et accomplit à ce titre de fréquents voyages en Algérie. Il s'y lie d'amitié avec certains colonels — Lacheroy, ancien A.F. ; Goussault, fervent catholique, auxquels il donne des conseils sur l'action psychologique à mener auprès des musulmans et des Européens.

Membre du Mouvement pour l'intégration, on le voit prendre la parole auprès de MM. Le Pen, Dides, Demarquet et Sidos à la salle Wagram le 11 février 1958, dans une réunion organisée par le Front national des combattants. Il participe de près à Alger à la préparation des événements de mai. On note ensuite sa présence répétée dans la région lyonnaise considérée par beaucoup comme la citadelle du christianisme de gauche, et c'est à M. Sauge qu'est confié, en septembre 1958, le soin d'instruire les officiers de réserve de la 8ᵉ Région militaire (Lyon) des secrets de « l'action psychologique ».

Paré d'un mystérieux titre de « professeur », présenté cette fois par des officiers parachutistes et qualifié de « spécialiste des problèmes du marxisme », Sauge entreprend d'arracher l'ivraie de la terre lyonnaise.

Ancien élève de Bobigny

Il plaît. Taillé en athlète, bien qu'affligé d'une légère claudication, le verbe facile, la voix pleine, l'orateur est auréolé du prestige de l'homme qui remonte des enfers :

« J'ai été élève à l'école des cadres du parti à Bobigny. J'ai pu étudier à la source la tactique et la méthode des communistes... Ma supériorité sur la hiérarchie catholique, c'est que j'ai connu le diable avant de fréquenter Dieu et ses saints. »

A un tel adversaire, il faut emprunter ses propres armes. Elles deviendront *bonnes*, si elles sont utilisées pour la *bonne* cause. Les chrétiens ne sont pas seulement les hommes de l'Evangile : ils sont aussi porteurs de « traditions » qu'il faut non seulement défendre, mais imposer.

Comment ? Par la mobilisation de toutes les « énergies saines » du pays et l'introduction dans la métropole des méthodes d'action psychologique qui ont fait leur preuve en Algérie.

L'instrument de cette mobilisation, ce sera « la Force psychologique », organisée sur le plan national depuis juin 58. De nouvelles « bases » créées chaque mois à l'échelle des communes et des quartiers, des usines, des syndicats, des associations et des groupements ; la France partagée en une douzaine de régions à la tête desquelles sont placés des directeurs secondés dans leurs tâches par des responsables (finances, formation, propagande) et, au sommet de la pyramide, Georges Sauge, directeur général, qu'assistent des commissions d'étude et d'élaboration.

Des ecclésiastiques, des hobereaux de provinces de l'Ouest, de jeunes officiers d'active ou de vieux colonels de réserve, des étudiants en quête d'un idéal patriotique, ont fourni jusqu'à présent le gros des troupes, mais le mouvement gagne en extension dans les milieux chrétiens que les événements du printemps 1958 ont plongés dans l'inquiétude. Une intense propagande est faite auprès des femmes de la Ligue féminine d'Action catholique.

« On doit surtout compter sur les femmes pour se dresser en face du communisme. Les femmes ont une grande influence dans la société, parce que ce sont elles qui tiennent le foyer et éduquent les enfants... », dit Georges Sauge.

Les ancêtres

« La Force psychologique » et son directeur ne sont que l'avant-garde visible d'un courant qui traverse en profondeur le catholicisme français. Ses promoteurs connus ne revendiquent pas le titre de « catholiques intégraux » — d'où « intégristes » — comme l'avaient fait leurs ancêtres du début du siècle.

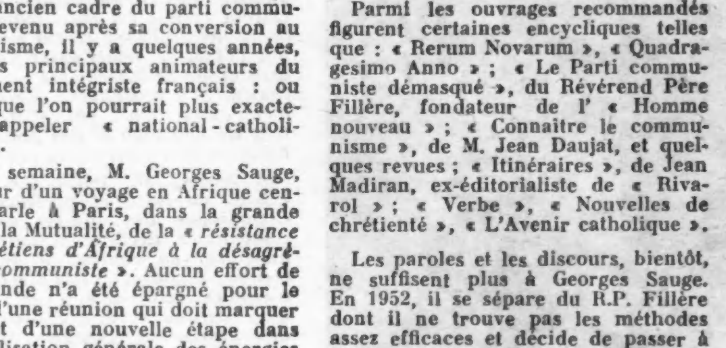
L'intégrisme a d'abord été une société fondée à la fin du XIXᵉ siècle pour lutter contre le « modernisme » que des prêtres comme le R.P. Tyrrell, l'abbé Loisy ou le Père Laberthonnière, propageaient dans le catholicisme : acceptant le maintien des structures extérieures de l'Eglise, les « modernistes » n'hésitaient pas à remettre en question tout son contenu dogmatique et doctrinal : Immaculée Conception, Divinité du Christ, infaillibilité pontificale.

Des « catholiques intégraux » instituèrent alors une véritable franc-maçonnerie — la Sapinière — avec codes secrets, signes de reconnaissance et correspondants à travers toute l'Europe pour défendre la foi et l'intégrité des traditions menacées.

Dirigée de Rome par un prélat obscur, Mgr Benigni, professeur d'histoire au Collège des Nobles, la Sapinière ne recrutait apparemment que des membres médiocres, sans grande envergure intellectuelle.

La conception autoritaire et théocratique de la société et du pouvoir que ces clercs diffusaient, trouva cependant un écho dans les milieux bien-pensants et bourgeois de l'époque. Ce furent, par exemple, des prêtres intégristes qui encouragèrent les adhérents de l'Action Française à résister à la condamnation romaine, puis leur donnèrent l'absolution « in articulo mortis ».

Mais leurs attaques outrancières contre des hommes insoupçonnables, tels que les Pères Lagrange, Sertil-



CE MICROSILLON 45 tours **est expédié gratuitement sur simple** demande. Joindre 100 francs pour **frais d'envoi** : timbres ou C.C.P. Les Lettres Françaises : 5, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS (9ᵉ) C.C.P. 152-25 Paris

langes ou Léonce de Grandmaison, le recours constant à la dénonciation anonyme et leurs charges maladroites contre les évêques et le pape, les discréditèrent rapidement auprès de la hiérarchie et de l'opinion catholiques. Les activités de la Sapinière furent dénoncées et condamnées par le pape Benoît XV.

Le mouvement continua cependant de subsister souterrainement entre les deux guerres et c'est lui que l'on trouve à l'origine des campagnes contre la démocratie chrétienne ou contre l'hebdomadaire dominicain « Sept ».

La société idéale

Sérieusement ébranlé par les événements de l'occupation et de la libération, le mouvement intégriste se réorganisa lentement après la guerre en créant de nombreux petits groupes à travers la province. Ces groupes avaient comme moyen d'expression la revue « Paternité-Maternité », dirigée par M. Lemaire ; la « Revue des Cercles d'Angers » de Mgr Lusseau et « La Pensée catholique », où s'exprimaient les abbés Meuvielle, Ducaud-Bourget, Lefebvre ou Dulac, grands pourfendeurs des Pères Teilhard du Chardin ou de Lubac, ainsi que de Paul Claudel, Jacques Maritain, Emmanuel Mounier et François Mauriac.

Des couvents comme Solesmes ou Fontgombault, les retraites de Chabreuil, étaient les places fortes où l'on diffusait la « saine doctrine » aux retraitants et visiteurs, tout en les mettant en garde contre l'action pernicieuse de « Témoignage chrétien », de « La Vie catholique illustrée », des mouvements d'Action catholique, voire du M.R.P.

On s'occupa, en première urgence, de « réveiller » la doctrine. En effet, il s'agit bien plus d'un réveil et d'un retour à des formes de pensée que l'on eût pu croire à jamais hors d'emploi, que d'une nouvelle doctrine. L'essentiel en est là : comme les intégristes de 1900 — et peut-être davantage, tant s'exaspèrent les intransigeances lorsque s'essouffle la bonne conscience des prétextes — les nationaux-catholiques d'aujourd'hui sont d'abord essentiellement antidémocrates et antimodernes.

Ils ne se contentent pas de lutter contre le libéralisme en matière de pensée religieuse. Ils refusent la société laïque moderne, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'existence de syndicats qui symbolisent la lutte des classes, ou celle d'un enseignement d'Etat non confessionnel. Dieu doit être premier servi. Il est le chef de la Cité. Tout part de lui et doit revenir à lui.

Conception qui aboutit en fait à l'intolérance religieuse et au totalitarisme spirituel, ainsi qu'à l'absolutisme en matière de pouvoir politique. Pour eux, la société idéale a en effet été réalisée sur la terre : c'est la monarchie de droit divin telle qu'elle a existé en Europe au cours des XVII[e], XVIII[e] et XIX[e] siècles.

L'ennemi, c'est la « révolution » :

« Multiforme dans ses manifestations selon les temps et les lieux, la révolution, plus rigoureuse que jamais dans ses développements, n'a pas changé dans son essence », lit-on dans « Verbe », revue de la Cité catholique, quelques semaines avant le 13 mai. *Son caractère fondamental est d'être la Contre-Eglise. D'où il suit, qu'on le veuille ou non, que le catholicisme seul constitue l'antidote*

M. Georges Sauge
« J'ai connu le Diable... »

capable de la juguler, que le catholicisme seul peut être en un mot la contre-révolution. »

L'usage d'un tremplin

Dresser, contre un communisme-dragon, un catholicisme paré des armes bien trempées de saint Georges a eu son effet sur nombre d'esprits en quête d'une idéologie contre-révolutionnaire « de choc ».

Parmi eux, beaucoup de jeunes cadres du corps expéditionnaire français en Indochine, puis de l'armée d'Algérie. Depuis quatre ans, la Cité catholique de Georges Sauge a multiplié discrètement ses cellules dans l'Armée. Elle a trouvé là un terrain d'élection : des officiers aux prises avec la guerre dite « révolutionnaire », où l'adversaire gagnait la population grâce à la puissance de l'idéologie, et c'est un jeune officier d'origine vendéenne, le capitaine Cathelineau, tué en Kabylie à l'automne 1957, qui écrivait dans une note sur *« le rôle de l'animateur en unité opérationnelle »* :

« Créer des cellules de la Cité catholique dans l'Armée, c'est faire œuvre nationale... Elle est pour les cadres de notre armée et de notre jeunesse l'instrument providentiel qui ouvre à notre volonté toutes les espérances... »

Puisque nous en sommes à l'ère des totalitarismes, la Cité catholique ne voit d'autre recours contre le totalitarisme marxiste — partout dépisté — que le totalitarisme chrétien. A ces officiers elle fournit en outre une idéologie justifiant le recours à des procédés pourtant directement et expressément condamnés par les évêques de France et par le pape Pie XII.

C'est ainsi que l'on a pu lire dans « Verbe » que « *la violence corporelle permet d'obtenir du condamné des renseignements sur les projets et complots criminels auxquels il aurait été mêlé* » et qu'il est licite de traiter comme des « bêtes malfaisantes » tous les auteurs du crime de révolution : révolutionnaires, rebelles et leurs complices intellectuels.

L'importance du recrutement direct que la Cité catholique a pu opérer parmi les officiers d'Algérie ne doit pas être surestimée. Sur un effectif maximum de 3.000 « apôtres », il semble que 5 % seulement aient été recrutés chez eux, soit 150 environ. Mais cela même fait partie de la méthode d'implantation discrète, prudente, « capillaire », recommandée par ses promoteurs.

En réalité, les thèses de la Cité catholique ont, par imprégnation, connu une diffusion beaucoup plus large. Ce sont elles que des conférenciers comme le commandant de Bonnemaison, du Centre Interarmées d'action psychologique, ou le commandant Coignet, du 5[e] Bureau, développent aujourd'hui encore devant des auditoires de jeunes officiers ou de réservistes d'Algérie et de métropole.

Mais, comme beaucoup de politiciens passagèrement ralliés à la thèse de l'intégration, les animateurs du national-catholicisme n'ont vu dans l'armée d'Algérie qu'un tremplin pour convertir et gagner l'opinion française. A leurs yeux, le véritable enjeu de la lutte, ce n'est pas l'Algérie, mais la France, où ils ne cessent d'étendre leur action.

Un programme ambitieux

« *L'opinion publique est à prendre,* affirmait récemment Georges Sauge. *Plus de 600.000 personnes sont au courant de notre action, 5.000 auditeurs ont suivi nos cours. Je salue et applaudis les hommes du 13 mai, surtout et d'autant plus s'ils sont militaires. Pour la première fois, un problème est posé au communisme. En face de lui, il y a maintenant une doctrine, une foi, un enthousiasme, une organisation.* »

Et, pourrait ajouter Georges Sauge, de puissants « amis » : des militaires : les généraux Touzet du Vigier, Weygand, l'amiral de Penfentenyo. Des évêques ou prélats : NN.SS. Marmottin, Morilleau, Rupp, évêque auxiliaire de Paris, Le Couedic, Bressoles, le Révérendissime Père abbé de Fontgombault, ne dédaignent pas de figurer parmi les hôtes ou sympathisants de ces congrès. Des « encouragements » parviennent même de Rome, sous la plume de Mgr Ottaviani, secrétaire de la Congrégation du Saint-Office. L'Association universelle des Amis de Jeanne d'Arc, l'Association des parents de l'enseignement libre, les Chevaliers du Saint-Sépulcre, la Société de la Sainte Enfance, les Frères de Saint-Vincent de Paul, l'Œuvre de Saint-François de Sales, la branche française du Mouvement pour un monde meilleur fondé par le célèbre Père Lombardi, constituent quelques-unes des constellations principales de cette nébuleuse en constante expansion.

⁂

Vers quoi ? L'intégrisme 1959 ne vise à rien de moins — si la V[e] République évolue, comme l'espèrent ses dirigeants, vers un régime autoritaire militaire ou vers le rétablissement de la monarchie — qu'à lui fournir la doctrine nationale que la droite classique a été incapable d'édifier depuis la Libération.

Programme ambitieux. Il s'agit, en effet, de savoir si la France est un terrain assez « préparé » pour qu'y pousse un franquisme ou, plus exactement, un salazarisme paternaliste. Rien n'est encore moins sûr. Pourtant, en attendant, sur ce terrain, les nationaux-catholiques sèment...

3[e] ANNEE - N° 12-13 (double) JANVIER-FEVRIER-MARS 1959

ARGUMENTS

Qu'est-ce que la classe ouvrière française ?

Données statistiques sur la condition ouvrière (*Bernard Mottez*).
Situation du mouvement ouvrier (*Alain Touraine*).
Une classe ouvrière en devenir (*Serge Mallet*).
L'ouvrier et l'exploitation (*Daniel Mothé*).
Opinions de syndicalistes (*Pierre Le Brun, André Barjonet, Albert Detraz*).
Sociologie de la nouvelle condition ouvrière (*Michel Collinet*).
Milieu social et réalités ouvrières (*Jacques Dofny*).
L'ère du prolétariat s'achève (*Michel Crozier*).

LE NUMERO DOUBLE : 260 FRANCS

Abonnements (6 numéros l'an) : 600 F - Etranger : 800 F - Soutien : 1.500 F
C.C.P. Editions de Minuit-Arguments - PARIS 180-43
7, rue Bernard-Palissy, PARIS-6[e] - BAB. 37-94
Directeur-gérant : Edgar MORIN — Rédaction : K. AXELOS, J. DUVIGNAUD, E. MORIN
Il est recommandé de s'abonner, la diffusion dans les librairies étant très réduite

FORMULE EXCLUSIVE
38 AVENUE de
jack Romoli
LE PARDESSUS 7/8 D'IMPORTATION ITALIENNE - LE VESTON SPORT, TWEED, CHEVIOTTE, ETC. - LE PANTALON SERGE, COTELINE, GRAIN DE POUDRE, ETC.
38.000 francs
38, Av. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

VARSOVIE

● La Pologne a retrouvé ses trésors nationaux grâce à ses émigrés.

LES Polonais émigrés au Canada depuis la guerre viennent d'assurer au gouvernement de M. Gomulka un important succès de prestige. C'est grâce à leur intervention, en effet, que le gouvernement polonais a obtenu le retour à Varsovie des « trésors nationaux » évacués du Château Royal de Cracovie en 1939, devant la menace allemande, et conservés depuis dans les caves d'une banque de Montréal et dans un musée de Québec.

Le Canada avait toujours refusé jusqu'ici de rendre ces trésors au gouvernement populaire polonais, sous prétexte que le « gouvernement polonais en exil » (qui siège toujours à Londres) était seul à avoir des droits sur eux.

« *Un régime communiste,* déclarait un ministre canadien, *ne saurait conserver ni respecter des objets du culte religieux.* » Et il ajoutait : « *Les trésors seront remis à la Pologne libre à la première demande de ses représentants légaux.* »

UNE PIÈCE DU TRÉSOR NATIONAL POLONAIS
Des caves de Montréal au château de Cracovie.

Ce n'est pas une décision de la Cour internationale de La Haye — devant laquelle les juristes polonais avaient fait appel — mais l'évolution de la communauté polonaise émigrée au Canada qui a finalement permis le retour des trésors à Varsovie.

Depuis la révolution d'octobre 1956, en effet, la Pologne de Gomulka a largement ouvert ses frontières aux émigrés désireux de visiter leur famille, et autorisé les voyages de ses citoyens à l'étranger. C'est ce dégel qui a incité les Polonais du Canada à intervenir auprès du gouvernement en exil de Londres pour qu'il renonce aux trésors.

Bravant le froid, des milliers de Varsoviens se sont massés devant les grilles du Musée national plusieurs heures avant la première présentation publique des œuvres d'art retrouvées. Leur prochain transfert au Château Royal de Cracovie sera l'occasion d'une grande cérémonie et d'un concert auquel participera le célèbre pianiste polonais Witold Malcuzynski, lui-même exilé en Angleterre.

Au-delà de la réconciliation entre les Polonais du pays et ceux de l'émigration, l'affaire des trésors nationaux est un nouveau signe — les dirigeants de Varsovie y insistent — de l'amélioration des rapports entre la Pologne et l'Occident.

BELGRADE

● Comment vivent les Yougoslaves.

« QUE *pensent les Yougoslaves de 1959 ?* » Tel était le thème de la grande enquête lancée il y a quelques semaines par l'hebdomadaire « Nin » et à laquelle des milliers de personnes ont répondu. Bien que ce premier essai d'un « sondage d'opinion » n'ait pas été effectué de façon scientifique, avec un dosage précis des différents éléments représentatifs, ses résultats ont provoqué un grand intérêt dans tout le pays. Voici quelques réponses :

— *Etes-vous satisfaits de votre profession actuelle ?*

Oui : 64 %. Non : 18 %.

— *Quel est votre art préféré ?*

Dans l'ordre : la littérature (24 %), le chant (18 %), le cinéma (14 %).

— *Quel est l'écrivain étranger que vous préférez ?*

En tête : Erich Maria Remarque, Dostoïevski, Tolstoï.

— *Quel est le film étranger qui vous a le plus impressionné au cours des dernières années ?*

Dans l'ordre : « La Strada » (Fellini), « A l'Est d'Eden » (Kazan), « Le Salaire de la Peur » (Clouzot).

— *Etes-vous convenablement logés ?*

Oui : 38 %. « A peu près » : 7 %. Non : 44 %.

37 % des personnes interrogées possèdent un poste de radio, 8 % une cuisinière électrique, 5 % un aspirateur, 0,5 % une voiture.

Questions politiques :

— *Quel a été l'événement le plus important pour la Yougoslavie en 1957 ?*

Dans l'ordre : le Congrès des Conseils Ouvriers ; le refus de signer la déclaration des douze pays communistes à Moscou ; la décision d'élever le niveau de vie.

— *Vous sentez-vous solidaires de votre époque ?*

Oui : 64 %. Non : 15 %.

Enfin :

— *Etes-vous heureux ?*

Oui : 53 %. Non : 31 %.

MOSCOU

● La vedette de Moscou : un jeune joueur d'échecs arménien.

PENDANT un mois, du 15 janvier jusqu'à la mi-février, les Soviétiques commencent la lecture de leur journal par une information de la dernière page : le compte rendu du championnat d'U.R.S.S. d'échecs qui oppose les meilleurs joueurs du pays (à l'exception du champion du monde, Mikhaïl Botvinnik, qui ne défend son titre qu'une fois par an).

Ce tournoi annuel suscite un intérêt difficilement imaginable dans les autres pays et qui ne peut se comparer qu'à la passion des Français pour le Tour de France ou à celle des Anglais pour les championnats de cricket.

Un journaliste anglais, M. Golombek, ancien joueur d'échecs lui-même, s'est étonné d'entendre un chauffeur de taxi lui commenter avec une grande compétence les dernières parties et avancer des pronostics pour la fin du tournoi.

Le vainqueur de l'épreuve devient un héros national aussi populaire qu'un Bobet ou un Kopa.

Cette année, le jeune joueur arménien Tigran Pétrossian a réussi à détrôner le champion de l'année dernière Mikhaïl Tal, en totalisant 13 1/2 points, sans une seule défaite.

Trois villes se disputent actuellement la gloire de Pétrossian : Erivan, capitale de l'Arménie, parce que le champion est un Arménien ; Tiflis, capitale de la Géorgie, parce que Pétrossian y est né ; Moscou enfin, parce que le « Grand Maître » y habite.

Mais cette dispute s'éclipse déjà devant les pronostics sur les chances de Pétrossian de vaincre Mikhaïl Botvinnik qu'il doit affronter à l'automne, titre mondial en jeu. Comme aux Etats-Unis pour les grands combats de boxe, les Soviétiques commencent déjà à prendre des paris.

(A.P.)

UN TOURNOI D'ÉCHECS A MOSCOU
Louison Bobet s'appelle Pétrossian.

● Le ministère russe du Commerce veut former de bons vendeurs.

« IL *ne suffit pas de produire des biens de consommation en grandes quantités ; il faut aussi savoir les vendre.* » Cette constatation que M. Mikoyan a pu faire au cours de son voyage aux Etats-Unis est sans doute à l'origine de la grande campagne qui vient d'être lancée en U.R.S.S. pour améliorer la « commercialisation » des produits.

M. Korolov, vice-ministre du Commerce intérieur, a réuni les responsables des grands magasins et les dirigeants des organisations de jeunesse pour leur exposer les projets et les directives officiels.

Il a d'abord insisté sur la nécessité d'améliorer l'aménagement artistique des vitrines.

« *Une belle vitrine,* a-t-il dit, *embellit la rue tout entière. Une belle publicité s'inscrit en lettres d'or dans le paysage urbain.* »

Il s'est ensuite déclaré partisan de la méthode américaine des distributeurs automatiques pour la vente de certains produits comme les cigarettes, les allumettes et même la glace, le lait, les fruits et la bière. On projette la fabrication de 500.000 distributeurs automatiques de ce genre dans les délais les plus rapides. De même, l'introduction du système de self-service dans tous les secteurs des grands magasins est envisagée.

Enfin, et surtout, le ministre a expliqué la nécessité de former toute une armée de vendeurs comprenant la mentalité des acheteurs et susceptibles de s'accommoder avec les caractères les plus difficiles :

« *Un bon vendeur doit être aussi un bon psychologue. Il doit saisir au vol l'humeur de son client. S'il s'agit d'un fatigué, il doit être extrêmement patient ; si son client est particulièrement nerveux ou excité, il devra être calme et doux avec lui ; enfin, si c'est un arrogant, il devra garder son sang-froid et ses distances.* »

Des « cours de vente » seront organisés incessamment dans tous les grands magasins et le Komsomol (Jeunesses communistes) s'est engagé à inculquer les « bonnes manières commerciales » à ceux de ses membres qui se destinent au métier de vendeur.

NEW YORK

● Un Américain va voler à 10.000 km-heure.

LES Américains préparent activement le premier essai en vol de l'avion-fusée X 15, qu'ils ont déjà baptisé le « premier engin spatial habité ».

Commandé en 1955 par la N.A.S.A. (National Aeronautics Space Agency) à la firme North American Aviation, le X 15 est capable de s'élever à 160 km et d'atteindre une vitesse de 10.000 km-heure. Son moteur fusée à oxygène liquide, d'une poussée de 30 tonnes, pourra fonctionner pendant 6 minutes seulement. Mais il suffira de 90 secondes au pilote pour lancer le X 15 sur la trajectoire ascendante qui le portera à son altitude maximum prévue. Le reste du carburant sera utilisé pour piloter l'engin après sa rentrée dans l'atmosphère et assurer son atterrissage.

Au sommet de sa course, le X 15 se comportera comme un satellite artificiel, dérivant dans un vide presque total et plaçant le pilote dans une situation « d'apesanteur ». Les essais permettront d'étudier les conditions de l'opération la plus délicate, la rentrée dans l'atmosphère, qui doit porter les parois de l'avion à une température de plus de 500 degrés. Les spécialistes ne savent pas encore si la meilleure formule est celle du « vol plané » (descente continue) ou des « ricochets » (l'appareil remontant, après chaque plongeon, dans l'exosphère pour se refroidir).

Après une sélection sévère (tests de résistance physique et d'équilibre intellectuel), sept pilotes ont été retenus pour effectuer les essais du X 15. Toutes les précautions possibles ont été prises pour assurer leur survie et les spécialistes estiment qu'ils auront une « bonne chance » d'en revenir.

LE « BELL X 15 » ET SES FUTURS PILOTES
En vol plané ou par ricochet.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

TOKYO

● Les Japonais apprennent à faire des économies.

PARALLELEMENT à la politique nationale du gouvernement japonais en faveur du contrôle des naissances (avortement légal, vulgarisation des méthodes anticonceptionnelles), de nombreuses grosses compagnies industrielles organisent maintenant des campagnes parmi leurs ouvriers pour les inciter à limiter le développement de leur famille. La « Compagnie Electrique Tokyo Shibaura » (26.000 ouvriers), la « Compagnie d'Energie de Tokyo » (300.000 employés) et 80 autres firmes réservent un budget spécial à cet effet.

Les employeurs se défendent d'avoir pris cette initiative pour avoir moins de charges sociales à payer.

> « *Nous ne faisons,* disent-ils, *que suivre les conseils du Bureau de Recherches Démographiques du ministère des Affaires sociales.* »

Des centaines d'infirmières se déplacent de village en village pour conseiller les familles des ouvriers. Le slogan de cette campagne, publié dans la presse locale, est le suivant :

> « *Moins de production à la maison ; davantage de rendement à l'usine.* »
>
> « *L'éducation d'un enfant de sa naissance jusqu'à l'âge de* 18 *ans,* explique le directeur des services sociaux d'une grosse firme, *coûte un million de yen* (1.400.000 *francs*). *Nous estimons que pendant la seule année 1958, nos conseils ont permis à nos employés d'économiser près de deux milliards de francs.* »

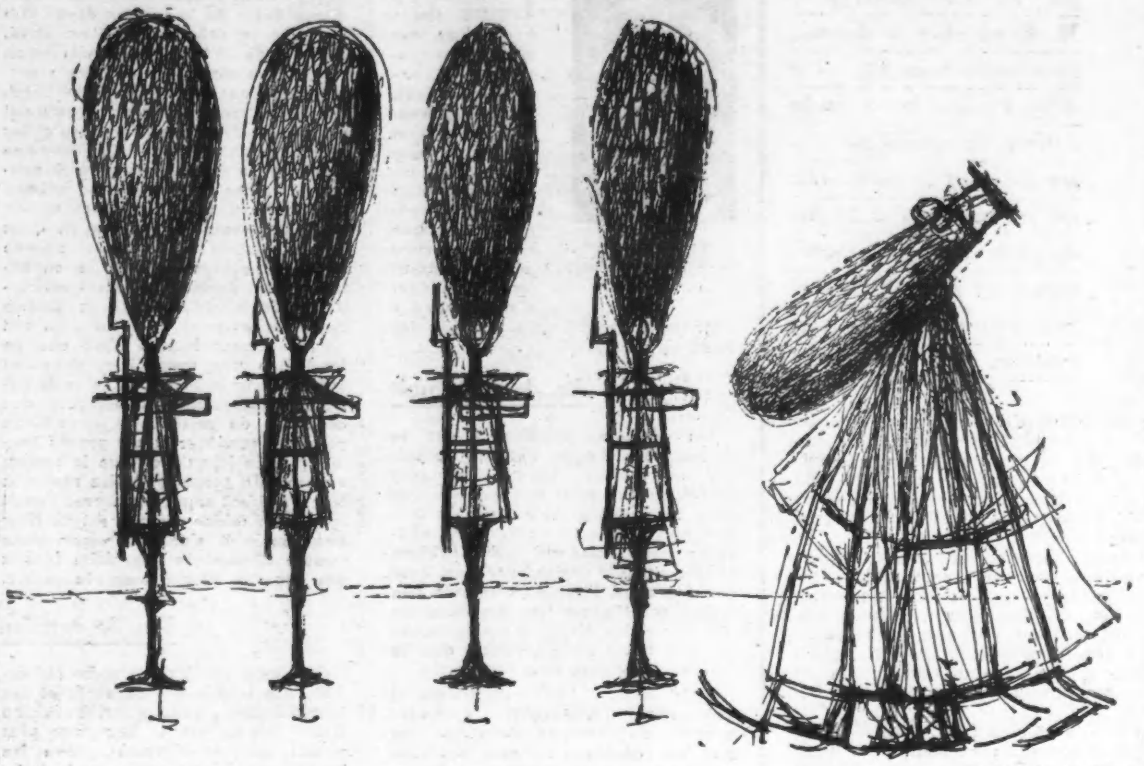
LONDRES

● Une dernière victoire pour M. Foster Dulles : la paix à Chypre.

« L*E problème de Chypre est résolu.* » En prononçant cette phrase devant les journalistes, M. Seferiades, ambassadeur de Grèce à Londres, avait les larmes aux yeux. La conférence de la « table ronde » qui a réuni à Lancaster House l'archevêque Makarios, le docteur Kutchuk (représentant les Turcs de l'île) et les ministres des Affaires étrangères de Grèce, de Turquie et de Grande-Bretagne, doit aboutir à la signature d'un accord formel sur le futur statut de Chypre. L'accident survenu à l'avion du premier ministre turc, M. Mendédès, à son arrivée dans le smog londonien, ne peut retarder cette signature que de quelques jours.

Chypre va donc devenir une république dont l'intégrité sera protégée par les trois puissances intéressées — Grèce, Turquie, Angleterre — chacune conservant le droit d'intervenir si ses droits étaient menacés. Les Britanniques conserveront l'administration de leurs bases. Le reste de l'île sera gouverné par une Assemblée composée pour 70 % de Grecs et pour 30 % de Turcs. Le Président de la République sera un Grec (Mgr Makarios) et le vice-président un Turc. La Grèce et la Turquie maintiendront des troupes

LA VISITE DE Mgr MAKARIOS A LONDRES



(*Dessin de* Tim)

dans l'île. Les Turcs auront un droit de veto sur toutes les décisions de l'Assemblée concernant la politique étrangère, la défense et la sécurité intérieure.

Certains conservateurs ne manqueront pas d'accuser M. Macmillan « de brader un des derniers joyaux de la Couronne britannique ». Mais la plupart des Anglais reprocheront plutôt aux conservateurs leur intransigeance passée qui n'a fait que retarder de quatre ans une solution inévitable.

La tragédie cypriote, qui a coûté la vie à des centaines d'habitants de l'île, à 104 soldats et à 26 civils britanniques, s'est développée autour de trois mots fatidiques.

Le premier a été prononcé en septembre 1954 par un jeune et obscur ministre britannique, M. Henry Hopkinson. C'était le mot « *jamais* ». « *Il y a certains territoires du Commonwealth,* a-t-il dit, *qui ne pourront jamais espérer devenir pleinement indépendants.* »

Cette phrase fut accueillie à Chypre par une explosion populaire spontanée d'où jaillit le second mot : *Enosis,* « l'union avec la Grèce » réclamée par les 80 % de Cypriotes d'origine grecque.

Le 1er avril 1955, la première bombe explosait dans l'île. Terrorisme, contre-terrorisme, arrestations, représailles allaient dès lors s'intensifier régulièrement.

Pour tenter de résoudre la crise, les Anglais convoquèrent à Londres l'archevêque Makarios, leader des Cypriotes grecs, et des représentants de la minorité turque. La conférence échoua, mais permit au ministre anglais des Colonies, M. Lennox Boyd, de lâcher le troisième mot fatal : « *Si aucun accord n'est possible, il sera nécessaire d'imposer le* partage *de l'île.* » Les Turcs allaient s'emparer de l'idée de « partage » et la défendre avec autant d'acharnement que les Grecs l'*Enosis*. Pendant trois ans, chaque partie devait s'accrocher à ses positions, tandis que la situation dans l'île ne faisait que se dégrader.

Le premier geste vers une solution fut fait par Mgr Makarios lorsqu'il déclara au député travailliste Mrs Barbara Castle, que les Grecs étaient prêts à renoncer à l'Enosis en faveur d'une formule « d'indépendance ».

Ni les Anglais, ni les Turcs, cependant, ne bougèrent. Le problème ne

(Agip.)

M. JOHN WATERS
Trois séances à la Chambre des Communes.

devait être sorti de l'impasse, en décembre dernier, que sur une intervention de M. Foster Dulles, au cours de la réunion de l'O.T.A.N. à Paris. Inquiet de la menace que faisait peser la crise cypriote sur l'aile orientale de l'Alliance atlantique, le secrétaire d'Etat américain déclara brutalement au ministre des Affaires étrangères turc, M. Zorlu : « *Si vous n'abandonnez pas l'idée du partage, l'Amérique prendra des sanctions économiques.* » La Turquie ne vit que de l'aide américaine : M. Zorlu s'inclina.

Quinze jours plus tard, il rencontrait à Zurich le ministre des Affaires étrangères grec, M. Averoff, et les deux hommes se mettaient d'accord sur la formule de compromis qui doit être adoptée cette semaine à Londres.

Commentaire d'un député travailliste anglais :

> « *Je me demande comment nous pourrons expliquer à nos petits-enfants que cette sanglante absurdité ait pu se poursuivre pendant quatre ans.* »

● L'histoire d'un passage à tabac.

PENDANT quelques jours, la maladie de M. Dulles et l'arrivée imminente de Mgr Makarios à Londres ont été reléguées au second plan dans la presse anglaise par un « scandale » qui a indigné l'opinion publque : l'affaire Waters.

Le 7 décembre 1957, dans une petite ville d'Ecosse, un commis d'épicerie âgé de 15 ans, John Waters, qui buvait un verre avec un ami dans un « pub », se permettait quelques plaisanteries anodines sur deux agents de police qui venaient de pénétrer dans l'établissement. Ceux-ci réagirent brutalement :

> — *Un mot de plus et on t'abîme le portrait pour longtemps.*
>
> — *Ce n'est pas parce que vous êtes flics,* répond John, *qu'il faut vous croire tout permis.*
>
> — *Ça suffit comme ça, on t'emmène.*

Un quart d'heure plus tard, John Waters était découvert dans une allée obscure, évanoui, le visage ensanglanté.

Pendant un an, ses parents réclamèrent en vain l'ouverture d'une enquête, mais leur plainte n'eut pas de suite. La femme d'un des agents de police vint les trouver pour leur demander de « laisser tomber l'affaire en échange d'un complet neuf pour John ». Un peu plus tard, Mme Waters fut abordée dans une boutique par un homme qui lui proposa 50 livres (70.000 francs) pour retirer sa plainte. Mais les Waters tinrent bon, soutenus par le député de leur circonscription.

Il y a huit jours, l'affaire « explosait » enfin : 200 députés signaient une pétition réclamant l'ouverture d'une enquête et la presse dénonçait à grand bruit le scandale.

Mardi dernier, M. Macmillan lui-même annonçait à la Chambre des Communes qu'une commission d'enquête allait être nommée pour examiner l'affaire. Le « lord advocate » pour l'Ecosse, M. Milligan, qui s'était prononcé il y a quelques mois contre l'ouverture d'une enquête, risque d'être contraint de démissionner.

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT

BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

EST-OUEST

La grande course

● *Au XXI^e Congrès du P. C. soviétique, M. Kroutchev a donné, spectaculairement, le départ de la grande course économique entre l'Est et l'Ouest. Où en serons-nous à la fin du plan septennal soviétique, en 1965 ? Alfred Sauvy donne ici son diagnostic.*

COEXISTENCE ou guerre froide, peu importe, la course est ouverte, depuis quelques années. Kroutchev lance, de temps à autre, des défis au capitalisme, en affirmant qu'il va le dépasser, et ainsi « l'effacer » comme on dit en style sportif.

Chaque annonce d'un nouveau plan soviétique provoque, en Occident, les rites habituels : selon l'une des deux religions, il faut recevoir la bonne parole, comme elle est, et célébrer l'avènement proche du paradis, c'est-à-dire du passage du socialisme au communisme (à chacun selon ses besoins). Dans l'autre camp, le rite n'est pas moins rigoureux. Il faut s'esclaffer, et repousser « le Malin », par quelques incantations, telles que « Propagande grossière ou « Demain, on rasera gratis », etc. Puis, tout rentre dans ce que l'on appelle l'ordre.

Quel ordre ? Chacun va à ses affaires, gardant au cœur ses sentiments soigneusement préservés par une ceinture fortifiée de slogans.

Deux questions peuvent cependant se poser raisonnablement :

— Quel est le niveau de vie ou le niveau de développement soviétique, comparé à celui de l'Europe occidentale ou des Etats-Unis ? Autrement dit, nous arrivent-ils à la taille, à l'épaule, au nez ?

— A quelle vitesse progresse ce niveau dans les trois pays ou régions ?

Bien les chroniqueurs ou reporters s'en tiennent à la première comparaison, la plus rassurante, si on sait s'y prendre (*« ils n'ont pas de voitures »*... *« leur logement, n'en parlons pas »*... *« et la qualité des objets fabriqués ? »*, etc.).

La seconde, la plus intéressante, est souvent escamotée. Le voyageur le plus perspicace est d'ailleurs incapable de la mesurer. Comme dit Pasternak, on ne voit pas l'herbe pousser. Il faut bien s'en rapporter à des chiffres, ce qui permet, du sarcasme au sourire, tous les scepticismes, en même temps que les plaisanteries usuelles sur la véracité des statistiques.

Il est entendu que les statistiques soviétiques sont souvent délicates à interpréter, que les pondérations sont choisies de façon à présenter les choses sous un jour avantageux. Mais de la masse des données, on finit bien par dégager quelques points de repère assez sûrs.

Niveaux comparés

Nous allons essayer une mise au point, certes grossière, avant de porter un jugement, que nous essaierons aussi objectif que pourrait le faire un Martien blasé.

La comparaison du revenu national par habitant est fort délicate, en raison des divergences de définition ; dommage. Quant aux comparaisons respectives de prix et de salaires, elles sont trop élastiques et trop laborieuses pour être tentées ici. Mieux vaut éviter ces abstractions et prendre des tests secs, sans trop de bavures, comme la consommation d'énergie ou d'acier par habitant.

Si nous prenons l'U.R.S.S. pour base 100, nous avons, pour l'Europe occidentale et les Etats-Unis, les résultats suivants (consommation par habitant) :

	Europe occidentale	Etats-Unis
	—	—
Viande	140	290
Beurre	158	123
Acier	117	240
Energie	130	326

Tout en ne voyant dans ces chiffres que des ordres de grandeur, admirez l'astuce de Kroutchev : en comparant le beurre aux Etats-Unis et en U.R.S.S., Nikita le malicieux fait coup double, car il choisit la substance prototype de l'aisance, de surcroît peu consommée aux Etats-Unis.

Il aurait pu déclarer, mais il ne l'a pas fait, que, pour le seul beurre des laiteries (sans compter le beurre fermier), la Suède produit par tête trois fois plus que l'U.R.S.S., la Finlande et l'Irlande quatre à cinq fois plus, sans parler de l'Australie ou du Danemark.

Ajoutons que le Soviétique consomme autant de coton que l'Européen, mais deux fois moins de laine et trois fois moins de fibres synthétiques.

Tout cela nous donne un niveau de vie soviétique nettement inférieur à celui de l'Europe (un quart, un tiers peut-être) et plus encore à celui des Etats-Unis.

A quelles vitesses ?

Partons de 1952, année de la mort de Staline. Le rythme de croissance en U.R.S.S., par an, a été le suivant, ou est prévu ainsi :

	1952 à 1958	1958 à 1965
	—	—
Production industrielle	11,3 %	10,6 %
Revenu national	9,0 %	8,2 %
Acier	8,0 %	8,0 %
Energie	11,5 %	9,5 %
Ciment	15,5 %	15,3 %

Le rythme de croissance prévu est un peu plus faible, sans doute sous l'effet de l'arrivée des classes creuses à l'âge du travail et de la première pénurie de main-d'œuvre dans toute l'histoire de la Russie.

De toutes es données, laissons de côté le ciment, qui part de très bas. Nous avons un rythme d'ensemble de 8 à 10 %.

Et l'agriculture ? Etranges contradictions ! Alors que K... annonce qu'il va mieux nourrir qu'Eisenhower, des gens sérieux affirment que le cheptel est à peine supérieur à celui du temps des tsars, et cela pour une population supérieure de plus d'un quart ! En forçant à peine, on en déduirait que le moujik de Nicolas II mangeait plus que Smith de Chicago.

La vérité ? Celui qui a approché ces monstres que sont les statistiques françaises du bétail n'avance qu'avec une extrême prudence. Peut-être l'avancement des gouverneurs tsaristes était-il en rapport avec les progrès annoncés sous leur haute direction. Le mieux est de laisser cette époque aux historiens et de s'attacher aux dernières années ! De 1950 à 1956, la production de céréales et celle de viande ont progressé de plus de 50 %, soit 7 1/2 % par an. Laine, œufs, betteraves, lin, etc., vont au même train ou plus vite ; par contre le lin et le coton sont plus lents (4 1/2 et 4 % par an).

Si nous examinons l'ensemble de l'économie, méfions-nous un peu des 9 % de progrès du revenu national (qui ferait doubler le tas de richesses en huit ans) et tenons-nous-en aux 8 % de l'acier ; abaissons-le même, peut-être, à 7 %.

Qu'a fait, pendant ce temps, le concurrent capitaliste ? A quel rythme va-t-il ?

Aux Etats-Unis, de 1951 à 1958, en sept ans, la production industrielle a augmenté de 11 %, soit 1,5 % par an ; la production par tête est restée la même ! Le revenu national n'a guère fait mieux.

1958 a été, il est vrai, une mauvaise année ; mais, même en corrigeant ce creux, on n'arrive qu'à grand-peine et avec optimisme, à une moyenne de 3 %.

De 1950 à 1957, l'ensemble de la Communauté des Six a progressé au rythme moyen de 5,75 % par an ; performance brillante, due à un concours de circonstances exceptionnel et notamment, au boom des réfugiés allemands. En outre, ces progrès rapides, il faut les digérer et, depuis plus d'un an, nous soufflons. Notre moyenne baisse, comme celle d'une voiture que l'on a dû arrêter parce qu'elle avait chauffé.

Comme allure de route à prévoir, le chiffre de 5 % doit être considéré en Europe comme un grand maximum, fort optimiste.

Les meilleurs planificateurs

L'U.R.S.S. va-t-elle nous dépasser ? C'est la grande question, celle qui peut modifier profondément la situation politique mondiale.

Si l'U.R.S.S. continue à gagner 4 ou 5 % par an sur les Etats-Unis et 3 ou 4 % sur l'Europe, elle finira bien par gagner tout court. Rappelons que 3 % par an, fait doubler en vingt-quatre ans, 4 % en dix-huit ans et 5 % en quatorze ans.

Le retard sur l'Europe pourrait donc être comblé à la fin du plan, en 1965. Pour les Etats-Unis, l'échéance est plus lointaine et plus difficile à déterminer.

Des calculs aussi secs peuvent être assouplis par bien des considérations. En particulier, nombreux sont ceux qui estiment que l'allure soviétique ne sera plus aussi soutenue, lorsque arrivera l'aisance et, avec elle, le relâchement dans l'accumulation du capital.

Opinion fort défendable, mais d'autres arguments peuvent être émis en sens inverse. Le système soviétique a le grand avantage d'ignorer le manque de débouchés. Demandez à n'importe quel industriel de France ou d'Allemagne si la garantie du débouché accélérerait son allure ?

Il suffit aux Soviétiques de distribuer des salaires légèrement supérieurs à la production de biens de consommation pour tout vendre, ce qui suppose, bien entendu, que le client attend parfois la marchandise. Mais comptez le nombre d'heures passées par le commerçant, chez nous,

KEYNES EN 1959

par ANEURIN BEVAN

ANEURIN BEVAN.

L'INCERTITUDE règne à nouveau sur la date des prochaines élections anglaises. Les conservateurs avaient songé un moment à les organiser dès le mois de mai. Ils espéraient alors que le gouvernement pourrait présenter un budget « populaire » dont ils n'auraient qu'à recueillir les fruits électoraux.

Le doute renaît

Les dernières statistiques sur le niveau du chômage viennent de ruiner cet espoir. Elles dénombrent 620.000 chômeurs, et leur nombre continue d'augmenter. Le ministre du Travail prévoit que la « pointe » du chômage sera atteinte vers la fin de l'hiver et sera suivie d'une lente reprise. Pour être prévenue, l'opinion n'en sera pas moins affectée par les licenciements qui auront lieu au cours des semaines à venir. Il est donc probable que la date des élections sera reculée.

Dans un pays hautement industrialisé comme l'Angleterre, les conséquences du chômage n'affectent pas que les chômeurs. La peur s'installe partout : chez les autres travailleurs, qui craignent de perdre leur emploi, et chez les entrepreneurs, qui réduisent leurs stocks et amputent leurs plans d'investissements. Cette réaction en chaîne a pour effet d'aggraver la crise et de faire disparaître les éléments d'une reprise.

C'était pour mettre fin à cet enchaînement automatique que le professeur Keynes avait conçu sa doctrine économique. Selon lui, la solution devait être cherchée en dehors du secteur privé, la demande de biens de consommation devant être stimulée, en cas de récession, par une intervention de l'Etat. Lorsque l'expansion économique avait été réamorcée par les dépenses et les investissements publics, l'Etat devait se retirer de la scène pour céder à nouveau la place aux entreprises privées. Ces propositions, et quelques autres, avaient convaincu beaucoup de gens qu'une solution avait enfin été trouvée aux plus graves défauts du capitalisme. Les doutes renaissent aujourd'hui. Ce n'est pas que la théorie keynesienne, prise dans l'absolu, soit nécessairement fausse. Mais elle ne fonctionne pas aussi bien dans les faits que sur le papier. Il est matériellement impossible de déplacer des centaines de milliers de travailleurs pour les employer à de grands projets publics jusqu'à ce que la reprise économique permette de les rendre à leur précédent emploi. Roosevelt l'avait fait en Amérique au moment du New Deal, mais il s'agissait alors d'une mesure désespérée pour faire face à une situation plus désespérée encore.

Pas de reprise

On commence à comprendre aujourd'hui que le rôle des dépenses et des investissements publics est beaucoup moins intermittent et beaucoup plus massif que ne l'avaient prévu les keynesiens. La permanence de cette intervention de l'Etat est un des facteurs de stabilisation les plus importants, et le rôle des dépenses sociales est à cet égard décisif.

Il est évident, par exemple, que les énormes dépenses militaires des Etats-Unis équivalent à un gigantesque programme de travaux publics. Et la faiblesse fondamentale du système capitaliste se mesure au fait que, même avec ces dépenses publiques, le nombre des chômeurs américains se maintient autour de 5 millions depuis plusieurs mois. Le mouvement de reprise qui s'était amorcé au début de l'année ne s'est pas poursuivi. En un mois, le nombre des chômeurs américains s'est augmenté de presque autant que le total des chômeurs anglais. Si cette crise continue, on voit mal comment le ministre du Travail britannique pourrait obtenir la « lente reprise » qu'il a annoncée pour le printemps.

Une ombre sur Moscou

Le gouvernement anglais, il est vrai, fidèle à l'enseignement de Keynes, a stimulé les investissements dans tous les secteurs où il pouvait intervenir directement — routes, écoles, houillères, chemins de fer, certaines aciéries, gaz — c'est-à-dire dans les secteurs qui ont été socialisés depuis la guerre et qui servent aujourd'hui à sauver l'économie du désastre.

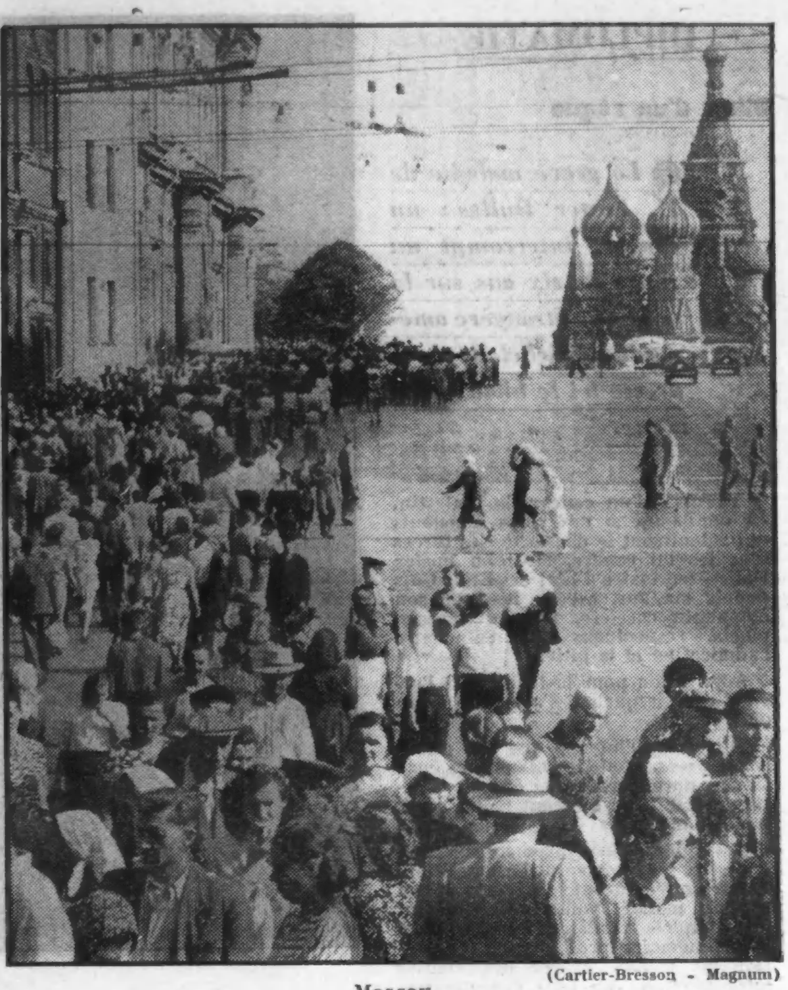
Du fait de l'existence d'un important secteur socialisé, l'économie européenne est sans doute moins sensible qu'elle ne l'était autrefois aux moindres variations de l'activité économique américaine. On voit mal cependant, comment les pays d'Europe, et particulièrement la Grande-Bretagne, pourront connaître une nouvelle période d'expansion industrielle et de prospérité commerciale tant que les Etats-Unis continueront de vaciller au bord de la crise, même sans y sombrer totalement.

Telle est la sombre réalité qui planera sur la visite à Moscou du Premier Ministre britannique. Si aucun remède n'est apporté à l'instabilité des économies occidentales, celle-ci pèsera plus lourd dans les discussions entre M. Macmillan et M. Kroutchev que toutes les fusées intercontinentales.

FABRIQUE DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES
*
J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
*
Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

(A.P.)

NEW YORK



(Cartier-Bresson - Magnum)

MOSCOU

Il s'agit de savoir ce que l'on appelle besoins.

dans l'attente du client ? Et quand nous essayons le même système que les Soviétiques, la demande fait monter les prix et baisser le stock de devises, avant même que le plein emploi ne soit atteint et Pinay remplace alors Ramadier.

Ur progrès possible des Soviétiques — peu connu celui-là — se trouve dans les méthodes mêmes de planification. Le plan est mal construit, faute de technique. Les meilleurs planificateurs du monde, où se trouvent-ils en ce moment ? En France, rue de Rivoli (Gruson, Nora, Bénard, etc.) ; bien entendu, ils n'ont pas l'occasion d'appliquer leur technique.

Mais avec la pénurie de main-d'œuvre qui les touche, les Soviets vont être obligés de réduire leurs gaspillages et notamment, de planifier de façon plus rationnelle. Leurs efforts actuels sont considérables, pour utiliser la matrice Léontief (1).

D'autres arguments peuvent être fournis, dans les deux sens.

De quel côté pencher ?

Laissons de côté ces façons de biaiser, pour aborder une question capitale, de portée politique :

Dès l'instant que ces calculs et perspectives présentent une certaine part d'arbitraire, que la ligne de l'avenir n'est pas tranchée au couteau, de quel côté vaut-il mieux se tromper ?

Si vous êtes sur un sentier étroit, entre rocher et précipice, avec mauvaise vue ou terrain glissant, vous pencherez plutôt du côté du rocher, parce qu'il vaut mieux tomber de ce côté-là.

Dans une lutte de cette sorte, mieux vaut surestimer un peu son adversaire que le sous-estimer, à condition, bien entendu, que cette surestimation déclenche une réaction positive vers le mieux.

Il y a sept ans, environ, pour avoir attiré l'attention sur les progrès soviétiques, j'ai entendu le sifflement des serpents au-dessus des têtes. Pourquoi ?

Les plus violents anticommunistes devraient, semble-t-il, être les premiers à s'appuyer sur ces progrès, pour préconiser une accélération du capitalisme. Mais non, l'attitude est à l'inverse. La voix de Cassandre est couverte par les Troyens, éperdument soucieux de sécurité.

Depuis cette époque, il y a eu les spoutniks et la menace de fusées sur Notre-Dame, pendant l'équipée de Suez...

Je crois avoir présenté plus haut les chiffres aussi honnêtement que possible. Mais je persiste à penser que l'Occident doit préférer l'inquiétude créatrice à la sécurité béate et temporaire.

La richesse de demain

Un titre de fierté du capitalisme 1959 est qu'il assure à une partie de ses adeptes un moyen de transport individuel ; c'est, pour beaucoup, la marque même du progrès. Il ne convient pas de trop se satisfaire. L'acier, les heures de travail, l'énergie consacrés à ces moyens de transport sont employés là-bas à l'accumulation du capital. Attention, attention.

En même temps, la production la plus créatrice de notre temps, celle des ingénieurs et techniciens, est poussée là-bas à vive allure. La richesse de demain se lit peut-être moins dans les comparaisons faites plus haut que dans les effectifs de la jeunesse scientifique.

Le moins que l'on puisse dire est qu'il ne faut pas tirer avantage des privations soviétiques ; ce sont des causes plus encore que des effets.

Mais le passage au communisme, à la distribution selon les besoins ? Il s'agit de savoir ce que l'on appelle besoins. Dès que l'on dépasse la notion physiologique (2.800 calories, etc.), on est en plein arbitraire. Les besoins changent avec la technique elle-même. N'est-ce pas du matérialisme historique ?

Certes, les besoins peuvent être contenus en U.R.S.S. plus facilement que chez nous, où l'étalage, la publicité, la contagion sociale sont des machines à créer le mécontentement. Mais pourront-ils être vraiment limités par une barrière efficace ? « *Nous ne produisons*, disait récemment un grand économiste soviétique à Paris, *que ce que nous sommes en mesure de produire en masse, pour tous. Maintenant, nous en sommes au stade du logement* ». Et comme on le poussait, en lui signalant combien c'est utile, commode, une voiture, il répondit finalement : « *Vous raisonnez comme mon fils* », phrase diablement évocatrice, qui donne à penser qu'il n'y aura jamais de communisme véritable, du moins tant que le capitalisme sera en mesure de créer des besoins nouveaux.

Il faut aussi signaler l'inégalité sérieuse entre l'U.R.S.S. et les démocraties populaires. Peut-on concevoir un communisme purement national ? Qu'en penseront les... communistes nationaux ?

Supériorité de régime ?

Admettons — et comment ne pas l'admettre ? — la supériorité actuelle du rythme de progression soviétique. Celui-ci pourrait ne pas résulter du régime lui-même, mais des immenses ressources naturelles dont bénéficie l'Union soviétique, des richesses incroyables conservées à travers les siècles, dans ce grand réfrigérateur de Sibérie.

Mines de cuivre, de plomb, d'étain, de zinc, etc., tout cela est à peu près épuisé, dans l'Europe occidentale si peuplée et depuis si longtemps. Elle ne peut progresser et même maintenir son haut niveau de vie actuel que par une technique surpoussée qui lui permet d'échanger sa matière grise contre des matières premières.

Un régime peut-il l'emporter sur l'autre, simplement parce que le hasard l'a placé à côté des richesses ? C'est une idée déplaisante, contraire à l'axiome sportif : « Que le meilleur gagne ». Il est curieux de voir des communistes vanter les richesses sibériennes inexploitées comme si la doctrine avait quelque mérite à cela. En tout cas, chacun répondra comme il veut à la question posée ci-dessus. Quant à moi, j'avoue ne pas nourrir une confiance excessive dans la justice immanente et le bon ordre de l'Histoire. Mais c'est peut-être une opinion très peu marxiste.

Et maintenant, que faire ?

Pour une raison ou une autre, nous voyons le concurrent, l'adversaire, progresser plus vite que nous. Que faire ? La réponse est bien simple : il faut accélérer notre allure.

Pour le faire, il faut évidemment évoluer, se mettre au niveau des événements et cesser de voir le Démon dans toute tentative d'organisation. Dans l'incertitude actuelle sur les débouchés futurs, dans la primauté du commerce et de la spéculation sur le travail productif, nous sommes forcés d'aller lentement. Nous ne pouvons aller plus vite dans notre système. Sans être toutes prêtes, les recettes de l'accélération existent. Sont-elles difficiles à appliquer ? Elles demandent un effort considérable, des souffrances extrêmement vives, il faut l'avouer. Quel genre de souffrances, en niveau de vie, en travail ? Non, bien plus, en amour-propre.

ALFRED SAUVY.

(1) Il s'agit d'une méthode de planification économique mise au point par Léontief, savant américain, d'origine russe.

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE

*

IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

UNE DÉCOUVERTE APPELÉE A D'IMPORTANTES RÉPERCUSSIONS

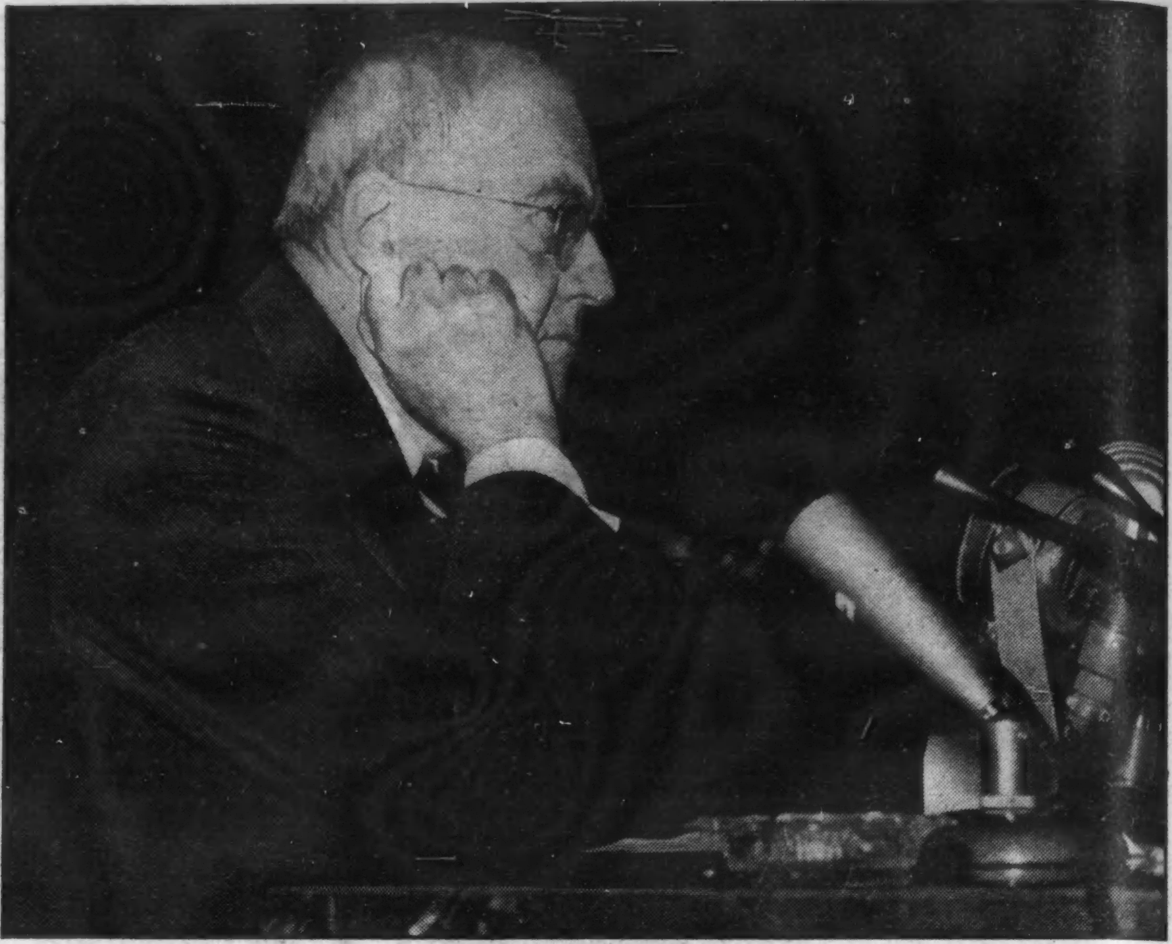
On s'expliquait difficilement jusqu'à présent, les guérisons spectaculaires du rhumatisme obtenues par les cures thermales d'eau de mer alguée en vogue actuellement. Or, d'après certains biologistes, ces cures représentent un *véritable retour aux sources.* Ils ont reconnu, en effet, que la plupart des troubles organiques des espèces vivantes datent de leur émigration du milieu marin, et constaté que les animaux baignant encore dans ce milieu, tels les squales et les cétacés, qui ne dépendent pas comme les espèces terrestres des hasards de l'alimentation pour se recharger en sels minéraux, sont exempts des nombreuses altérations physiologiques qui atteignent ceux-ci. En outre, ils conservent, jusqu'à la fin de leur vie des dents saines et éclatantes. Les Laboratoires Algomer, de Perros-Guirec, responsables de la préparation des algues employées à l'Institut Marin de Roscoff, en ont conclu que la balnéation marine de la bouche pourrait rendre de grands services dans le traitement des affections dentaires. Après leurs sachets d'**Algue d'Armor**, puissant reminéralisant qui permet aux adultes comme aux enfants de suivre à domicile en toutes saisons, **LA CURE DE BAINS DE MER CHAUDS ALGUÉS** dont les bienfaits ne sont plus à démontrer, ils ont mis au point **ALGODENTYL**, pâte dentifrice d'une formule tout à fait inédite. Composée exclusivement d'algues marines sélectionnées et d'eau de mer, cette pâte contient *tous* les oligo-éléments nécessaires à la santé des dents et agit par ionisation, rétablissant la salive dans ses fonctions de défense contre les caries, infections, pyorrhée, dépôts de tartre. *Le déchaussement des dents se trouve arrêté en quelques jours.*

Communiqué par : Le Centre de Recherches et d'Applications de la Biologie Marine.

DIPLOMATIE

Bilan d'un règne

● *La grave maladie de M. Foster Dulles : un cancer, interrompt un règne de six ans sur la politique étrangère américaine. Michel Bosquet dresse ici le bilan de ce règne.*



(Camera Press)

M. John Foster Dulles
900.000 kilomètres en six ans.

ATTEINT d'un cancer de l'intestin, condamné à des soins constants qui ralentiront le déclin de ses forces sans les lui rendre, M. John Foster Dulles, secrétaire d'Etat des Etats-Unis depuis six ans, est au bout de son étonnante carrière. Ses adversaires, muets, respectueux, hésitent entre l'admiration et la pitié.

Admiration pour la ténacité et l'orgueil avec lesquels il s'accroche à son œuvre.

Pitié pour l'homme que son grand corps osseux, fouetté soixante et onze années durant avec une énergie ascétique, trahit, au moment même où il met lui-même sa doctrine en doute.

Quel que soit leur jugement sur cette doctrine, les diplomates du monde entier se souviendront longtemps de cet homme massif, voûté, affectionnant les complets verdâtres et qui, doué d'une mémoire prodigieuse, connaissait les termes exacts des clauses internationales les plus compliquées.

De son éducation puritaine, M. Dulles avait hérité la conviction que *« Dieu m'a appelé à ce poste pour défendre Son œuvre »*. Le père de M. Dulles, en effet, était pasteur de l'Eglise presbytérienne, la plus puritaine des sectes protestantes. Le dimanche, la famille marchait en rangs à travers bois, en chantant : *« En avant, soldats du Christ ! »*

Carte blanche

Bien que son grand-père lui eût légué la fortune (considérable à l'époque) de 20.000 dollars, John Foster Dulles, avant de devenir l'avocat le plus cher des Etats-Unis, débuta comme l'un des juristes les plus économes.

Jeune marié, installé à New York, il prenait l'autobus de Madison Avenue, qui coûtait 5 *cents*, et évitait celui, plus proche, de la 5ᵉ Avenue, qui coûtait 10 *cents*. Il déjeunait sur le pouce, pour 10 *cents* et sa femme tenait une comptabilité précise. Un jour de 1912, elle notait :

> « Oranges (3) : 10 cents ;
> « Erreur d'addition dans la facture de Dieckmann : 2 cents ;
> « Amende à la bibliothèque : 9 cents ;
> « Rendu à Foster ce que je lui ai emprunté le 27 juillet : 15 cents ;
> « Aumône à un aveugle : 2 cents. »

Au moment de son installation à la Maison Blanche, en janvier 1953, le président Eisenhower avait une confiance si totale dans les compétences de John Foster Dulles qu'il lui donna carte blanche ; il le dispensa même du mémorandum quotidien que les prédécesseurs de M. Eisenhower se faisaient adresser par leur secrétaire d'Etat sur les événements internationaux.

Assuré d'avoir sur toutes choses des connaissances plus exactes et des idées plus justes que l'ensemble des experts réunis, M. Dulles commença son ministère, en janvier 1953, en démantelant l'organisation du département d'Etat. Il supprima la « commission de planification » que dirigeaient deux hommes exceptionnels : George Kennan et Paul Nitze. Il élimina de son entourage les intellectuels dont la souplesse d'esprit et le réalisme lui paraissaient amoraux.

La loi morale

Epuré et décapité, le département d'Etat n'eut plus qu'un seul cerveau : celui de John Foster Dulles, unique concepteur, coordinateur et exécutant de la politique étrangère des Etats-Unis.

Cette politique devait avoir la vigueur massive des convictions morales de M. Dulles. Il les a exposées en 1952, dans un article programme. Voici les trois points de ce « credo » :

1° Le communisme international incarne le Mal, l'Occident incarne le Bien. *« Semblables aux sépulcres blanchis qui, beaux au dehors, sont pleins d'ossements et de pourritures »*, les régimes communistes sont faibles et voués à la disparition. L'Occident dispose de tous les atouts, et *« la seule chose qui nous manque pour vaincre, c'est la foi »*.

2° *« Le dynamisme l'emporte sur le statisme, les forces spirituelles sont plus puissantes que les matérielles. C'est l'impact de nos idées qui assurera notre triomphe. »*

3° *« Il existe une loi morale ou naturelle qui, d'origine suprahumaine, détermine le Bien et le Mal. Seuls ceux qui se conforment à cette loi échapperont au désastre. Cette loi a été foulée aux pieds par les dirigeants soviétiques, et ils paieront pour cette violation. Nous assisterons (dans deux, cinq ou dix ans) à leur perte, pourvu que notre politique reste inébranlablement fidèle à cette loi. »*

Lorsque M. Dulles tenta de définir cette politique, il apparut rapidement que, en raison même de sa conformité à la « loi morale immuable », le statisme était son trait dominant. Sa politique se fondait sur les principes suivants :

● *« Pas d'accommodements avec Moscou qui reconnaissent la domination soviétique sur les nations d'Europe et d'Asie. »*

● *« Galvanisation de l'esprit des peuples captifs par l'affirmation constante que nous désirons et attendons leur libération. »*

● *« Le neutralisme est immoral, car il refuse de choisir entre le Bien et le Mal. »*

● La défense du « monde libre » sera assurée par les « peuples libres » eux-mêmes, pourvu que les Etats-Unis en développent chez eux « la volonté et les moyens ».

● Le rôle militaire des Etats-Unis se bornera à l'entretien d'une *« force punitive réduite, capable de frapper là où cela fait mal, par les moyens, à l'endroit et au moment de notre choix »*.

Treize ans après...

Quels fruits a portés cette politique en six ans ?

Au Moyen-Orient, en Asie et en Espagne, elle a échafaudé des pactes militaires dont les principaux (l'O.T.A.S.E et le Pacte de Bagdad) n'existèrent guère que sur le papier. Au lieu de mobiliser les peuples, aux côtés des Etats-Unis, pour la liberté, la « pactomanie » militaire a prolongé un temps des régimes despotiques et corrompus, puis dressé contre l'Amérique les peuples qui venaient de conquérir leur indépendance.

Au lieu de voir la « libération des peuples captifs », M. Dulles a assisté, impuissant, à la révolte des Allemands de l'Est, puis des Hongrois. Pas plus que le « coup de Suez », le département d'Etat, privé de ses planificateurs, n'avait prévu ces révoltes ni élaboré une politique dans leur éventualité.

Le réarmement de Tchang Kaï-chek, au lieu d'aboutir à la « libération » de la Chine continentale, a mené par deux fois les Etats-Unis au bord de la guerre, divisé l'Alliance atlantique et grandement compliqué la tâche de M. Dulles lorsqu'il s'agit de mettre Tchang à la raison.

En Allemagne, le refus obstiné d'envisager une solution autre que l'absorption de l'Allemagne de l'Est par l'Allemagne de l'Ouest réarmée, a conduit dans l'impasse actuelle.

Les propres députés de M. Adenauer s'impatientent du « négativisme » des positions occidentales, tandis que les leaders démocrates du Sénat (MM. Fulbright, Mansfield et Humphrey) accusent M. Dulles d'avoir *« une politique tellement réaliste qu'elle équivaut à une absence complète de politique »*.

Lui, qui croyait à la suprématie du spirituel sur le matériel, est devenu le symbole de la « politique de force » et, aux yeux des Latino-Américains, des Arabes et des Asiatiques, « l'homme à la grosse trique ». Il s'entend reprocher par ses compatriotes *« d'avoir cherché à éviter le mal au lieu de faire le bien, de s'être attaché aux solutions militaires plutôt qu'aux solutions économiques et politiques, aux aspects intérieurs plutôt qu'aux aspects mondiaux des problèmes. Treize ans après la guerre, il n'y a ni règlements ni même des plans de règlement, rien que des armistices fragiles »*. (James Reston, dans le « N.Y. Times ».)

Peu avant de tomber malade, M. Dulles parut prendre conscience de ses échecs. *« A certains égards,* dit-il, *nous semblons aussi matérialistes que les communistes, et nous n'avons pas même leur philosophie et leur efficacité pour nous justifier. Nous semblons incapables de formuler pour notre temps une philosophie convaincante. »*

Au début de la semaine dernière encore, M. Dulles fit cette autre déclaration surprenante : *« Nous ne ferons pas de concessions sans contrepartie »*.

En dépit de la forme négative, c'est son contenu affirmatif qui frappe : M. Dulles, l'homme de la fermeté, de la « loi morale », du « pas d'accommodements avec le Mal », M. Dulles est prêt aux concessions, c'est-à-dire aux marchandages.

Mais si tel est le cas, c'est toute une politique, une *autre* politique qu'il s'agirait d'élaborer. Le temps et les forces risquent maintenant de lui manquer. Lui, qui a parcouru 900.000 km. en six ans, ne pourra plus se déplacer. Le vide qu'il a fait autour de lui ne pourra être comblé de son vivant ni durant les deux ans de pouvoir qui restent aux républicains. Il ne le sera sans doute que lorsque la « nouvelle vague » du Sénat (Fulbright, Mansfield, Humphrey et leur inspirateur commun : Kennan), qui influence déjà plus activement que par le passé la politique américaine, en contrôlera également les leviers.

D'ici là, le problème de Berlin imposera une dure épreuve à la diplomatie américaine sur laquelle l'ombre de John Foster Dulles continuera de régner sans plus pouvoir la maîtriser.

MICHEL BOSQUET.

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17ᵉ)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Interrogé*** photographié, habillé les « vingt ans ». Alertée par l'intéressante enquête réalisée en Amérique sur ce nouveau et puissant groupe économique (voir page III), Madame Express a fouillé, pour les jeunes hommes et les jeunes filles, les magasins (voir page VII) et fait le tour du marché du travail (voir page VI).

● ***Appris*** que, pour la première fois en France, on va introduire la formule de « télévision à l'heure ». Un récepteur neuf est déposé chez vous, une antenne est posée gratuitement. Pour le faire fonctionner, il suffit d'introduire une pièce de 100 francs dans un compteur spécial, ce qui donne droit à une heure de télévision. Chaque mois, le compteur est relevé. Le dépannage gratuit est assuré. Pour faire reprendre le poste, un simple coup de téléphone suffit.

(A. Redier, 46, rue Raffet, Paris-XVI°. Tél. : Jas. 81-07.)

● ***Préparé*** un dîner de quatre personnes, en donnant simplement un coup de téléphone pour commander des plats surgelés qui lui ont été livrés une heure plus tard et qu'elle n'a eu qu'à faire réchauffer. Au menu : bouchées à la reine, poulet chasseur, haricots verts, framboises. Elle aurait pu également commander une pizza ou une fondue, un curry de volaille ou un haricot de mouton, des coquilles saint-jacques ou du canard à l'orange, des crêpes suzette ou des fraises... ou n'importe quoi d'autre. Les plats réchauffés sont savoureux, les fruits « dégelés » bien frais. Le repas revient à environ 1.000 francs par personne, livré à domicile.

(Téléphoner jusqu'à 20 heures au « Finglouton », Ber. 16-24, ou au « Colibri Royal », Eur. 64-22.)

● ***Suivi*** les conseils de son boulanger pour faire des sandwiches avec du pain de mie trop frais : après un séjour de deux heures au réfrigérateur, il se coupait parfaitement en tranches très fines.

● ***Déniché*** un technicien éprouvé qui fait très rapidement, à domicile, tous les dépannages en matière d'électricité. C'est une adresse à noter soigneusement.

(Ets Atre, 17, avenue Claude-Vellefaux, Paris. Bol. 90-83.)

● ***Pensé*** à ses lecteurs embarrassés pour faire leur déclaration d'impôts. Elle leur rappelle que son Service fiscal est à la disposition de tous les abonnés pour les aider dans cette tâche. Ecrire au « Service Express-Fiscal », 29, rue de Marignan, Paris-VIII°. Pour mémoire, la déclaration doit être effectuée au plus tard le 1er mars.

● ***Apprécié*** l'élégante formule — jaune Eau de Cologne — adoptée par « Vogue » pour parler de la couleur que la confection veut lancer pour le printemps, et que patronne une grande marque d'apéritif.

Dans le petit monde des journalistes de mode, chacun surveille les plumes qui — consciemment ou inconsciemment — se prêteront à cette subtile opération publicitaire. « Vogue » a nettement pris ses distances.

● ***Vu*** chez une jeune femme qui manque de linge de maison, une très amusante nappe faite de serviettes de table unies, de couleurs vives (bleu, jaune, rouge, vert) qu'elle a cousues ensemble (N'utiliser que des serviettes grand teint, et les laver une première fois avant de les coudre), et des taies d'oreiller faites de deux simples rectangles de zéphyr Bob à carreaux roses et blancs, bleus et blancs, etc., bordé de croquet blanc pour marquer le volant. Ces taies d'oreiller, faites en une demi-heure, se lavent et se repassent... mieux que des mouchoirs de poche. On peut y assortir le drap de dessus en y cousant un volant de même zéphyr.

(Holmès)

VINGT ANS, AUX ETATS-UNIS
Eugène Gilbert leur a demandé : « Jusqu'où allez-vous ? »

MAISON

Achats ménagers

● ***Avec le Marché commun, les appareils français et étrangers vont entrer en concurrence. Faut-il attendre ?***

C'EST dans un grand climat de confusion que va s'ouvrir, la semaine prochaine, le 26 février, le Salon des Arts ménagers.

L'année 1959, qui marque le trentième anniversaire de cette manifestation, est également l'année « 1 » du Marché commun.

Perdus dans les dédales de graves considérations économiques, les Français, et surtout les Françaises, ne savent plus, sur le plan pratique, quelles décisions il convient de prendre. Voici les renseignements que Madame Express a pu réunir à leur intention :

Peu d'importations étrangères

Dans le domaine de l'électro-ménager, et en particulier des gros appareils — réfrigérateurs, machines à laver, aspirateurs — le pourcentage total d'importations en France pour les cinq pays du Marché commun a été fixé à 3 % de la production française. Sont inclus dans ces 3 % aussi bien les appareils finis que les pièces détachées destinées à être montées en France.

Par exemple, en 1958, les vingt-trois fabricants français de matériel frigorifique ont vendu 510.000 appareils (contre 590.000 en 1957, année « pointe » dans cette industrie).

Si on prend pour base les chiffres de 1958, cela veut dire que 15.300 réfrigérateurs étrangers sont susceptibles d'être importés en France cette année, pour la totalité des cinq autres membres de la Communauté.

Ce pourcentage est également de 3 % pour les machines à laver.

En ce qui concerne les pays membres de l'O.E.C.E., l'Angleterre, par exemple, la liberté totale pour certains appareils, autorisée en 1956 et 1957, supprimée en 1958, a été rendue en date du 1er janvier 1959. La liste de ce matériel comprend fers à souder, cuisinières électriques, cireuses, machines à laver la vaisselle, ventilateurs, aspiro-batteurs, éplucheuses à légumes, mixers et thermostats, etc.

A titre de réciprocité, ces appareils français sont libres sur les marchés des pays membres de l'O.E.C.E.

La qualité française

Dans le domaine électro-ménager, les appareils français ont la première place européenne du point de vue qualité. Cela tient à deux raisons :

1° Les normes françaises établies par l'AFNOR (Association française de normalisation) sont les plus sévères de toutes les normes européennes, anglaises y comprises.

C'est ainsi que 5.000 réfrigérateurs français ont été vendus en Angleterre l'an dernier malgré la campagne « Buy English » (achetez anglais). Ce succès est à mettre au compte de la qualité de nos fabrications.

A noter également que pour la troisième fois cette année, le groupement des fabricants français de matériel électrique fait une présentation importante à la foire de Cologne.

2° La clientèle française est difficile, particulièrement difficile, même, en raison, inversement proportionnelle de son pouvoir d'achat.

Par exemple, dans le milieu ouvrier, où la femme, en plus de son travail, fait elle-même la lessive, l'achat d'une machine à laver impose des privations et des heures de travail supplémentaires. L'objet acquis doit apporter le maximum de confort, de solidité, de sécurité et d'agrément. C'est pourquoi, alors que beaucoup de machines anglaises ou allemandes sont encore équipées d'essoreuses à rouleaux, les machines françaises tendent de plus en plus vers l'automaticité intégrale. Dans ce domaine les dernières réalisations qui seront présentées au prochain salon des Arts ménagers sont intéressantes en fonction de leur prix.

● A NOTER. — Les fabricants étrangers peuvent demander le label français de l'AFNOR et l'obtenir si leurs appareils sont conformes aux normes françaises.

Concurrence et crédit

Dans tous les pays membres du Marché commun, la lutte se joue entre les grosses industries et les petites entreprises. Dans le domaine du froid, par exemple, sur les vingt-trois fabricants de matériel frigorifique ménager, les « quatre grands », Frigidaire, Frigéco, Kelvinator et Frimatic, tiennent à eux seuls 70 % du marché français.

La proportion est aussi spectaculaire pour les machines à laver. Sur cent cinquante fabricants, Laden, Bendix, Vedette et Lincoln, spécialistes de machines à tambour, couvrent 50 % environ de la vente en France de ces appareils.

Ces grandes industries réputées, équipées pour le travail en série, solidement implantées tant du point de vue réseaux de distribution que services après-vente, sont comme leurs concurrentes étrangères susceptibles de baisser leurs prix en fonction d'un élargissement du marché.

Enfin, les dernières dispositions financières sur le crédit peuvent permettre la relance des industries ménagères. Les achats pourront se faire avec un versement de 25 % comptant, et des échéances mensuelles allant jusqu'à quinze mois pour les appareils dépassant 100.000 fr.

Ces dispositions peuvent être accordées également aux acheteurs de marques étrangères, sur demande du dépositaire en France.

Prix et illusions

Malgré l'abattement de 10 % des tarifs douaniers français, compte tenu de la législation douanière en vigueur dans tous les pays de la Communauté ou de l'O.E.C.E., les prix sont sensiblement les mêmes, une fois rendus en France, lorsqu'il s'agit d'appareils de qualité comparable.

● EN RÉSUMÉ. — Pas de changements ou de baisses de prix spectaculaires dans le domaine électro-ménager pour la première année du Marché commun.

● Les prix étrangers, à qualité égale, sont alignés sur les prix français.

● Les appareils français sont considérés comme d'une qualité supérieure à leurs concurrents européens.

● Le crédit peut être consenti aux acheteurs d'appareils étrangers.

● Avant de fixer son choix, il est bon de s'assurer que l'appareil porte le label de l'AFNOR, dont le stand est au pied du grand escalier, au sous-sol.

RECETTES

● CORDON BLANC

La salade de raie

Préparation : 30 minutes.
Cuisson : 6 à 7 minutes pour le poisson. Les pommes de terre seront cuites à l'avance.
600 *g de raie.*
4 *filets de hareng marinés.*
6 *ou* 8 *pommes de terre.*
1 *betterave moyenne.*
250 *g de mâche ou de laitue.*
2 *oignons.*
Du persil.
Une mayonnaise bien moutardée.
1 *œuf ou* 2 (*ou bien* 2 *tomates*).

Vous faites bouillir la raie pendant six ou sept minutes, puis vous la laissez refroidir.

Vous prenez des harengs marinés (on les met dans l'huile avec un peu de vinaigre, un oignon coupé en rondelles et une feuille de laurier ; ils peuvent se conserver ainsi pendant quinze jours) ; et vous coupez en petits morceaux la raie et les harengs.

Vous coupez en cubes les pommes de terre et les betteraves. Vous les mélangez au poisson, puis vous ajoutez la salade, le persil et l'oignon, ces deux derniers hachés très fin.

Ensuite vous mêlez à cette préparation la mayonnaise bien moutardée. Tournez et retournez. Cela fait, vous disposez sur un plat et vous décorez avec quelques ronds d'œuf dur ou de tomates.

Si vous avez des restes de poisson bouilli, vous pouvez les utiliser en employant la même formule.

● La recette du « *Pain perdu* », publiée dans notre dernier numéro, était tirée de « Cuisine d'urgence » (Editions Pierre Horay).

● CORDON BLEU

Le soufflé de veau

Préparation : 25 minutes.
Cuisson : environ 1 heure.
350 *g de veau.*
3 *tranches de jambon.*
200 *g de mie de pain.*
75 *g de beurre.*
3 *œufs.*
Une sauce madère (ou béchamel, ou tomate).

Calories pour 100 *g d'aliments : veau :* 160 ; *beurre :* 740 ; *pain :* 250 ; *œuf :* 170.

Vous prenez un morceau de veau sans graisse et vous le hachez fin. D'autre part, vous faites tremper la mie de pain dans du lait et vous la passez à la moulinette ainsi que le jambon.

Vous mélangez le veau, la mie de pain, la moitié du jambon, le beurre, le sel, le poivre. Puis vous ajoutez les jaunes d'œuf, et ensuite les blancs battus en neige très ferme. Le tout doit être bien amalgamé.

Vous beurrez un moule à cake dont vous saupoudrez le fond avec le reste du jambon. Vous y versez votre préparation.

Vous mettez au bain-marie que vous tenez très chaud pendant vingt-cinq minutes. Ensuite, vous mettez au four pendant environ trente-cinq minutes.

Pendant ce temps, vous faites soit une sauce madère, soit une béchamel parfumée à la noix muscade, soit une sauce tomate bien relevée.

Vous démoulez votre soufflé et vous le servez recouvert de la sauce.

SUZANNE ET HENRIETTE.

ENFANTS

Vacances de Pâques

● ***C'est cette semaine qu'il faut les organiser.***

PAQUES est tôt cette année. Les enfants seront en vacances le 21 mars, et la fin du second trimestre est toujours le moment où ils ont le plus grand besoin de changer d'air. Voici les adresses des organismes qui préparent des départs groupés pour Pâques :

A la montagne

● Quinze jours à Neirivue (canton de Fribourg, Suisse) : 6 à 15 ans, possibilité de luge et de ski. Moins de 10 ans : 22.500 fr., plus de 10 ans : 24.500 fr. (*Association française pour l'enfance*, 5, rue Jean-Varenne, Paris-18e.)

● Quinze jours à Longefoy-Ame (près de Bourg-Saint-Maurice) pour enfants de 11 à 14 ans, et à Servoz (près de Chamonix) pour 8 à 11 ans. 24.000 fr. + 300 fr. d'assurance, location des skis comprise. (*Colonie de vacances « Plaisir et Santé »*, 94, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris-6e. Dan. 93-49, de 12 h. à 14 h.)

● Quinze jours à Pouilly, par Annemasse (Savoie) pour enfants de 7 à 13 ans, ou à Aussoix, par Modane (Haute-Savoie) pour 10 à 14 ans : 19.500 fr. plus le voyage. (*Club des Quatre-Vents*, 1, rue Gozlin, Paris-6e. Odé. 70-25.)

● A Crevoux et Orcières (Hautes-Alpes) pour garçons et filles de 8 à 16 ans, groupés par âges : 18.000 à 22.000 fr. selon l'âge. (*Jeunesse et Avenir*, 61, bd Ney, Paris-18e. Mon. 98-06.)

● Quinze jours à Auron (Alpes-Maritimes), hôtel, chambres de 3 à 6 lits pour 7 à 14 ans : 32.750 fr. (*Centre de coopération culturelle et sociale*, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris-2e. Gut. 70-84.)

A l'étranger

● Quinze jours à Bischofshofen (province de Salzbourg) : 34.500 fr. (*Voir et connaître*, 13, rue de Laborde, Paris-8e. Opé. 72-21.)

● Quinze jours en Espagne à la Residencia Juvenil, près de Pampelune. A partir de 8-10 ans, mixte jusqu'à 14 ans. Cours d'espagnol tous les jours, sauf dimanche : 36.000 fr. (*Amicale culturelle internationale*, 18, rue Godot-de-Mauroy, Paris-9e. Opé. 05-74.)

● Cours de vacances dans un collège anglais à partir de la 6e, au bord de la mer, dans le Sussex, 15 jours : 33.750 francs. (*Centre d'échanges internationaux*, 21, rue Béranger, Paris-3e. Tur. 20-94).

● Séjour individuel à titre d'hôte payant dans des familles anglaises, cours d'anglais par petits groupes : 40.000 fr. environ. (*Club des Quatre-Vents*, 1, rue Gozlin, Paris-6e. Odé. 70-25.)

● Vacances en home d'enfants à Villard-Chesières (Suisse). Filles de 6 à 12 ans, garçons de 6 à 13 ans : 48.500 fr. (*Thos Cook and Son*, 2, place de la Madeleine.)

Au bord de la mer

● Quinze jours à Anglet (Côte basque) pour 7 à 14 ans : 24.000 fr. — A Saint-Jacut-de-la-Mer (près Dinard) pour garçons et filles de 14 à 18 ans : 22.000 fr. — Au Cap d'Antibes, pour 6 à 12 ans : 27.500 fr. Pour ces trois séjours, les excursions sont comprises. (*Centre de coopération culturelle et sociale*, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris-2e. Gut. 70-84.)

ENQUÊTE

Dix-sept millions de clients

● ***Une nouvelle classe de consommateurs est née : les jeunes. Les industriels américains étudient leurs mœurs.***

« *VOUS, les 20 ans, vous savez ce que vous voulez et nous l'avons.* » C'est sur ce mode vibrant qu'un grand magasin adresse cette semaine sa publicité aux jeunes. Un autre grand magasin fait faire une enquête pour savoir ce que désire sa jeune clientèle. Dans les hebdomadaires féminins, à la radio, à la télévision, une place de plus en plus grande est consacrée à s'enquérir des goûts de la jeune génération et à les satisfaire.

Qu'est-il donc arrivé aux jeunes ? D'abord, ils ont grandi en nombre. Ceux de 15 à 25 ans sont passés de 5.806.160 en 1936 à 6.345.300 actuellement, et ils seront 7.023.300 en 1965 (1).

Ensuite, surtout, gagnant plus tôt leur vie, plus vite indépendants, les jeunes forment un marché économique qu'il est important de conquérir. Rien de désintéressé dans l'attention soudaine qu'on leur porte. Ce n'est pas une mode sentimentale, un caprice des adultes qui fait se pencher sur la nouvelle vague, mais la reconnaissance d'une réalité. (Des études ont révélé que c'est entre 20 et 25 ans que les femmes dépensent le plus pour leur habillement, puis, de nouveau, une fois les enfants élevés, à partir de 40 ans.)

Les Américains, eux, ont déjà mis en pratique ce que les Français commencent seulement à soupçonner.

Aux Etats-Unis, les dix-sept millions de « teenagers » (2) — adolescents de 13 à 19 ans — sont l'objet d'études et de soins particuliers, comme le révèle une grande enquête parue dans deux numéros de novembre 1958 de la revue « New-Yorker ». La lecture de cette enquête est pour nous très instructive : ce qui se passe aux Etats-Unis, en matière économique et commerciale, ne fait que précéder ce qui va surgir ici. La jeunesse française est d'ailleurs considérée, par les spécialistes, comme la plus américanisée d'Europe. Nos adolescents commencent déjà à mener une vie sociale

---

(1) Selon les statistiques établies par l'I.N.E.D.

(2) « Teenager », « teenage » — prononcer tinaidjeu ou tinaidje — américanisme qui passe dans le vocabulaire français à défaut d'un mot plus approprié ; certains grands magasins parisiens ont débaptisé leurs rayons « fillettes » ou « garçonnets » — trouvant désormais l'appellation légèrement péjorative — pour instituer un « rayon-teenage ».

tout à fait à part de celle des adultes, et si l'on en croit l'Amérique, le mouvement va s'accentuer.

C'est un Américain de 32 ans, Eugene Gilbert, fondateur d'un service d'enquêtes sur la jeunesse, qui a mis le fait en évidence : les « teenagers » ne sont pas simplement des adolescents en transit entre l'enfance et la maturité, ils forment au milieu de la population un groupe bien distinct.

L'influence d'un « teenager » sur l'économie s'exerce de deux façons : directement, en dépensant l'argent qu'il a sa disposition ; indirectement, en dirigeant les achats de ses parents.

Directement : un « teenager » dispose en moyenne, aux Etats-Unis, de 4.000 francs par semaine, contre 800 francs en 1944. (Il n'existe aucune statistique sur ce point en France.) Cet argent de poche est un argent « libre » qu'il peut dépenser à sa guise. Une partie passe à la lecture, aux disques et au cinéma. Puis, pour les garçons : sortir les filles, entretenir les voitures, sports, vêtements et toilette. Les filles : sports, vêtements et toilette.

Indirectement : en achetant lui-même avec l'argent de ses parents, ou en poussant les parents à la dépense. Beaucoup plus que les adultes, les « teenagers » ont le sens du luxe ; ou plutôt il n'y a pas pour eux d'achat extravagant. Meubles, poste haute fidélité, télévision, automobile, sont à leurs yeux objets de stricte nécessité si l'on veut marcher avec son temps.

Ils achètent eux-mêmes les disques, les chaussures et les chemises dont ils ont besoin, avec l'argent qu'on leur donne à cet usage. Une « teenager » de 16 ans est une consommatrice aussi mûre et aussi décidée que sa mère. Quant à leur influence, ils l'exercent d'une façon irrésistible. Il n'y a pas, dit Gilbert, de meilleur et plus subtil vendeur qu'un « teenager » qu'on a convaincu du besoin d'un produit et qui entend le faire acheter par ses parents. Ce sont toujours les autres qui cèdent.

Cette diminution de l'autorité des parents a commencé il y a longtemps, après la première guerre mondiale. Elle s'est accentuée, croit-on, sous une double influence : celle de John Dewey — éducateur qui conseillait aux parents de laisser l'enfant s'exprimer spontanément — et celle de Freud, dont les théories — pas mieux comprises que celles de Dewey — ont entraîné à considérer l'enfant comme soumis à des forces inconscientes qu'il ne peut pas toujours maitriser.

Mûrs plus tôt

Enfin, les sociologues ont noté que beaucoup de pères américains sont des immigrants ou des descendants d'immigrants qui entendent faire de leurs enfants de « vrais petits Américains » : aussi, très vite, jugeant leurs enfants mieux assimilés qu'eux-mêmes, ils cessent de s'imposer à eux.

Mais le phénomène nouveau, c'est l'abaissement de l'âge de la maturité, que l'on constate également en France. Actuellement, 50 % des femmes américaines qui se marient pour la première fois ont moins de 20 ans, 18 ans généralement. Et, par ailleurs, la jeunesse travaille. Plus du tiers des étudiants travaillent pour payer au moins la moitié de leurs études ; presque tous y participent. Fin 1958, les dix-sept millions de « teenagers » américains avaient dépensé environ 3.999 milliards de francs, dont un tiers était de l'argent gagné. Or, l'argent c'est la liberté. C'est pourquoi, sur les conseils de Gilbert et la foi de l'expérience, les industriels s'adressent de plus en plus directement aux « teenagers », qu'il s'agisse de bonbons, de soutiens-gorge ou de machine à écrire. Une maison de porridge qui tentait autrefois de convaincre les mères de l'intérêt rationnel de forger une santé à ses enfants, préfère maintenant glisser dans ses paquets des vignettes donnant droit à des prix. « Ces vignettes sont la plaie de ma vie », dit une mère. « Mais il faut en passer par-là et acheter le porridge X. » Une autre maison avait inventé de distribuer à ses acheteurs une parcelle de terrain de mine d'or. (La parcelle était d'un centimètre carré ; il eût fallu acheter plus de 6.000 boites de produit pour devenir possesseur d'une surface de terrain convenable.) Le succès fut fabuleux.

La population « teenage » n'est pas d'une seule venue. Le « teenage » de 13 ans a peu de points communs avec le « teenage » de 19 ans. La société Coca-Cola a découvert qu'une affiche représentant un garçon et une fille buvant côte à côte leur coca-cola signifie flirt et romantisme pour les plus vieux et fait désagréablement penser aux plus jeunes que le garçon aura à payer les deux bouteilles.

Un problème délicat est celui, par exemple, des cigarettes. Comment recommander aux enfants une consommation que les parents ne peuvent approuver ? La Compagnie Lucky Strike a tourné le problème : elle patronne une des émissions favorites des jeunes : « Your Hit Parade ».

Madeleine RICCY
Collection
PRINTEMPS - ÉTÉ
LUNDI 23 FEVRIER
à
l'HOTEL LUTETIA

(Holmès)

DEUX « TEENAGERS »
Lequel paye le coca-cola ?

Une heure au téléphone

Quoiqu'il soit à peu près impossible, dit Gilbert, de généraliser — il y a par exemple beaucoup de « teenagers » qui ne possèdent pas la légendaire paire de blue-jeans — voici quelques habitudes de « teenager » moyen :

Il — ou elle — téléphone environ une heure par jour. Le téléphone est son moyen de communication avec le groupe, son lien avec la vie sociale.

Il passe une heure par jour devant le poste de télévision.

Il boit de plus en plus, surtout de la bière.

Les « teenagers », qui commencent très tôt ce qu'on pourrait appeler une vie amoureuse, sont dans l'ensemble assez fidèles, c'est-à-dire qu'ils vont par couples et longtemps avec la même personne (ce qui ne suppose pas éventuellement le mariage). Une étude faite pour un magazine, en 1955, par Gilbert, a révélé ces faits certainement choquants pour beaucoup de parents : « Jusqu'où allez-vous ? », a-t-on demandé aux jeunes.

— 11 % ont reconnu jusqu'au baiser ;

— 10 % jusqu'aux caresses (necking) ;

— 18 % jusqu'aux caresses accentuées (petting) ;

— Et 60 % aussi loin qu'on veut.

Les « teenagers » marquent un assez fort désintérêt pour la religion et la politique (ils ignorent la Bible, ce qui est frappant dans un pays protestant) et leurs opinions sociales suivent d'assez près celles des adultes.

Ils sont passionnés par les voitures, la route, les clubs d'automobilistes. Si tout le monde n'est pas l'heureux propriétaire d'un véhicule, autour d'une voiture et de son possesseur tourne une poignée de satellites dévoués.

Ils sont des assidus du cinéma. Une enquête a révélé que, durant l'année 1957, la moitié des personnes qui s'étaient rendues au cinéma avaient moins de 20 ans. (En France, 88 % des personnes entre 15 et 25 ans vont au cinéma à la cadence de quarante-deux fois par an. Alors que les 25 à 50 ans n'y vont que dans une proportion de 68 % et trente fois par an.) Leurs préférences vont aux films sur la jeunesse, soit ceux où on les étudie (« Blackboard Jungle », « La Fureur de vivre »), soit ceux dont ils sont les héros (films de rock n' roll) et aux films d'horreur et d'épouvante (« Dracula »). Les préférences des jeunes spectateurs français vont aux policiers et aux westerns.

Les « teenagers » ont une musique (ou une anti-musique) : le rock n' roll. Ce mélange de coups sourds et de bruits furieux est souvent incompréhensible et même intolérable aux adultes. Mais l'industrie du disque connaît un essor énorme depuis l'apparition du rock n'roll.

(Une contre-révolution a eu lieu cependant : on a vu quelques jeunes gens porteurs d'un insigne, « J'aime Ludwig », avec un portrait de Beethoven. Soudain, ces insignes firent fureur, mais cela ne dura pas.)

Tout en faisant la part des choses, il est indiscutable que, sur un point du moins, les mœurs françaises sont en train de rejoindre les mœurs américaines : les jeunes gens constituent désormais un « groupe économique » dont les dépenses sont considérables.

LA MODE ET LA VIE

Style jeune fille

● ***Rayon fillettes ou rayon dames ? Les « 20 ans » cherchent leur style. Voici ce qu'elles portent et ce qu'elles peuvent porter.***

LES jeunes filles se divisent en gros en deux catégories: celles qui travaillent, qui disposent donc d'un budget mensuel personnel. Ce sont celles qui dépensent le plus et dont l'erreur courante consiste à acheter souvent un peu n'importe quoi de « pas cher ».

Celles qui font leurs études et qui vivent à la charge de leurs parents, avec ou sans budget individuel, et qui sont plus ou moins obligées d'en passer par où veut « maman ».

Christian Dior affirmait qu'il n'avait jamais vu une femme de moins de trente ans qui sache « s'habiller ». C'est presque toujours vrai. Mais pourquoi ? C'est ce qu'il faut comprendre pour essayer de faire mentir cette loi, car le goût, bon ou mauvais, n'est pas en question.

Que signifie « savoir s'habiller » ? C'est d'abord savoir choisir. Et savoir choisir, c'est savoir renoncer. Or, une jeune fille normalement constituée a normalement « envie de tout », sans discernement. C'est seulement après avoir fait un certain nombre d'expériences plus ou moins réussies qu'elle arrivera, à travers les multiples tentations que lui impose la mode, ou les femmes auxquelles elle voudrait s'identifier, à sélectionner les couleurs, les formes, les matières qui lui conviennent et à déterminer les « numéros » dont elle a besoin par rapport à son mode de vie.

Qui n'a pas eu envie, à vingt ans, d'un manteau de daim, d'une robe du soir aérienne, de velours noir collant ou de mousseline claire vaporeuse, d'une jupe très large ou d'un fourreau de lamé ?

→

À PARIS, LES JEUNES FILLES PORTENT...

...Leurs livres sous le bras, et plus de cartable

On peut donc poser en principe que même — surtout — en disposant de sommes importantes, on fait, à 20 ans, des erreurs d'achat inévitables. L'essentiel est de les payer le moins cher possible, de ne pas les renouveler et aussi de les faire le plus tôt possible. La fraîcheur des 20 ans fait passer bien des choses qui deviennent pénibles à 30.

En admettant que l'on apprenne très vite à se connaître, donc à choisir ce qui vous va, il faut un certain temps pour se constituer un fonds de garde-robe. Si réduits que soient les achats, à partir d'un certain moment ils s'accumulent. Là aussi intervient la notion de choix.

Un manteau marine ou poil de chameau, une gabardine, une jupe de flanelle grise ou écossaise, un blazer, des chandails classiques, constituent un fonds. Un manteau vert, un imperméable de couleur, une jupe de tweed mou, un tailleur « à la mode », vous lâchent au bout d'une saison ou vous deviennent insupportables.

On s'habille toujours en fonction de où l'on vit, même si ces habitudes ne vous sont pas seyantes.

C'est pourquoi il est presque miraculeux de « savoir s'habiller » à 20 ans.

Quels conseils de base peut-on cependant donner à une jeune fille, hors ce que nous appellerons les « conseils-bateaux » (rien ne sert d'avoir une robe neuve si elle est froissée, si vous avez le cou sale. Pas de chaussures neuves pour aller danser, etc.). Ceux-ci :

1) Si vous connaissez une femme plus âgée que vous que vous trouvez élégante, n'hésitez pas à lui demander avis. Si elle sait s'habiller, c'est qu'elle a surmonté toutes les difficultés que vous traversez.

2) Si vous avez une taille standard et que vous vous sentiez mal assurée, fuyez la petite couturière et achetez du tout fait. Il faut une grande science de soi pour ne pas se tromper en commandant un modèle que l'on n'a pas pu essayer, que l'on fait réaliser d'après une toile ou une photo dans un tissu qui n'est peut-être pas du tout celui qui convient, etc. En revanche, si vous avez le sens de la couture, vous dépen-

...Les chandails et le trench-coat

...Le manteau de cuir, vrai ou faux

quelqu'un ou de quelques personnes qui constituent votre milieu. Or, il est assez normal à 20 ans d'être « en réaction » contre sa mère :

— soit parce qu'on la trouve mal habillée et que l'on a alors tendance à prendre le contrepied de ce qu'elle fait. Alors que ce qui est mauvais pour elle est peut-être bon pour vous ;

— soit parce que le besoin naturel et sain d'affirmer son indépendance pousse à la contradiction.

Il est également normal d'avoir besoin de se sentir « intégré », conforme aux gens de son âge que l'on fréquente. Ce qui conduit à adopter les habitudes et les tics d'habillement des filles (et des garçons pour les garçons) qui ont le plus de prestige à l'intérieur du cercle

serez moins avec une couturière.

3) Si vous vous adressez à une couturière, ne vous laissez jamais impressionner par les remarques péremptoires du type : « C'est ce qui se fait... » Ce qui compte, c'est ce que vous voulez et ce que vous aimez. On porte toujours mal une robe que l'on n'aime pas, même si elle est théoriquement parfaite.

4) Si vous achetez en confection, allez dans les magasins aux heures creuses pour ne pas être bousculée par une vendeuse pressée. Prenez votre courage à deux mains et, si vous n'êtes pas absolument sûre de vous, dites gentiment : « J'ai besoin de réfléchir, excusez-moi, j'ai peur de me tromper. Je reviendrai. » Mieux vaut vous attirer une remarque désagréable que de porter pendant des mois une robe qui ne vous va pas.

5) Procédez méthodiquement, scientifiquement, en essayant ce que possèdent votre mère, vos sœurs, vos amies, aux sélections de base qui durent plusieurs années.

Quatre points névralgiques

● **La couleur** : à moins d'un teint miraculeux, vous avez le choix entre deux séries de couleurs fondamentales. Celles qui contiennent du bleu (les couleurs froides) et celles qui contiennent du jaune et du rose (les couleurs chaudes).

Ne dites pas : « Le marron me va », ou « Le beige ou le rouge ne me vont pas. » Tout dépend de ce que le marron, le beige, le rouge contiennent de bleu ou de jaune.

Faites des essais avec des foulards, avec des chiffons, avec n'importe quoi. Mais trouvez « votre » gamme. En principe, si vous êtes une « gris-bleu-bleu marine-cerise », vous n'êtes pas une « marron-roux-jaune-beige ». Avec les verts, tout dépend du vert.

Quant au noir, contre lequel beaucoup de mères s'insurgent, elles ont raison lorsqu'il s'agit de jersey, de satin, de mousseline et même de lainage. Sans bijou, ce noir-là fait veuve ou orpheline. Avec bijou, il fait « dame ». Mais jersey de soie, taffetas, popeline, velours et tulle fournissent d'excellents moyens d'assouvir, à vingt ans, une grande envie de noir.

● **La coupe** : à moins d'un corps miraculeux, vous avez le choix entre la jupe large et la jupe étroite. Partez d'un principe : il faut toujours être mince de quelque part.

Si votre buste est important, vos épaules larges, et que votre taille ne soit pas très menue, il y a de grandes chances pour que la jupe large vous encombre. Choisissez des jupes plates, plissées ou non, mais pas collantes. Le vrai fourreau n'est pas plaisant sur les très jeunes femmes, même lorsqu'il est esthétique. A moins que vous ne traversiez une période Bardot... Alors tant pis pour vous !

Si votre buste est menu et votre taille très menue, jupes larges, sauf sous les vestes et les blazers naturellement.

● **Les matières** : le velours sied à toutes. L'alpaga et la flanelle aussi. Pour le reste, vous avez le choix entre deux groupes. La série mousseline, voile, organdi, lainages secs, faille. La série shantung, toile, lainages moelleux. Pour l'été, cotons et popelines vont à tout le monde.

● **Le décolleté** : il est capital. Pour finir, une personne c'est un visage, et un visage c'est une tache lumineuse encadrée par la coiffure et le décolleté.

Aucune règle n'existe en la matière. Il faut essayer. Prenez un carré de n'importe quoi, voire un vieux torchon. Et, en coupant dedans, essayez de le décolleter :

— ras du cou ;

— bateau, c'est-à-dire droit devant, mais étiré sur les épaules ;

— en rond devant, mais bien haut derrière ;

— en rond devant et derrière, en creusant plus ou moins.

Et essayez chaque formule avec et sans collier. Vous saurez une fois pour toutes à quoi vous en tenir. Essais à faire un jour où vous êtes bien coiffée. Sinon, c'est inutile.

...Chaussures ... plissé...

Le jour, le problème est ... simple. Jupe, chandail ou ... gabardine ou manteau, blazer ... temps, chaussures plates ou ... talons. Il s'agit d'avoir :

— des chandails bien entre...

— deux jupes et si possible ... très bon tissu serré. Une flan... une écossaise, qui ne se défor... qui se repassent facilement ... alterne ;

— des bas de couleur (ju... des talons).

Le problè...

Le drame commence qu... « s'habiller ».

Nous vous conseillons :

1) Si vous n'avez qu'un ... personne à qui en emprunter ... ment), de l'acheter bleu marin... mais pas beige. On peut tou... toute heure « passer » en ... en poil de chameau. Un tr... faire — ou faites vous-même ... poche profonde *dans la do...*

...Le ciré

...es plissées

..Des talons fatigués, mais la tête haute

...Pas de chapeau

...erez le soir où vous devez sor-
...vous ne disposez que d'un sac

...s devez faire toutes vos sorties
...seule robe, la choisir en alpaga
...su mélangé de laine et soie
...e sans « saison »), bleu marine
... décolletée.
...lution : l'acheter claire et la
...dre en septembre. Mais assu-
...lors que le tissu supportera la

...s que vous aurez cette robe-là
...èce de fond, vous pourrez pas-
...ntaisie. Mais seulement comme
... robe.

... pouvez penser à plusieurs
... robe de velours noir (ou mar-
...votre gamme-couleur) vous ren-
...e... et vous rendra jolie. Mais
... importable dès avril !

...pour vous en dégoûter, vous
...us faire un fourreau de satin
...é et jouer à vous prendre pour
...onroe. Comme la rougeole, c'est
...ie, hélas ! qu'il faut avoir eue.
...t cher.

...Les bas noirs

3) Si vous avez parfois besoin d'être un peu « habillée » pour déjeuner, le chandail de soie et la jupe de la même couleur ou le chandail de laine avec la jupe de velours de nylon vous rendront beaucoup plus de service qu'une robe.

4) La robe du soir, c'est le gros morceau. Le problème : les jeunes filles évoluent presque toujours dans le même milieu, rencontrent les mêmes personnes. Comment ne pas avoir l'air de porter la même robe à toutes les occasions pendant trois ans ?

Deux idées :

● Robe large. Faites faire la jupe à part (la jupe de tulle ou de faille est idéale), de façon à pouvoir alterner le haut, décolleté, et dans le même tissu que la jupe, avec un haut de jersey de soie sans manches que vous porterez avec un gros collier ou avec un chemisier de mousseline. L'un et l'autre de couleur franchement contrastante avec la jupe.

● Robe droite. Un seul procédé : faire teindre. Choisissez-la donc, à l'origine, très claire, pour pouvoir obtenir ensuite un beau rouge par exemple.

Et le tailleur ?

Le tailleur est une tenue parfaite... à condition d'en avoir deux. Et un tailleur revient toujours plus cher qu'une robe. En fait, c'est une façon de s'habiller relativement luxueuse, puisqu'elle consiste à remplacer le chandail et la jupe et qu'il faut tout de même avoir une blouse ou un chandail à mettre sous la veste.

Pour aller en classe, c'est de la folie. Pour aller travailler, c'est bien commode, mais bien du luxe. Pour sortir, c'est « déshabillé ». Pour danser, c'est affreux.

Cela dit, si vous avez le « style tailleur » (c'est-à-dire les hanches minces), et si vous pouvez en acheter un clair et un sombre, vous les porterez avec délices.

Enfin, si vous gagnez à la Loterie nationale, si papa vous fait un gros cadeau, si le miracle se produit, réfléchissez bien :

Manteau de daim ? Ravissant. Froid. Fragile. Ne l'imaginez pas neuf, mais au moment où vous le porterez sale, avec des poches déformées.

Manteau de fourrure ? Résolument, non. Un fourrage et deux « housses », une claire et une sombre, voire en velours ou en satin, vous rendront cent fois plus de service.

Cravate de fourrure ? Résolument, oui. Cela habille et arrange tout, au printemps comme en hiver.

Dans la rue

Nous avons eu la curiosité d'envoyer un reporter photographier, au hasard des divers quartiers, des jeunes filles. Regardez-les.

Dans les rues de New York, un semblable reportage aurait traduit un niveau de vie plus élevé, les chaussures seraient en meilleur état, la plupart des jeunes filles porteraient des chapeaux, et jamais de fichus, l'imperméable serait impeccablement net et les sacs tout neufs. En revanche, mieux qu'un reportage sur une « générale » ou un « gala », ces photos ne traduisent-elles pas ce que les Parisiennes sécrètent d'inimitable et qui s'appelle « le chic » ?

...Des colliers

(Photos Eve)

...Ou le gros chandail à la mode

ACHATS

Pour jeunes bourses

● *Cette semaine, nous avons trouvé pour les filles et les garçons.*

DANS le cadre de l'exposition « vingt ans » au troisième étage, nous avons vu aux Galeries :

● UN ENSEMBLE TROIS PIÈCES EN SHETLAND bouclette, jupe droite, chandail ras du cou manches 3/4, cardigan ras du cou manches longues. Teintes : bleu marine, corail, sable, vert mousse, bleu roi, 14.900 fr.

● UNE JUPE ÉCOSSAISE, lainage grands carreaux roses fond blanc, bleus fond tée sur ceinture large assortie, 4.950 francs.

● UNE GABARDINE droite, double boutonnage, deux grandes poches plaquées, col classique à revers, avec pointe assortie pour les cheveux, teintes absinthe, grège, turquoise et nuage (blanc gris), 11.900 fr.

● UNE ROBE D'ÉTÉ en zéphyr genre vichy, à petits carreaux rose fond blanc, bleu fond blanc, jupe entièrement froncée, corsage à col polo, manches courtes à revers, une poche poitrine, ceinture assortie, 2.500 fr.

● UN CHEMISIER EN FIL A FIL pouvant se porter sur un pantalon, avec piqûres blanches apparentes au col, poignet et poches poitrine, manches longues, teintes bleue ou rouge, 2.250 fr.

● UN CHEMISIER EN SOIE pongée manches longues, gris vert, rose pâle, corail ou jaune, 2.500 fr.

● UNE ROBE A DANSER en plumetis d'organdi bleu marine à pois blancs, jupe ample très juponnée, redoublée de nylon raide, blanc, corsage balconnet, sans bretelles, avec trois volants sur la poitrine, bordure festonnée, 16.900 fr.

Et ces accessoires :

● UN SAC EN MOUTON TANNÉ, forme grande bourse ronde, fermoir métal, avec poignée assortie, six coloris : turquoise, marine, corail, rose, beige, noir, 3.500 fr.

● DES ESCARPINS CHEVREAU, talons 5 cm, marine, gris perle, corail, miel.

● UNE GROSSE CHAINE MÉTAL argenté avec médaille assortie, chaine 1.150 fr., médaille 950 fr.

Au rayon jeunes filles, deuxième étage : tailleur « style Chanel », taille 36 à 40, 19.900 fr., jupe droite, veste genre cardigan ras du cou, avec liséré ton sur ton, manches 7/8 également bordées d'un liséré, petits boutons de métal argenté, une seule teinte : vert mousse.

Pour les jeunes gens

Aux Galeries Lafayette, dans le cadre de l'Exposition « Vingt Ans » (taille 36 à 44) :

● UN PANTALON VELOURS COTELÉ à grosses côtes, à partir de 3.950 fr., bronze, beige, éléphant.

● UNE VESTE AGNEAU VELOURS, à partir de 23.500 fr. A ce prix, une seule teinte : bronze. Trois boutons, deux poches, empiècement épaule.

● UN CHANDAIL POLO en jersey de laine et rhovyl, manches longues, bouteille, marine, anthracite, ciel, manches montées cousues, 1.490 fr.

● UN CHANDAIL POLO, article italien, manches diminuées raglan, pure laine, bleu gris, beige, bronze, 3.950 fr.

● UNE CRAVATE EN LAINE bouclette fine, unie, beige, gold, marine, ciel, roi, ardoise, 1.290 fr.

La couture propose (1)

Le prêt à porter permet (1)

● UN COMPLET VESTON PRINCE DE GALLES gris très foncé, résumant les tendances actuelles : trois boutons, fente dans les coutures de côté, revers étroits, épaules naturelles, pantalon étroit, prix : 17.500 fr.

Ailleurs, nous avons vu :

— Pour les jeunes filles, chez Franck et Fils, 80, rue de Passy :

● UN TAILLEUR EN LAINAGE chiné ciel et beige, sable et blanc, ou vert mousse et blanc, col à revers classiques, quatre poches (le col et les poches poitrine gansés ton sur ton), manches 7/8 montées, doublure ton sur ton, jupe droite, 15.900 fr.

● UNE JUPE PLISSÉE TERGAL, plis repassés, unie, rose, citron, corail, turquoise, grège, marine, gris foncé ; prix exposition jusqu'au 22 février : 3.200 fr. ; ensuite, 3.500 fr.

● UNE BLOUSE COTON FLAMMÉ, manches courtes, grand col arrondi décollé, froncée sur les hanches dans une ceinture. Corail, blanc, rose, turquoise, rouge et ciel, 2.500 fr. (C'est la « Quinzaine de la Blouse ».)

● UN MANTEAU PRINCE DE GALLES gris, forme pardessus classique, deux poches à rabat, col à revers classiques (col velours noir), 12.000 fr.

● UN SAC POCHETTE en tissu écossais à partir de 3.500 fr.

— Pour les jeunes gens, chez Holmès, 22, avenue Victor-Hugo :

● UN COMPLET VESTON SPORT, le veston de shetland uni, remplace le veston tweed ou chevron classique. Beige, gris clair, bleu roi, vert bronze, 20.900 fr.

● UN ENSEMBLE : le veston sport en tweed irlandais, trois verts, bleu dur, marron roux, 3 boutons, fentes de côté, 16.900 fr., se porte avec un pantalon étroit en flanelle sergée (4 gris), 9.900 fr., ou en grain de poudre (3 gris), même prix.

● UN COMPLET VESTON HABILLÉ, droit, classique, en serge, fentes sur les côtés, trois boutons, anthracite et gris moyen, 33.900 fr.

● UN BLAZER BLEU MARINE, boutons dorés, fentes sur les côtés, en drap amazone, 19.900 fr.

(1) Les deux modèles couture sont de Virginie. Les deux modèles prêt à porter sont en vente à Prisunic. Le tailleur : 5.750 fr. en tweed marine, ciel, rouge ou beige. La robe deux pièces en Vichy, 5 coloris. Jupe : 1.500 fr. Chemisier : 950 fr. (En vente début avril.)

TRAVAIL

Avec ou sans bac

● *Quelle voie faut-il prendre ? Voici la situation du marché du travail, pour les femmes, aujourd'hui.*

A une époque où la majorité des femmes travaillent, ce qui préoccupe peut-être le plus les jeunes filles c'est leur avenir. Voici les métiers féminins qui offrent les meilleures chances aux « vingt ans » d'aujourd'hui et de demain :

Enseignement

En 1961, l'enseignement doit employer 74.000 personnes de plus qu'en 1956.

Débouchés nombreux à tous les niveaux dans un secteur qui convient particulièrement au tempérament féminin.

● Ecoles normales : le recrutement augmente, mais le concours d'entrée demeure assez difficile (niveau bonne élève de troisième). Il y a souvent moins de reçus que de places offertes.

● le professorat dans les écoles maternelles publiques est en général réservé à des institutrices qui se sont spécialisées.

● les bachelières peuvent demander des postes d'institutrices et se faire titulariser au bout de quelques années.

● les enseignements spéciaux (éducation physique, gymnastique rythmique, musique, dessin, éducation surveillée) font appel à de nombreuses spécialistes.

● dans le second degré, les I.P.E.S. offrent des facilités de formation à celles qui veulent bien s'engager à travailler dix ans dans l'enseignement public.

● les enseignements les plus déficitaires sont ceux de physique, mathématiques, sciences naturelles, langues vivantes ; mais il y a toujours trop de candidats en lettres et en philosophie.

● l'enseignement technique se développera dans les prochaines années et recrutera un personnel varié.

Commerce

Bien que les points de vente soient déjà très nombreux en France (1 pour 51 habitants contre 1 pour 75 en Europe), le commerce devra augmenter ses effectifs de 50.000 personnes dans les années à venir.

En fait, l'examen de notre « parc commercial » montre que s'il y a trop de commerçants peu préparés, nous manquons au sommet de cadres techniques au courant de la « vie des affaires ». Voici les prévisions actuelles :

● développement certain des secteurs quincaillerie et fournitures industrielles ; probable des secteurs droguerie, livre, ameublement.

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

● débouchés pour les secrétaires et les secrétaires de direction ayant reçu une bonne formation, pour les traductrices-correspondancières.

● débouchés pour les cadres commerciaux, issus des écoles de haut enseignement commercial et des instituts de préparation aux affaires.

● pour les techniciennes en sciences humaines, la lutte avec la concurrence masculine risque d'être assez âpre ; dans bien des cas ce seront plutôt des situations « à créer » que des situations « à prendre ».

● développement probable de la corporation des « hôtesses », des « public-relations », qui devront être sérieusement préparées à leurs tâches.

● extension des carrières touchant à la publicité.

● dans les services centraux, banques par exemple, la main-d'œuvre non qualifiée cède petit à petit la place aux employées ayant une formation comptable, juridique ou connaissant la technique des machines électroniques.

● débouchés dans la comptabilité.

Industrie

Dans ce secteur, de nombreux emplois sont et doivent de plus en plus être offerts si une expansion industrielle accélérée accompagne notre redressement démographique. Les offres d'emploi dépassent largement les demandes.

Et, en hâte, s'organisent des formations professionnelles nouvelles. A titre d'exemple :

● secrétaires techniques d'entreprise ou assistantes d'ingénieur.

● secrétaires techniques du bâtiment.

● dessinatrices industrielles ou d'architecture.

● techniciennes de l'industrie électronique (laboratoires d'essais et bureaux d'études).

● techniciennes chimistes, physiciennes, d'analyse biologique.

● techniciennes de la photo, de l'optique.

● pharmaciennes-chimistes.

Les agents techniques sont formées dans les écoles spécialisées, ainsi que les techniciennes. Pour ces dernières, le niveau de base est celui de la classe de mathématiques élémentaires ; dans un certain nombre d'établissements, fonctionnent avec succès des classes dites de « reconversion » assurant en un an la formation scientifique des bachelières-philosophie et les mettant à même de poursuivre un enseignement spécialisé.

Dans l'industrie moderne, l'outillage se transforme ; à côté des tours et des fraises, on trouve des microscopes, des règles à calculer, des voltmètres ; dans les secrétariats ou les laboratoires, les femmes occupent des emplois mettant en valeur leurs qualités naturelles de précision, d'ordre, de soin et leur conscience professionnelle.

● dans la couture, les débouchés se restreignent, mais la confection se développe ; les spécialistes comme modéliste-gradueuse sont toujours recherchées.

Services

Le déficit en personnel soignant est grave :

● les besoins en infirmières sont évalués à près de 10.000 ; une réorganisation de la profession doit être entreprise, car trop de tâches subalternes ne nécessitant aucune qualification occupent les infirmières, ce qui éloigne de la profession un certain nombre de jeunes filles fort capables.

● aujourd'hui, les aides-soignantes, tout en continuant leur travail à l'hôpital, peuvent, en suivant des cours, accéder aux emplois d'infirmière.

● les infirmières diplômées peuvent se spécialiser et devenir aide-anesthésiste, puéricultrice, masseuse, convoyeuse de l'air, directrice d'établissement sanitaire, etc.

● il y a place pour des rééducatrices, des préparatrices en pharmacie, des manipulatrices radio, des biologistes.

● la médecine n'est pas aussi saturée qu'on l'imagine souvent, notamment la médecine sociale et mentale, la pédiatrie.

● les dentistes trouveront facilement à exercer dans les petites villes.

Les effectifs dans l'esthétique et l'hygiène sont stables. Il faut bien en parler, encore que ce soit le chapitre le plus décevant.

La couture propose

Le prêt à porter permet

Carrières littéraires

● les effectifs des archivistes, bibliothécaires, du personnel des musées, sont stables et ne devraient pas fournir dans les années à venir grand nombre d'emplois nouveaux.

● les traducteurs et interprètes sont recherchés quand ils sont très qualifiés.

● les documentalistes doivent être spécialisées.

En pratique

● il n'est pas nécessaire d'avoir le résultat positif d'un examen pour se faire inscrire au concours d'entrée d'une école spécialisée.

● le nombre des places étant souvent réduit dans chaque établissement, il peut être prudent de se présenter à plusieurs concours d'écoles similaires.

● les inscriptions se prennent généralement vers le mois d'avril-mai.

● On trouvera ci-dessous les possibilités de carrières selon le niveau d'études des jeunes filles.

Avec le certificat d'études

● Pour les jeunes

— Cours complémentaires d'enseignement général.

— Ecoles nationales professionnelles, collèges techniques sections *commerciales et industrielles* des cours complémentaires.

— Centres d'apprentissage.

— Ecoles des métiers.

● Pour les moins jeunes

— Possibilité de promotion professionnelle à l'intérieur de la profession choisie : comptabilité, emplois de bureau, économats, écoles spécialisées, aides-chimistes, etc.

Avec le B.E.P.C.

● Vers 16 ans

— baccalauréat et enseignement supérieur.

— écoles normales d'institutrices ou écoles d'enseignement ménager ;

— concours administratifs P.T.T., Banque de France, etc.

— écoles spécialisées : commerce, comptabilité, chimie, agriculture, optique, arts appliqués, dessin industriel, radioélectricité.

● A partir de 18 ou 19 ans

— assistantes sociales, infirmières, masseuses, etc.

● Pour les moins jeunes

— secrétariats de direction, brevets commerciaux, économats.

— concours administratifs, préparation par correspondance.

— examen spécial d'entrée dans les facultés.

Avec le niveau fin de classe de première sans bac

● 17 ans ou plus

— capacité en droit, comptabilité.

— sections spéciales des E.N.P., chimie, économat.

— écoles spécialisées, chimie, optique, dessin industriel, arts appliqués.

— branche paramédicale, infirmière, etc.

Avec le bac

● 18 ans ou plus

— écoles préparant aux carrières de l'enseignement.

— écoles pour la formation de cadres moyens et supérieurs dans l'industrie, le commerce, carrières sociales et paramédicales.

LOGEMENT

Il ne manque que l'argent

● *Des H.L.M. plus spacieux et mieux conçus.*

LES services de M. Pierre Sudreau, ministre de la Reconstruction, présenteront aux Arts ménagers un logement type sur lequel Français et Françaises seront appelés à donner leur avis.

Grâce à l'intervention de Mme Picard, conseillère du ministre, l'aménagement prévu de la surface disponible est indiscutablement mieux conçu que dans les H.L.M. ordinaires. Cuisine plus spacieuse (12 m2), six grands placards, deuxième lavabo prévu.

En outre, au lieu des 70 m2 accordés par la réglementation officielle pour quatre pièces, ces logements atteindraient 82 m2.

Mais l'intérêt principal qu'offre ce logement type, c'est qu'il serait remis au locataire pourvu des meubles essentiels, d'une machine à laver et d'un réfrigérateur.

Jusque-là, tout est parfait. L'ennui est que, pour construire ces logements et les équiper, il faudrait :

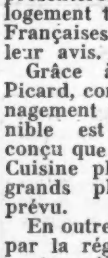
● les financer à raison de 3.200.000 francs par appartement si on les construit par mille, c'est-à-dire augmenter de 30 % au minimum les crédits actuellement affectés aux H.L.M.

● que les locataires soient en mesure de payer un loyer de 12.500 fr. par mois, ces appartements étant par ailleurs réservés aux salariés disposant de 50.000 francs par mois au maximum.

Ils pourront, certes, renoncer à l'équipement ménager et ne payer alors qu'un loyer de 4.500 francs. Ou encore le payer comptant (550.000 fr).

Mais est-il bien sérieux de demander aux gens ce qu'ils pensent de ce qu'ils ne pourront pas avoir ?

Ce n'est tout de même pas uniquement faute d'imagination et de conseils pratiques que les Français ne trouvent pas à se loger.



Pierre
Clarence
Collection tous les mercredis à 15 h. 15
« BELLE DE JOUR »
Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs
9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88

occasions

Je propose

- APPAREIL PHOTO 35 mm. Agfa Ambi Silette, avec téléobjectif et filtres. Tél. entre 13 et 16 h. Carlin, POI. 24-19.
- MAGNÉTOPHONE de poche américain, neuf, Midgetape 300, marque Mohawk, 125.000 fr. Tél. hres de bureau BAL. 07-21.
- BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE sans porte, salon 1830 violet gansé jaune ; comprenant canapé, 2 fauteuils, 5 chaises. Tél. WAG. 21-07.
- COURS COMPLET SECRÉTARIAT DE DIRECTION. Ecole Universelle, corrections assurées par l'école. Mme Léguillon, 14, rue Jacquemont, Paris (17e).
- COMMODE LOUIS XIV, 1 m. 85×0,70, copie d'un meuble de Cressent (collection Wallace à Londres) et 18 boiseries Renaissance — hauteur 1 m 90. Tél. le matin à TRU. 41-54.
- MEUBLES RUSTIQUES ANCIENS : bahut, table, commode, chambre à coucher. Tél. le samedi matin à MIR. 93-42.

Je cherche

- HISTORIA Nos 1, 2 ET 3. Legoueix, 24, avenue Albert-Thomas, Le Plessis-Robinson. ROB. 42-06.
- TABLE ET 4 FAUTEUILS de camping. Hureau, 25, rue Edouard-Jacques. Paris (14e).

cinéma

FAIBLES FEMMES : beaucoup de goût, d'entrain, et trois jolies (jeunes) femmes pas si faibles que cela (voir en page 35 la critique de Michèle Manceaux) (*Gaumont-Palace*).

LE BEAU SERGE : Le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (Voir en page 33 la critique de Denis Vincent). (*Studio Publicis*).

LE CAUCHEMAR DE DRACULA : Pour ceux qui aiment avoir (un peu) peur. (*Vedettes*).

SUEURS FROIDES : Un nouvel Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (*Elysées Cinéma, Lord Byron.*)

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE : Dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Marbeuf, Cinémonde-Opéra*).

UN HOMME DANS LA FOULE : une satire des mœurs américaines où Elia Kazan fait violemment le procès de la publicité. (*Studio Parnasse*).

LE AMICHE : (Femmes entre elles) Antonioni adopte le style de Pavese pour pénétrer dans l'univers des femmes seules. (*La Pagode*).

TANT QU'IL Y AURA DES HOMMES. Seuls les Américains sont capables de pousser si loin l'autocritique à propos de l'armée. (*Celtic*).

LE SEPTIÈME SCEAU : Pourquoi sommes-nous sur terre. Qu'est-ce que la mort ? A ces éternelles questions, Ingmar Bergman, par la bouche d'un chevalier du moyen âge, tente de répondre. (*Quartier Latin*).

LA KERMESSE HÉROIQUE : Une grande fresque de Jacques Feyder. (*Studio 43*).

UNE VIE : pour les amateurs de cinéma pur. (*Casino Saint-Martin*).

HELLZAPOPPIN : la quintessence du burlesque délirant, à voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Studio République*).

LE MIROIR A DEUX FACES : où Cayatte démontre que la beauté fait parfois le malheur. (*Courteline, Camera, Turin*).

LES VIKINGS : des géants blonds qui savent distraire en se battant. Beaucoup d'action, peu de paroles, un parfait film d'aventure. (*Cinéac Ternes*).

POUR QUI SONNE LE GLAS : peu de Hemingway, mais beaucoup d'Ingrid Bergman. *Cinéma des Champs-Elysées*).

ET DIEU CRÉA LA FEMME : La naissance de B.B. (*Hollywood.*)

EN CAS DE MALHEUR : Bardot, Gabin dans une histoire assez sordide de Simenon. Du travail bien fait. (*Monge, Myrha*).

LE CRI : Dans une Italie d'hiver insolite, une histoire désespérée. (*Studio Ursulines*).

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : Cary Grant et « les dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. (*Calypso*).

LES AMANTS : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Broadway*).

LES GRANDES FAMILLES : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont, ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Royale, Festival, Royal Haussmann*).

LES TRICHEURS : Surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Rio Opéra, Ciné Panthéon, Pépinière, Raimu, Astor, Plaza, Scarlett*).

MA FEMME EST UNE SORCIÈRE : adorable sabbat mené par René Clair, avec Veronika Lake (*Studio Cujas*).

LES ENFANTS DU PARADIS : Carné-Prévert sur le boulevard du Crime. (*Lux*).

siné-sélection

expositions

TOULOUSE-LAUTREC : les chefs-d'œuvre d'Albi, pour trois semaines encore au Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann.

UTRILLO : son œuvre à travers 100 tableaux (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré*).

BUFFET : New York et ses gratte-ciel. Le style d'une ville complété par le style du peintre. (*David et Garnier, avenue Matignon*).

GILLET : dans la « nouvelle vague » abstraite, un tempérament de grand peintre « classique ». (*Galerie de France, 3 faubourg Saint-Honoré*).

LAGAGE : des mosaïques de couleurs d'une rare intensité. (*Massol, 12, rue La Boétie*).

LÉONOR FINI : élégance de l'insolite, talent du pervers, génie du bizarre. (*Rive droite, faubourg Saint-Honoré*).

ABSTRAITS YOUGOSLAVES : un curieux phénomène. Survie de l'orthodoxie abstraite au pays du « socialisme hérétique ». (*Denise René, 124, rue La Boétie*).

BOTT : le maître de la gouache. Il compte, aujourd'hui, parmi les « grands » de la peinture abstraite. (*Legendre, 31, rue Guénégaud*).

AESCHBACHER : un jeune qui a le don des nuances. Ses recherches constituent, déjà, une œuvre. (*La Roue, rue Grégoire-de-Tours*).

SAURA : la « révolution informelle » des jeunes peintres madrilènes envoie à Paris un de ses plus fougueux représentants. (*Stadler, 51, rue de Seine*).

BRO : poésie naïve, « écrite en images », dans la plus petite des grandes galeries de Paris. (*Iris Clert, 3, rue des Beaux-Arts*).

FLAVIO S. TANAKA : Sobriété de la composition avec les moyens du romantisme moderne. (*Arnaud, 34, rue du Four*).

FIORO : « Une pureté d'âme qui lui évite les cyclones dont nous fûmes les victimes et les sombres héros », écrit Jean Cocteau. (*Haut Pavé, 3 quai de Montebello*).

théâtre

L'HURLUBERLU : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

LES POSSÉDÉS : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

LES CAPRICES DE MARIANNE ET L'ECOLE DES FEMMES : Un spectacle de jeunesse et de bonheur. (*T. N. P.*)

LE SOULIER DE SATIN : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal*)

LA VIE PARISIENNE : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

LA BONNE SOUPE : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Nicole Courcel ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

DEUX SUR LA BALANÇOIRE : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston Baty*).

télévision

JEUDI 19 FÉVRIER A 22 H. 5 : « En direct... de chez Nicolas Schoffer ». Alexandre Tarta rend visite à ce sculpteur d'avant-garde qui qualifie ses œuvres de « spatio-dynamiques » et qui travaille à l'aide de projections lumineuses sur les murs...

VENDREDI 20 FÉVRIER A 22 H. 35 : Relais de la Télévision Belge : « Le cercle des ombres », d'O.-P. Gilbert. L'auteur s'est attaché à dépeindre la vengeance d'une femme que son mari a abandonnée pendant trois ans : « la vengeance au visage souriant d'une femme qui se fait douce, tendre, afin d'être et de demeurer un remords vivant à chaque heure ». Interprètes : Renaud Mary, Carmen Duparc, etc.

SAMEDI 21 FÉVRIER A 21 H. 35 : « Ciné-panorama ». Une émission de François Chalais avec entre autres rubriques une interview d'Anatol Livtak, et des extraits de « L'Auberge du Sixième bonheur » avec Ingrid Bergman, et du film « Les Tripes au soleil ».

DIMANCHE 22 FÉVRIER A 20 H. 45 : « Le village des miracles », de l'écrivain flamand Gaston-Marie Martens, déjà connu par sa pièce « Les Gueux au Paradis ». Cette farce populaire au comique insolite sera réalisée par René Lucot et interprétée par Michel Galabru, Rosy Varte, Roger Coggio, etc.

LUNDI 23 FÉVRIER A 20 H. 35 : Pierre Tchernia et François Chatel vous proposent : « La Clé des champs ». Un décor unique : les coulisses d'un théâtre où vivront devant vous, dans leur élément : Yves Montand, Félix Leclerc, Maurice Baquet, Robert Manuel, Jean Poiret et Michel Serrault...

LUNDI 23 FÉVRIER A 21 H. 45 : « Le Froid et la Vie ». L'émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou comportera trois chapitres : la technique de fabrication industrielle du froid, des expériences d'hibernation réalisées au laboratoire de Biologie de l'Ecole Normale Supérieure, et une opération de pansement de tissu à un grand brûlé rendue possible par l'utilisation du froid.

MERCREDI 25 FÉVRIER A 22 H. 15 : Pour mémoire, « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

concerts

SAMEDI 21 FÉVRIER A 17 H. 30 : Trois premières auditions sont inscrites au programme du concert du Domaine Musical qui comporte également l'exécution d'une partition importante de Pierre Boulez, les « Structures pour deux pianos » (*Salle Gaveau*).

LUNDI 23 FÉVRIER A 21 H. : Un récital de chant très varié — de Monteverdi à Moussorgsky — sera interprété par la célèbre basse Kim Borg. (*Salle Gaveau*).

MERCREDI 25 ET VENDREDI 27 FÉVRIER A 21 H. : L'excellent ensemble des Virtuosi di Roma offre au public parisien une Semaine de Musique italienne ; les deux premiers concerts seront consacrés à l' « Estro Armonico » d'Antonio Vivaldi. (*Théâtre des Champs-Elysées*).

université

SAMEDI A 13 H. 30 : Salle Richelieu à la Sorbonne. Soutenance de thèse : La vie familiale des locataires à Lille et à Paris. Les Algériens en France.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Nicole Béhard, Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Ariane Misrachi, Suzane et Henriette.

SAINT-PLACIDE, 41, r. St-Placide
VALERO
Vern. sam. 21 fév. - Jusq. 6 mars

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
GILLET
Peintures

GALERIE BERNIER
15, avenue de Messine
Monique ATTALI
Peintures

GALERIE ANDRE WEIL
LUCIENNE
TEISSIER DU CROS
26, av. Matignon - Jusq. 2 mars

GALERIE RIVE DROITE
23, Fg-Saint-Honoré, Paris - ANJ. 02-28
LEONOR FINI
Du 17 février au 17 mars 1959

GALERIE 135 B
135 bis, boulevard Montparnasse
BARTLEY
Peintures jusqu'au 7 mars

Galerie ARDAIL-CASTRO
93, rue de Seine - ODE. 66-78
« BESTIAIRE » peintures de
JACQUES DUTIL
Jusqu'au 28 février

JEANNE BUCHER - 9 ter, bd Montparnasse
AGUAYO - BATTA - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MOSER
NALLARD

Galerie MAEGHT
BRAQUE, LEGER, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX PAR
UTRILLO
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

TÉLÉVISION
DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE ● FORFAITS ANNUELS ● ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS ●
DIGECO
SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES
S.A. CAPITAL : 30.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410 PARIS-8e
ANJou 53-73

MÉDECINE

Un exploit français

● ***Pour la première fois, un être humain a été volontairement soumis à une dose mortelle de radiations. Voici l'histoire de Françoise T..., 13 ans.***

Le dimanche 11 janvier, M. T... et sa femme ont, avec l'équipe de médecins-chercheurs qui travaillent à l'hôpital Saint-Louis, une conversation grave.

Leur petite fille est leucémique depuis plusieurs années. Cela signifie que son sang ne peut plus remplir sa fonction vitale. Constant dans sa composition, un sang « normal » est constitué par des éléments — globules rouges, globules blancs, plaquettes — en perpétuel renouvellement.

Ces éléments sont produits par l'activité cellulaire de tissus appelés hématopoïétiques (du grec : faiseur de sang) siégeant dans divers organes, mais constituant principalement la moelle des os.

Les globules rouges véhiculent l'oxygène à tous les points de l'organisme. Les globules blancs, deux à trois fois plus grands, mais infiniment moins nombreux, assurent la protection de l'organisme en dévorant les microbes.

Le maintien de l'équilibre entre ces globules exige non seulement une régulation de la production des globules, mais aussi une régulation de la destruction de ceux qui, trop vieux, deviennent inaptes à leur tâche.

Le sang est « leucémique », lorsque brusquement, pour une raison encore inconnue, la fonction génératrice des tissus hémotopoïétiques se dérègle et bouleverse équilibre et proportions au profit des globules blancs.

Alors, non seulement le sang se met à charrier des globules blancs en quantité excessive (leur nombre peut atteindre 600.000 par millimètre cube au lieu de 7.000 !), mais ceux-ci ne sont pas mûrs. Ou, au contraire, prématurément vieillis. Ce sont des cellules monstrueuses, par leur taille, par leurs contours déformés. Ce sont aussi des cellules aberrantes qui se mettent à détruire les globules rouges qu'elles rencontrent et qu'elles traitent en corps étrangers.

Mais, surtout, les extravagances des cellules-souches de globules blancs affaiblissent, puis paralysent, à l'intérieur de la moelle osseuse, les cellules-souches des globules rouges.

C'est ainsi que le sang devient « blanc ».

Malgré leur nombre, les nouveaux globules blancs qui résultent de cette prolifération intempestive ne sont plus capables de défendre l'organisme contre l'intrusion du moindre microbe, tandis que les globules rouges ne parviennent plus à oxygéner convenablement l'organisme, qui s'anémie. La progression du mal peut emprunter des formes lentes ou rapides, mais le leucémique finit par succomber à une hémorragie ou à une infection quelconque.

L'AMBULANCE ENTRANT A L'HOPITAL SAINT-LOUIS
Une petite fille de treize ans, leucémique.

La troisième rémission

Le jour où M. et Mme T... s'entretiennent avec les médecins de Saint-Louis, leur petite fille traverse une période de rémission, la troisième et sans doute la dernière.

Elle est fatiguée, elle est pâle, très pâle, mais elle va régulièrement au lycée.

M. et Mme T... savent ce que signifie, dans la leucémie, la rémission. Parfois elle est spontanée, entre deux poussées évolutives. Parfois elle est acquise, grâce à l'un des multiples traitements que les progrès de la chimie et de la biologie ont permis de mettre au point pour reculer l'échéance. C'est le cas de Françoise.

Mais il n'y a jamais eu guérison. M. et Mme T... connaissent l'histoire du petit Américain Richard Skelton (le fils du comédien) emporté en quatorze mois après que tout l'arsenal thérapeutique eut été épuisé et que les sommités médicales du monde entier eurent été consultées.

C'est pourquoi ils ont pris la décision dramatique d'accepter que l'équipe de Saint-Louis procède à l'intervention de la dernière chance : la greffe de la moelle osseuse.

Des expériences positives ont été effectuées en France sur des animaux. Mais, parallèlement, les huit tentatives de régénération de la moelle humaine, inaugurées aux Etats-Unis en 1957 par le docteur Dameshek sur une leucémique de 20 mois, Laura Mac Donald, ont toutes échoué.

Un fait nouveau, cependant, est intervenu. En novembre 1958, les médecins français ont sauvé, par greffe, cinq des six atomistes yougoslaves dont la moelle a été mise brusquement hors d'état de remplir ses fonctions vitales à la suite d'un accident : le réacteur à proximité duquel ils travaillent, au centre nucléaire de Vinca, en Yougoslavie, s'est emballé (1).

Lorsqu'ils ont senti l'odeur caractéristique de l'ozone, l'un d'eux s'est précipité pour bloquer l'appareil. Mais déjà le compteur Geiger qu'ils portaient sur eux, comme tous ceux qui travaillent exposés au danger atomique, indiquait : saturation.

(1) Le journaliste yougoslave Léon Davico, correspondant à Paris de « Politika », de Belgrade, s'est fait l'historien de l'aventure des savants yougoslaves. C'est à lui que nous devons les détails que nous publions ici.

Le premier pas

Ensuite... Ensuite s'est déroulée l'extraordinaire aventure humaine grâce à laquelle la lutte contre la leucémie a fait, en France, un pas de géant.

Le 16 octobre 1958 arrive à Orly un avion spécial mis à la disposition de la commission nucléaire yougoslave par la Compagnie de transports aériens.

L'un des passagers est le docteur Pendic, qui a travaillé en France et qui a arraché la décision après avoir pris contact de Belgrade avec le docteur Henri Jammet, chef du service des radio-isotopes de la Fondation Curie et médecin du Commissariat de l'énergie atomique.

Les six autres sont une jeune fille et cinq jeunes hommes grands et forts, mais livides, dans leurs manteaux sombres. Le plus âgé a 34 ans. Les plus jeunes 25 ans. Deux voitures de l'ambassade les attendent. La veille, ils étaient solides et gais. Aujourd'hui, ils sont épuisés.

Dans la voiture qui traverse Paris pour les conduire à la Fondation Curie, l'un d'eux murmure :

« *Paris... Pourrons-nous jamais nous y promener ?* »

Il est tard dans la nuit lorsqu'ils arrivent à la Fondation Curie, rue Lhomond. L'ascenseur les conduit au deuxième étage.

Le docteur Jammet s'excuse : toutes les chambres de l'hôpital qui abrite presque exclusivement des cancéreux sont occupées. On les case du mieux que l'on peut, pendant que le docteur Pendic et le docteur Jammet, qui se connaissent de longue date, prennent une première décision : dès le lendemain, les malades seront transportés au centre nucléaire de Saclay, afin de pouvoir détecter la quantité de rayons que l'organisme des jeunes savants yougoslaves ont absorbée. On y parviendra à peu près grâce aux objets en or qu'ils portaient sur eux (alliances, chaînes de montres, etc.) et qui permettent ce calcul.

L'examen réalisé, il faut d'urgence décider d'une thérapeutique.

Une équipe de six médecins français et de trois médecins yougoslaves est constituée, qui décide de s'en tenir d'abord aux méthodes classiques, en surveillant très strictement la formule sanguine des six malades.

Le hasard a décidé

Tandis qu'à la Fondation Curie, tout le personnel se passionne pour eux et que les infirmières commencent à baragouiner quelques mots de serbo-croate, la presse découvre l'arrivée et la présence des « irradiés » et critique la légèreté des autorités qui ont mis ces « radio-actifs » dangereux en contact avec le personnel d'Orly. Il faut communiqué sur communiqué pour que l'émotion s'apaise : ces hommes ne sont pas dangereux.

Mais à part l'un d'eux chez qui l'irradiation n'a pas dû atteindre la quantité critique, le processus de la maladie des rayons se développe inexorablement : la moelle osseuse, détruite, va cesser de fabriquer les éléments vitaux du sang.

Au bout de trois semaines, en dépit des traitements classiques, les formu-

→

CIT
3, bd des Capucines
PARIS - OPE. 40-85
LILLE - LYON - MARSEILLE
NICE - CANNES

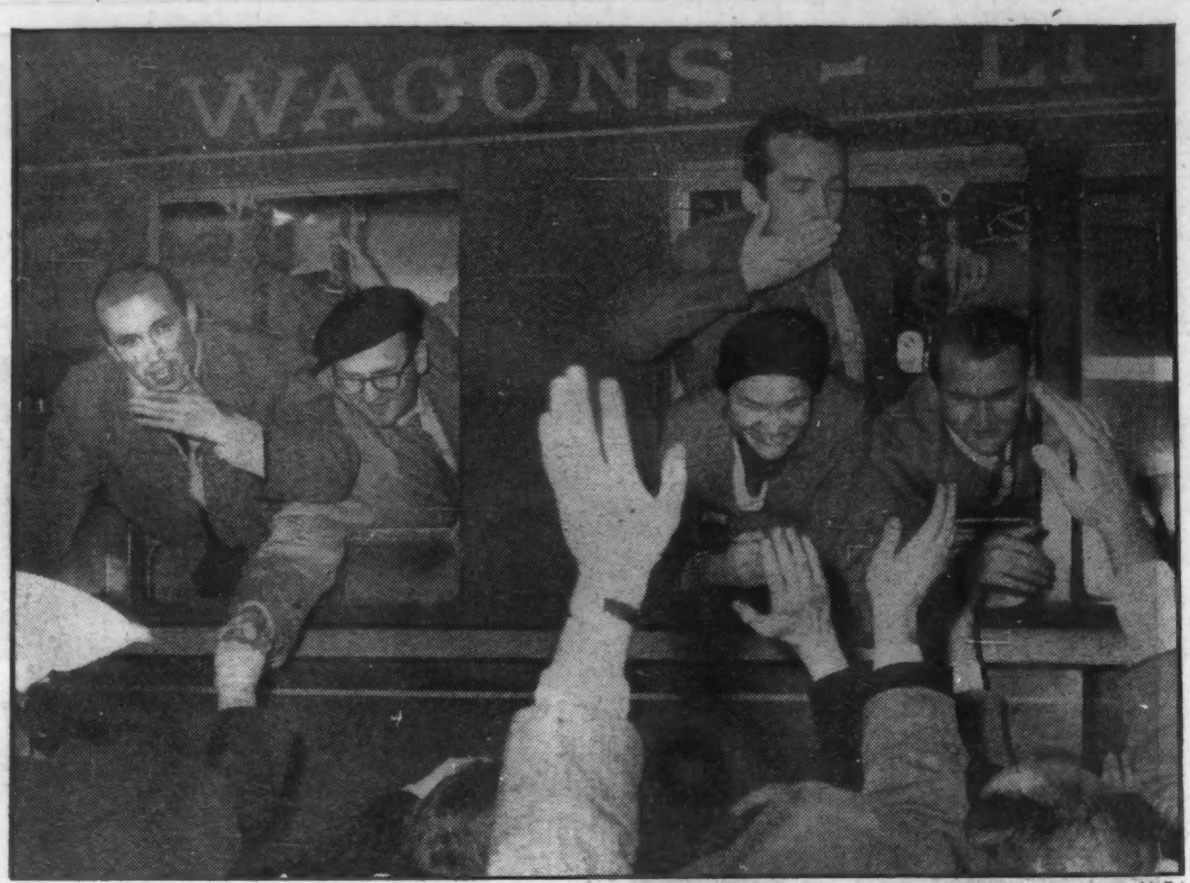
PAQUES ET PRINTEMPS
★ VOYAGES ORGANISES
dans toute l'Europe
★ VOYAGES - SEJOURS
en Italie
★ CROISIERES maritimes et aériennes
Brochure 230 gratuite sur demande

AUTOMATISATION
UNE MACHINE
OU UN SALAIRE ?

Une dactylo + un dessinateur + un correcteur travaillent parfois des heures au façonnage d'un seul stencil. Or, LA MACHINE ELECTRONIQUE DE REPORT n'exige qu'une manipulation de 30'' (trente secondes !) pour reproduire sur stencil tout document, texte, dessin ou photo tramée.

Si la productivité de cette machine varie suivant les besoins graphiques de chaque entreprise, elle reste en général aussi grande que celle d'un employé. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.



(A.P.)

LES CINQ ATOMISTES YOUGOSLAVES REPARTANT POUR LEUR PAYS
Ils conseillent aux chauves un petit traitement au réacteur atomique.

les sanguines sont chaque jour plus mauvaises. Leur organisme délabré, aux cellules ruinées, est à la merci de la moindre infection. Il est désormais interdit de les approcher sans masque. Le moindre rhume...

Les malades sont chaque jour plus fatigués. Ils n'ont plus la force de se lever, ils se plaignent de douleurs sourdes, ils sont blafards, ils perdent leurs cheveux. Les transfusions de sang ne provoquent que des améliorations passagères.

C'est alors que, pour la première fois, l'équipe de médecins envisage de tenter la greffe de moelle osseuse.

Neuf ans d'expériences et de recherches dans divers laboratoires sur les animaux ont abouti à quelques guérisons de souris leucémiques. Dans les vingt-quatre heures qui ont suivi leur exposition à une dose mortelle de rayons destinée à détruire toutes les souches de cellules leucémiques (mais qui détruit également tous les éléments sains de la moelle, comme ce fut le cas pour les savants yougoslaves), une injection de trente millions de cellules de moelle saine a été faite dans la queue des souris. Le résultat a été positif. Mais au congrès du cancer qui s'est tenu en juillet à Londres, le docteur Mathé a posé la question : est-il moralement admissible de procéder volontairement à une irradiation mortelle sur un être humain, même condamné par la leucémie, pour tenter pareille greffe ?

Aujourd'hui, c'est le hasard qui a décidé. L'irradiation mortelle a eu lieu. L'état de l'un des malades, Zivota Vranic, 25 ans, ne laisse aucun doute. A-t-elle atteint le degré où, empêchant aussi la formation des anticorps qui éliminent tous corps étrangers, elle autorise l'organisme à accueillir ce corps étranger, c'est-à-dire une moelle saine ? Nul ne le sait. Mais la décision est prise : la greffe sera tentée. d'abord sur les deux malades les plus atteints.

L'Administration de l'hôpital Saint-Louis possède une liste de donneurs bénévoles qui se sont inscrits un an auparavant à la suite de l'appel d'un cheminot dont l'enfant était atteint de leucémie. Quelques noms sont choisis au hasard. Convoqués, les donneurs acceptent tous de se prêter à cette opération difficile, mal connue.

Ils ont tous les quatre — une femme et trois hommes — des enfants. Lorsque l'un d'eux retire sa chemise, les infirmières découvrent un tatouage sur sa poitrine : « *Mauvaise tête, mais bon cœur.* »

La greffe prend !

Le cinquième donneur, on le sait, fut l'un des médecins de l'équipe, le docteur Schwarzenberg, chef de laboratoire à Saint-Louis.

Quelques jours après, l'état de l'un des « greffés » s'est sensiblement amélioré. L'analyse confirme : la moelle a « pris ». Mais les autres lésions que l'irradiation a infligées au second, Zivota Vranic, sont irréparables.

Le cœur serré, médecins, visiteurs, infirmières voient s'éteindre ce fier et beau garçon de 25 ans, brillamment doué, qui a donné sa vie à la science et qui, courageusement, dignement, ayant lui-même calculé la dose de rayons qui l'a atteint, parfaitement conscient, glisse dans la mort. Le 16 novembre, il succombe à une hémorragie.

Le drame est soigneusement dissimulé à ses camarades. Mais l'état de ceux-ci empire. Ils ont de la fièvre, ils pâlissent, ils maigrissent, ils commencent à éprouver de violentes douleurs d'estomac, leurs cheveux continuent à tomber. Alors la greffe est également tentée sur eux. Et elle réussit.

Une semaine passe. Le jour où les médecins, convaincus que le but a été atteint, acceptent de rassembler les journalistes dans une conférence de presse, afin que des informations fantaisistes ne soient pas répandues, un photographe s'élance jusqu'au deuxième étage, fait irruption chez les malades, prend des photos.

Deux d'entre eux ont déjà la force de sauter de leur lit et de poursuivre, en pyjama, le photographe jusqu'au rez-de-chaussée où une standardiste se joint à eux et s'empare de l'appareil photographique.

Leurs cheveux commencent à repousser, plus drus qu'auparavant.

En plaisantant, ils conseillent à tous ceux de leurs visiteurs qui sont chauves « un petit traitement au réacteur atomique ».

Ils sont arrivés en octobre. En décembre, les médecins les autorisent à communiquer avec leur famille par l'antenne d'Europe n° 1 et Radio-Belgrade.

Le micro est installé à l'hôpital. On entend une grosse voix basse, hésitante :

— *Rosso* (il s'agit de Roksanda Danjubic; la jeune fille du groupe), *c'est ton père qui te parle. Tu m'entends ? Comment vas-tu ?*

Le père de Roksanda est un cheminot de 56 ans.

Elle répond :

— *Très bien, papa.*

— *Envoie-nous l'adresse de Mme Draghi qui t'a donné sa moelle,* demande le père. *Je voudrais lui écrire...*

Mme Draghi, qui est présente, entend. Le cheminot yougoslave et la jeune femme parisienne ne peuvent pas échanger trois mots. En quelle langue ? Mais ils se comprennent pourtant.

Dans les studios de Belgrade, une femme prend la parole, la mère de Radojko Maksic.

— *Dis quelque chose, mon fils. Je veux entendre ta voix. C'est bien toi ?*

— *En personne,* répond le garçon riant.

La fiancée du garçon demande, timide :

— *As-tu quelque chose à me dire ?*

— *Je t'aime beaucoup.*

— *Moi aussi, beaucoup, beaucoup. Je t'attends...*

La femme de Drasko Grujic ne trouve pas la force de parler à son mari. Elle dit seulement :

« *Viens vite, Drasko. Embrasse Albert Buron...* (C'est le donneur français dont Drasko a reçu la moelle.)

Quelques jours plus tard, ce sont les réceptions officielles, la Télévision, les promenades, la visite à Saclay.

C'est la première fois que les atomistes yougoslaves se retrouvent en présence d'un réacteur.

Une effrayante expérience

Le samedi 14 février, quatre jeunes hommes et une jeune femme, bonnet de laine sur la tête, attendent avec impatience, gare de Lyon, le Simplon Orient-Express qui va les ramener dans leur pays où l'un de leurs camarades ne rentrera jamais. Ils sont arrivés condamnés à mourir rapidement. Ils repartent forts et gais. Ils ont passé quatre mois en France.

Pendant ce temps, Françoise T... lutte contre la leucémie. Grâce à l'expérience des jeunes Yougoslaves, les médecins français acceptent de tenter sur elle l'effrayante expérience : détruire volontairement un organisme humain, un organisme de treize ans, pour tenter de le faire revivre.

Etonnante aventure scientifique... Etonnante aventure humaine.

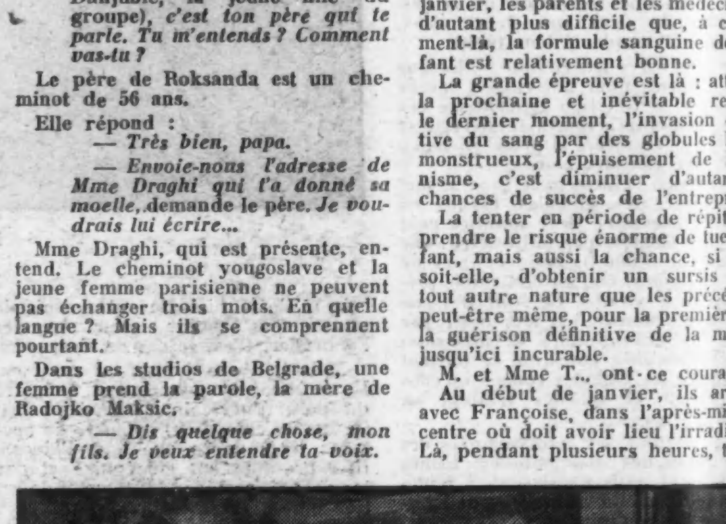
La décision que prennent, au début janvier, les parents et les médecins est d'autant plus difficile que, à ce moment-là, la formule sanguine de l'enfant est relativement bonne.

La grande épreuve est là : attendre la prochaine et inévitable rechute, le dernier moment, l'invasion définitive du sang par des globules blancs monstrueux, l'épuisement de l'organisme, c'est diminuer d'autant les chances de succès de l'entreprise.

La tenter en période de répit, c'est prendre le risque énorme de tuer l'enfant, mais aussi la chance, si faible soit-elle, d'obtenir un sursis d'une tout autre nature que les précédents, peut-être même, pour la première fois, la guérison définitive de la maladie jusqu'ici incurable.

M. et Mme T..., ont ce courage.

Au début de janvier, ils arrivent avec Françoise, dans l'après-midi, au centre où doit avoir lieu l'irradiation. Là, pendant plusieurs heures, tout le



(Globe Photo)

RICHARD SKELTON ET SON PÈRE
Emporté en quatorze mois.

Martial le cadeau idéal !..
Modèle de poche à Transistors
Dimens. : 16×9×5 - Poids 800 gr. - P.O., G.O
Six teintes au choix - Sacoche cuir
PRIX : 31.950 francs + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE. Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O. C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 heures) ou à lampes
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constructeurs :
C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais
PARIS (1er) LOU. 56-47

corps de l'enfant est exposé au rayonnement d'une source de cobalt.

Françoise T... supporte mal l'irradiation. A minuit, il faut la ramener à l'hôpital, où un box lui a été réservé.

Le box voisin a été aménagé pour que M. et Mme T... puissent demeurer en permanence à côté de leur enfant.

Le lendemain après-midi, il faut retourner au centre pour compléter l'irradiation.

Nouveau problème de conscience : faut-il attendre la disparition quasi totale des cellules sanguines pour tenter la greffe, comme sur les Yougoslaves qui ont reçu les injections de moelle saine un mois après leur irradiation ? Ou faut-il tenir compte des délais stricts que l'expérience a établis pour les souris : c'est-à-dire pratiquer la greffe moins de 24 heures après ?

Les médecins décident d'agir dès le lendemain. Ils ont demandé la collaboration d'une donneuse volontaire, Mlle V..., qui s'est fait inscrire l'année dernière à Saint-Louis.

Le type sanguin de cette jeune femme leur a paru le plus compatible avec celui de Françoise.

La neige tombe...

Le lendemain, à 17 heures, une activité fébrile règne dans l'allée de la salle où se trouve Françoise. Mlle V... est endormie dans la pièce du milieu où se tient l'anesthésiste. A 15 mètres de là, Françoise somnole sous l'effet de calmants et d'une musique douce diffusée par le poste qu'on a fait marcher, à côté d'elle, pour apaiser son appréhension.

L'un des médecins plante de gros trocarts dans une vingtaine de segments d'os plats — le sternum, les crêtes des os du bassin — de la donneuse et ponctionne à l'aide de seringues de 7 à 8 cm3 le liquide médullaire qui contient les cellules de la moelle osseuse.

A mesure qu'il remplit ses seringues, il les passe une à une à une aide, qui va porter le liquide rougeâtre au médecin installé au chevet de l'enfant.

Le médecin pique la veine du bras et en injecte le contenu dans la circulation sanguine. Le va-et-vient entre la chambre de l'anesthésiste et le box de Françoise recommence trente-cinq fois. Cela a duré près d'une heure. Dehors la neige tombe.

Mlle V..., réveillée, se sent légèrement courbatue, mais accepte de revenir le lendemain. Car, à quelques heures de l'opération, il apparaît que ces transfusions de moelle ne peuvent pas apporter de résultats appréciables.

Le lendemain, à 14 heures, la jeune femme s'allonge à nouveau sur la table de l'anesthésiste.

Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Attendre que la dizaine de milliards de cellules prélevées sur Mlle V... repeuplent la moelle osseuse de Françoise et fournissent à son sang assez de globules neufs pour surmonter le triple danger qui menace son organisme : risque d'anémie avec la chute du taux des globules rouges, risque d'infection avec celle des globules blancs, qui doivent se renouveler normalement tous les huit jours, risque d'hémorragie avec celle des plaquettes, éléments essentiels à la coagulation du sang, qui disparaissent en quinze jours.

Les médecins se relaient, passant du chevet de la petite malade, dont ils observent les moindres manifestations, au laboratoire, où, l'œil rivé au microscope, ils guettent le premier signe d'une régénération sur les lames où s'étalent les ponctions sternales faites régulièrement sur l'enfant. Ils consultent les courbes d'évolution des atomistes yougoslaves : chez eux, la prise de la greffe avait commencé de se manifester dès le quatrième jour.

Des heures atroces...

Mais le quatrième, le cinquième jours passent. Au sixième jour, les ponctions sternales présentent toujours un aspect désertique. Les prises de sang accusent une baisse inquiétante de tous les éléments.

C'est l'échec possible.

On décide de tout recommencer. On fait appel cette fois à une mère de famille, Nicole S..., qui s'est portée volontaire parce qu'elle a perdu son troisième enfant de leucémie il y a quelques années.

Une semaine plus tard, nouvelle séance de greffe : une trentaine de ponctions sur Nicole, une trentaine d'injections à Françoise, dont les veines sont de plus en plus réfractaires aux piqûres.

La transfusion n'a peut-être pas été suffisante. Le lendemain, à la même heure, Nicole S... est priée de se laisser encore anesthésier et prélever 200 cm3 de moelle.

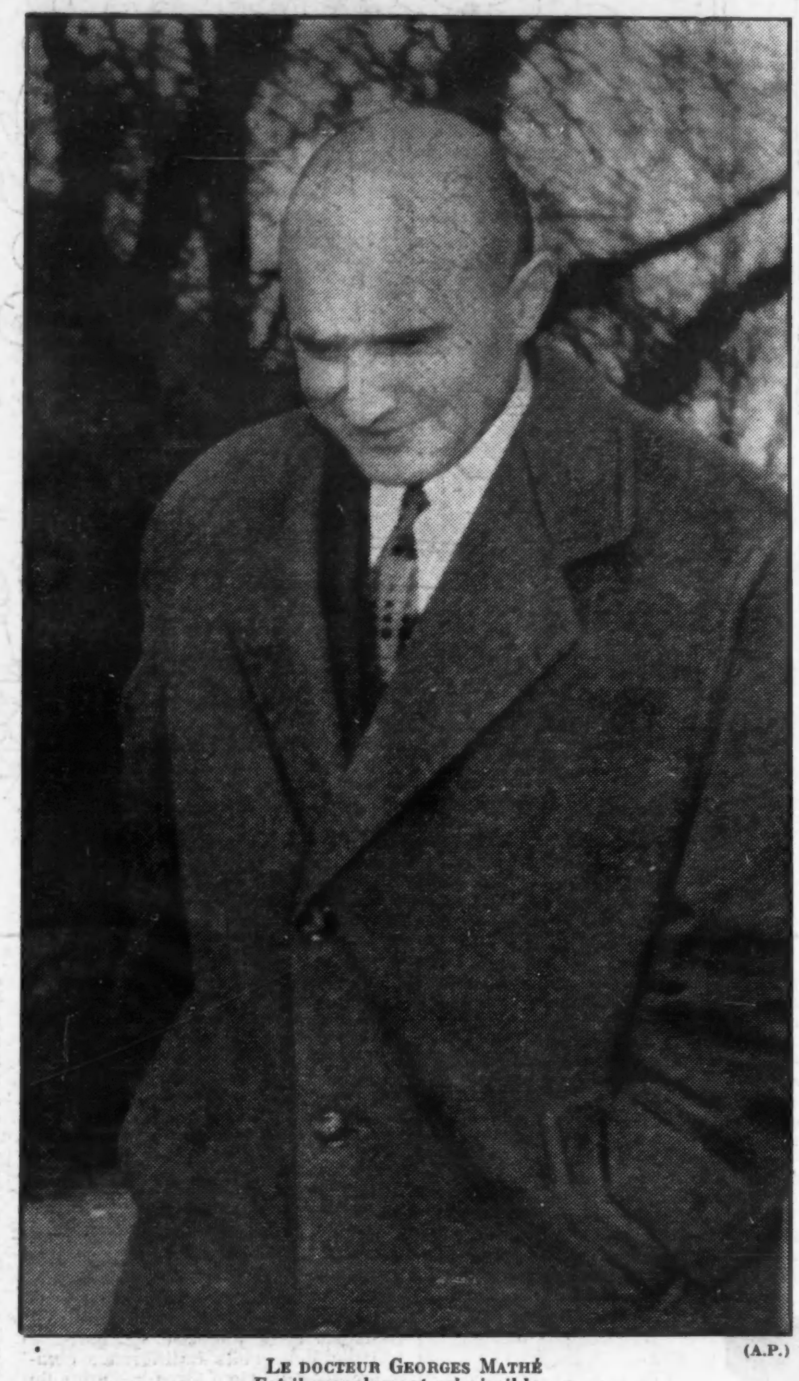
L'opération dure plus d'une heure.

Le lendemain : toujours rien. La petite malade continue de perdre ses globules.

Désormais, médecins et parents ne vont plus quitter le chevet de l'enfant, ni de jour, ni de nuit. Ils ne cherchent plus qu'à prévenir les hémorragies internes, imminentes.

De la responsabilité qu'ils ont prise délibérément, les parents, les médecins ont maintenant une conscience aiguë, qui rend plus âpre encore leur chagrin.

Sans doute n'y avait-il pas d'autre issue à espérer pour l'enfant. Mais la rémission aurait pu durer encore quelque temps, si l'on avait laissé évoluer le mal au lieu de le détruire, au prix même de la vie.



(A.P.)

LE DOCTEUR GEORGES MATHÉ
« Est-il moralement admissible... »

Car, bien sûr, Françoise a cessé d'être à proprement parler *leucémique* du jour où elle a été irradiée. Cela revenait au même : que sa moelle osseuse fabrique anarchiquement des globules monstrueux ou que, détruite, elle cesse toute activité génératrice, dans un cas comme dans l'autre, le sang ne peut plus entretenir la vie dans son organisme.

Les heures qui suivent sont atroces. Certes, avant de tenter l'aventure, les médecins français ont identifié la forme de leucémie dont souffrait l'enfant. Ils savent que les thérapeutiques dont dispose jusqu'à présent la médecine auraient été sans effet.

Dans les leucémies chroniques, on a obtenu des rémissions de plus de sept ans, grâce à des médicaments chimiques — moutardes azotées, esters sulfoniques, E 39 et autres poisons — dont les effets sur la reproduction des cellules malades imitent ceux des radiations.

Dans les leucémies aiguës, une série de produits à l'action plus subtile (antifoliques, antipurines) parviennent à s'insinuer, par une sorte de tromperie chimique, dans la chaîne des opérations par lesquelles les cellules malignes assurent leur développement et parviennent ainsi à l'entraver. Ces substances améliorent spectaculairement l'évolution, naguère foudroyante, de telles leucémies : il y a une dizaine d'années, 5 % seulement des petits leucémiques pouvaient survivre plus d'un an ; aujourd'hui, ce pourcentage est passé à 50 %. 10 % parviennent à survivre trois ans et même davantage. Au lieu de trois à quatre mois.

Fallait-il, en dépit du diagnostic, s'en tenir à l'une ou l'autre des thérapeutiques en usage ? Avait-on le droit de prendre le risque majeur dont les conséquences maintenant semblent inévitables ?

Pourtant, pendant que les médecins s'interrogent cruellement, les savants yougoslaves « irradiés » trottent dans Paris.

Le samedi 31 janvier, à 1 heure du matin, tout espoir semble cependant vain de sauver Françoise T... Mais le dimanche...

Le dimanche, le taux des globules blancs, qui était tombé dans la nuit à 200, est remonté à 600. Le lundi, la laborantine peut compter de nouveaux polynucléaires jeunes et sains.

L'émotion secoue tout l'hôpital. Le mardi 3 février, dans l'après-midi, une conférence réunit les biologistes et les médecins qui ont participé au traitement des atomistes yougoslaves. Il s'agit de dresser le bilan de cette expérience-là devant une assistance composée de spécialistes français, américains, anglais, belges et hollandais.

Le docteur Mathé fait un exposé d'où il ressort que :

1) Les atomistes yougoslaves ont subi d'un seul coup une irradiation ultra-rapide et totale de 800 à 900 roentgens.

2) Presque un mois après, leur taux de globules blancs est tombé à 100 ou 200 (au lieu de 5.000).

3) Quatre jours après la greffe, ce taux est remonté à 3.000 ou 4.000. Le jeune homme qui est mort a succombé à l'irradiation qui a provoqué des lésions irréparables.

4) Pendant un mois, les cellules de moelle transfusées ont survécu, se sont développées et se sont divisées, preuve que la moelle étrangère s'est réellement comportée comme un greffon.

5) Ensuite, les cellules provenant de la moelle des donneurs ont eu tendance à régresser devant la régénération de la propre moelle des Yougoslaves, à partir de quelques cellules qui avaient échappé à la destruction.

Enfin, elle sourit...

Pendant qu'il parle, une nouvelle numération globulaire du sang de Françoise T... est faite, cette fois aucun doute : c'est gagné.

L'amélioration de la formule globulaire ne fait que se poursuivre dans les jours suivants.

Et entre le dimanche et le jeudi, M. et Mme T... assistent, bouleversés, à la véritable résurrection physique de leur enfant. Le petit fantôme au teint de cendre n'a plus de fièvre. Ses douleurs se sont évanouies. Elle est encore très pâle, mais d'une autre pâleur, celle d'une enfant normalement fatiguée. Enfin, elle sourit.

Huit jours après, le jeudi 12, elle se lève et s'habille seule.

Est-elle définitivement guérie ? Il serait prématuré de le prétendre.

Seul, l'avenir dira si d'anciennes cellules leucémiques n'ont aucune chance de faire souche dans sa moelle et son sang peuplé d'éléments normaux, ou si ces éléments ne finiront pas à la longue par provoquer la maladie homologue. C'est-à-dire si les tissus de l'organisme ne se comporteront pas à leur égard comme des tissus étrangers.

Cette extraordinaire expérience réussie sur Françoise T... peut-elle être tentée dans tous les cas de leucémie ? Non. Ils sont loin de se présenter tous dans les mêmes conditions.

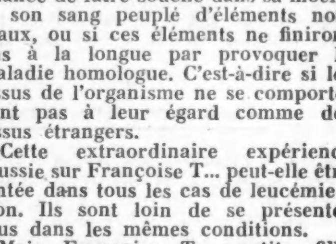
Mais Françoise T..., petite fille de treize ans, restera dans l'horrible et fabuleuse histoire de notre époque comme le premier être humain volontairement irradié et ressuscité par la volonté, le génie et l'audace d'une équipe de chercheurs français, le courage de ses parents, l'inlassable dévouement d'un personnel hospitalier écrasé de travail, l'obscure générosité de ceux qui se sont donnés « jusqu'à la moelle des os ».

THOMAS LENOIR.

(Ce récit est couvert par un Copyright mondial. Toute reproduction, même partielle, est rigoureusement interdite, sauf accord.)

[Nos lecteurs comprendront certainement que nous nous soyons volontairement abstenus : de donner le véritable nom de cette petite fille, de préciser la profession de son père, de chercher à la photographier, de prendre la moindre initiative qui puisse perturber sa convalescence ou provoquer autour d'elle et de ses parents des remous importuns.

C'est dans le même esprit que nous avons passé sous silence le nom des deux volontaires qui ont accepté de donner leur moelle.]



machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

JUSTICE

Mort d'un commis-voyageur

● ***Un jeune homme, abattu sans raison, est-ce aujourd'hui un accident normal du travail? Un avocat, Robert Badinter, pose la question.***

A Paris, le 30 décembre 1956, à 23 h. 30, un homme est mort. Il s'appelait Gabriel Pruvost, voyageur de commerce de son état. Il était âgé de 29 ans. Il avait deux enfants, deux garçons de 5 et 7 ans. Il était simple et enjoué. Tous l'aimaient bien.

Ce jour-là, 30 décembre 1956, l'agent de police Danto a abattu Gabriel Pruvost d'une balle dans la tête, tirée à bout portant. L'agent Danto était en service commandé. Il avait été requis pour rétablir l'ordre, troublé par une querelle de ménage, dans l'hôtel où vivait Pruvost. Revolver au poing, l'agent Danto avait intimé à tous, perturbateurs et voisins accourus au bruit, de se rendre avec lui au commissariat. Pruvost, vêtu sommairement et étranger à la querelle, se dirigea vers sa chambre pour s'habiller. L'agent Danto le suivit dans le couloir, le dépassa, se retourna et fit feu.

Pour se justifier, Danto déclara que Pruvost s'était baissé brusquement lorsqu'ils s'étaient trouvés face à face. Craignant une prise de judo, l'agent aurait instinctivement pressé sur la détente.

Cinq ans avec sursis

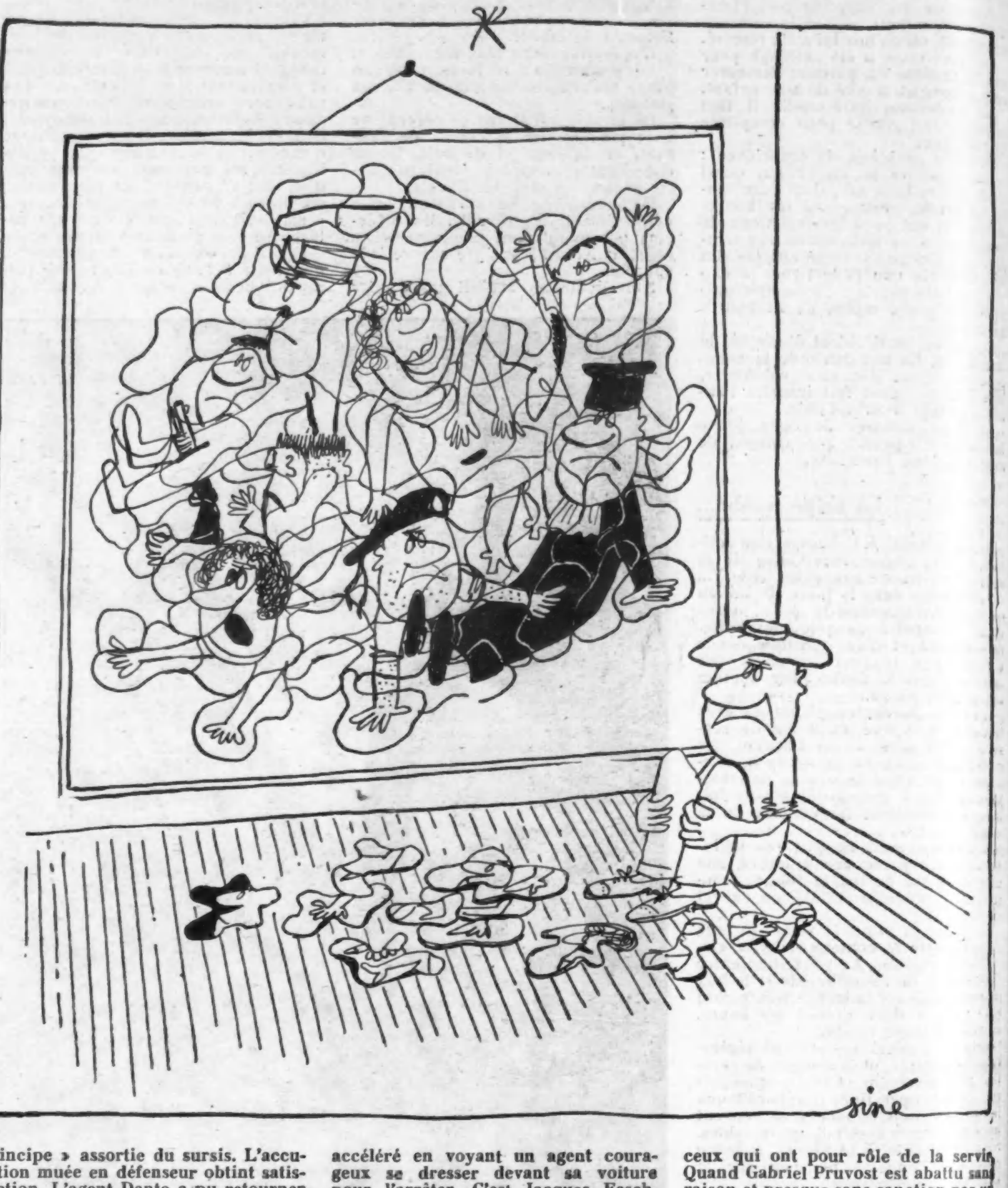
Aucun des témoins n'a rapporté cependant le geste menaçant que l'agent Danto a prêté à Pruvost. Ce qui est établi, en revanche, c'est le comportement de Danto après le drame. Interdisant aux voisins de porter secours à sa victime, Danto se rend au commissariat pour y faire son rapport, mais ne mentionne pas le coup de feu. De retour ensuite à l'hôtel, Danto, surexcité, l'arme à la main, interpelle les voisins pour leur interdire d'avertir la police. Il n'avoue le crime à ses chefs qu'une fois saisi le pistolet encore chaud. Encore déclare-t-il alors avoir été encerclé par une quinzaine de Nord-Africains et n'avoir tiré que pour se dégager.

Tels sont les faits. Une dernière précision : un prélèvement effectué fit apparaître 1 gr. 48 d'alcool par litre de sang, et l'agent Danto reconnut avoir bu dans la journée deux litres de vin et deux verres d'alcool.

Le 16 février 1959, l'agent Danto, mis en liberté provisoire après quelques mois de détention, fut traduit devant la Cour d'assises de la Seine. L'avocat général requit une peine « de principe » assortie du sursis. L'accusation muée en défenseur obtint satisfaction. L'agent Danto a pu retourner aux travaux de jardinage qu'il déclare affectionner. Cinq années d'emprisonnement avec sursis, voilà une condamnation qui n'est même pas inscrite au casier judiciaire. C'est la peine prononcée contre l'agent Danto.

Quels souvenirs nous reviennent en mémoire ? Des meurtres au dixième de seconde, par des hommes qui se disaient affolés, la Cour d'assises de la Seine en a connu d'autres. C'est Laurent Casanova, condamné à mort pour avoir, dans sa fuite éperdue, accéléré en voyant un agent courageux se dresser devant sa voiture pour l'arrêter. C'est Jacques Fesch, condamné à mort pour avoir tiré à vue sur l'agent qui le poursuivait.

SINÉ ÉTUDIE L'AFFAIRE LACAZE



Un silence terrible

Pour ceux qui croient qu'il n'est de justice que magnanime, pourquoi cette angoisse qui se lève quand notre Justice pardonne si complètement à Danto, l'agent criminel ? Est-ce simplement parce qu'à la lumière de notre temps, la vie d'un homme simple paraît peser bien peu au regard de celle d'un représentant de l'ordre ? Ou bien cette angoisse ne naît-elle pas plutôt de cette indifférence commune, de ce silence terrible autour de ce verdict et surtout de la mort de Gabriel Pruvost ? C'est cette mort qui nous obsède et de la voir ainsi aisément acceptée, comme si en notre temps, qu'un homme jeune soit abattu sans raison, à bout portant, par un agent en service, relevait de l'ordre normal des choses, comme un accident du travail regrettable, certes, mais presque prévisible. Ce silence recouvrant cette mort, cette vie commune qui continue sans émotion, avec simplement deux orphelins de plus, donnent la mesure d'une époque.

Sans doute, la justice, pas plus que la liberté, ne s'affirme par des rigueurs. La justice ne demeure haute et humaine qu'autant que chacun de nous en porte en lui-même le respect et le requiert de tous et d'abord de ceux qui ont pour rôle de la servir. Quand Gabriel Pruvost est abattu sans raison et presque sans sanction par un agent en service, chacun de nous est menacé. La mort de Pruvost pèse sur nous tous. Et dans le silence qui l'entoure s'inscrit notre propre condamnation.

En Angleterre, cependant, le pays tout entier s'émeut parce que deux policiers auraient frappé un commis épicier de 15 ans qui s'était moqué d'eux. Le cabinet est saisi de l'affaire. Le Premier Ministre, partant pour Moscou, annonce une déclaration à la Chambre des Communes. L'opinion publique tout entière est en état d'alerte judiciaire.

Ce n'est pas qu'en France, au même moment, l'activité judiciaire se poursuive dans l'indifférence. Jour après jour, depuis des semaines, l'attention du public est suspendue aux déclarations contradictoires d'une fille à louer, quand ce n'est pas au lamentable inventaire des vices de quelques vieux messieurs. L'information judiciaire se confond avec l'information tout court. Interviews, déclarations, conférences de presse, photos vendues, c'est la justice au flash et sur trois colonnes à la une. Mais le doute grandit. La passion de la justice n'est pas ce goût du scandale. Jamais la foire sur la place n'a été aussi bruyante, aussi colorée. Mais bien loin d'elle, dans la grisaille de l'irrémédiable, Gabriel Pruvost est mort pour rien, sinon peut-être pour témoigner dans notre silence de notre dégradation.

ROBERT BADINTER.

Dernier modèle - Magnétophone « ARIAS »
COURRIER - MUSIQUE
LIVRE COMPLET avec housse de voyage, compteur, télécommande du micro, pédale, etc.
POURVU DE TOUTES LES SECURITES MODERNES
REMISE TRES IMPORTANTE aux lecteurs de « L'Express » sur présentation de cette annonce
Essais Démonstration **TELEDICT** 33, rue Bergère - PARIS PRO. 31-64 et 65
Payable 8.750 fr. par mois
Recherchons agents et concessionnaires exclusifs

CONTRE-EXPERTISE

● *Dans son dernier livre, Henri Guillemin juge sévèrement Benjamin Constant. A cette occasion, Clara Malraux l'a relu pour vous. Elle n'est pas d'accord.*

Un Helvétique minable

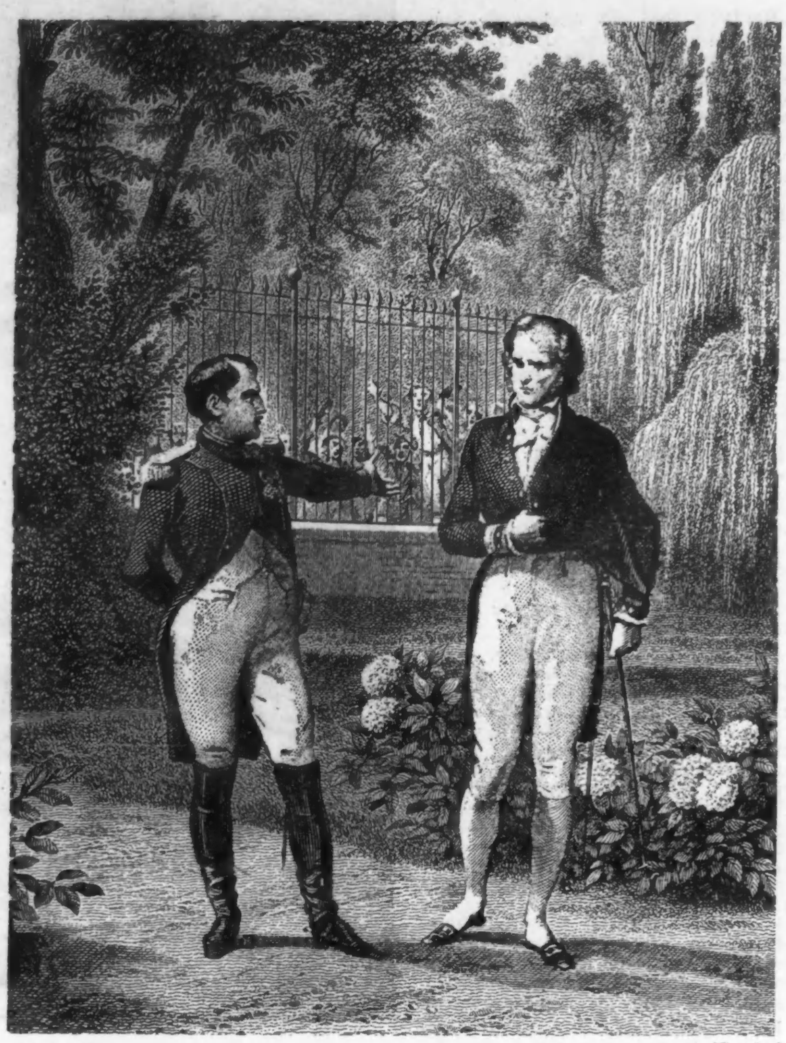
LE 20 mai 1795, un jeune homme — il est laid, nous apprend-on et, à quelques pages de distance, on nous informe que ses cheveux sont jaune pâle puis d'un roux véhément — le 20 mai donc, un jeune homme quitta la Suisse en compagnie d'une « *brillante maîtresse* ». Il venait de rompre avec une « *dame-écrivain, précieuse et ancienne belle un peu rance* », mais lui, après tout, n'était qu'un « *godelureau de province, domestique dans une cour allemande* ». Arrivé à Paris, ce Rubempré helvétique tenta, fort maladroitement, de se mêler à la politique française, acheta des biens nationaux, ne fut pas babouviste, s'affirma libéral et anticlérical, louvoya comme tant d'autres et enfin, ses ancêtres ayant été Français, prétendit l'être également. Après deux ans d'efforts — le 4 nivôse an VIII, très exactement — notre arriviste fut enfin nommé au Tribunat, d'où on l'éjecta en 1802. Et ce grand maladroit ne put à nouveau participer à la vie publique qu'en 1815. De temps à autres, entre 1795 et 1799, il rédigea quelques écrits dont un « plaisant » put dire : « *A lire ce français helvétique, on voit bien que Mme de ... (la maîtresse du godelureau) est absente* ». Enfin, une autre âme bienveillante s'est trouvée obligée de constater que « *l'ambition seule faisait penser* » ce malheureux jeune homme.

Le plus constant des êtres

Pourquoi M. Henri Guillemin a-t-il consacré tant de pages à cet Helvétique minable ? (1) Ah oui ! j'ai oublié de vous dire qu'il s'appelle Benjamin Constant, sa maîtresse Mme de Staël, l'abandonnée Mme de Charrière. Une fois dans le courant du livre, une autre fois dans sa préface, H. Guillemin fera une allusion à l'existence d' « Adolphe ». Car ce qui l'intéresse — sa préface le précise — c'est cette politique à laquelle Benjamin Constant « *doit bien plus qu'à « Adolphe » la notoriété qui fut la sienne au siècle dernier* ». S'il s'agit du siècle dernier et non pas du nôtre, que ne laisse-t-on en paix ces quatre années, qui ne sont précisément pas celles auxquelles Constant dut, au siècle passé, sa notoriété et moins encore celles auxquelles il la doit aujourd'hui où comptent surtout « Adolphe », « Cécile », « Le Cahier rouge », les « Journaux », « De l'esprit de conquête et de l'usurpation », ainsi que la correspondance.

Voilà de quoi, me semble-t-il, nous intéresser plus à un homme que les petites tricheries par lesquelles ce descendant d'un compagnon d'Henri IV qui, dégoûté par la conversion du Navarrais, quitta la France, tente de redevenir ce que furent ses ancêtres.

(1) « Benjamin Constant, muscadin », Gallimard, éditeur, 304 pages, 990 francs.



(Cossira)

BENJAMIN CONSTANT ET NAPOLÉON
Je ne serai pas l'ami du sabre.

Au demeurant, Napoléon était-il plus français ? Et nos manuels de littérature n'ont-ils pas depuis longtemps naturalisé l'auteur d' « Adolphe » ?

Mais, à regarder de près, on pense qu'il est un peu comique de traiter en simple arriviste un des êtres les plus compliqués, les plus subtils que l'œuvre écrite nous permette d'approcher. Constant est sans doute, depuis Montaigne, l'intelligence psychologique la plus grande et la plus libre qu'ait connue la France. Or, pour notre bonheur, celui qui possédait cette intelligence croyait à la possibilité de la communication. De là vinrent ses malheurs sentimentaux, mais de là vint aussi le plaisir de lucidité et de complicité, souvent amusée, qu'il fait naître en nous aujourd'hui. Sans se décourager, sous les formes les plus diverses — journaux, fragments de mémoires, lettres, récits — il tenta de se préciser pour les autres et pour lui-même. Dans sa volonté de se faire comprendre et accepter totalement, ce soi-disant inconstant fut le plus constant des êtres. Aussi nul n'a-t-il tracé de soi — sinon peut-être Rousseau — un portrait plus cruel.

Mais là, une curieuse constatation s'impose : la France a, depuis cent cinquante ans, connu trois écrivains protestants importants, dont deux d'ailleurs étaient Suisses : Constant, Rousseau et Gide. Tous trois, quelles que soient les différences qui existent entre leurs talents, se caractérisent par la sincérité avec laquelle ils se penchent sur leurs mécanismes intérieurs. Il y a là sans doute plus qu'une coïncidence.

Qu'aucun psychanalyste n'ait été tenté par l'analyse de Benjamin Constant est assez étonnant. De quels admirables documents pourtant ne disposerait-il pas : témoignages directs, témoignages sublimés, témoignages aussi de nombreux proches. Sans doute expliquerait-il la psychologie profonde de notre héros par cette rupture que fut pour lui la mort de sa mère. Si Benjamin l'avait gardée plus longtemps, se serait-il, comme il le fit, élancé, avec une ardeur presque sensuelle, vers la communication par l'intelligence, sous la forme de la vieillissante mais brillante Mme de Charrière, pour ensuite se précipiter vers des tendresses qu'un instant il croit complices, avant de s'engager avec celle qui, aux rares moments où elle ne parlait pas, était une parfaite auditrice, Mme de Staël ?

Dans ce « Cécile », récemment découvert et qui est comme un merveilleux cadeau fait à notre génération par le XIXe siècle à ses débuts, Benjamin, en une phrase, éclaire ses rapports avec la fille de Necker : « *La parfaite convenance de nos esprits était telle qu'il nous fallait toujours, quand nous étions ensemble, nous quereller ou nous entendre et, lorsque nous avions épuisé toutes nos forces physiques par la dispute, l'intimité succédait subitement aux plus épouvantables orages.* »

Comme on comprend qu'à de certains moments, Constant fût las d'une communication obtenue aussi tumultueusement. La flèche de la balance alors faisait retour vers le cœur, avec lequel aussi on peut communiquer. Cécile, la douce Cécile — dont le vrai nom est Charlotte de Hardenberg — paraît à ce moment, pleine de charme et, dans son désir de tendresse, Constant ne s'aperçoit pas — pendant un court instant — qu'elle est une sotte, et qui n'a même pas très bon caractère ! Après quelques années de vie conjugale, il consigna dans son « Journal » : « *Charlotte est la plus ennuyeuse créature que la terre ait jamais portée* », et dans son besoin d'être compris, il fera une tentative pour renouer avec Mme de Staël.

Mais « Cécile » ne nous mène pas jusqu'à cette époque. L'œuvre est restée inachevée ; telle qu'elle se présente cependant, elle est non seulement aussi bien écrite qu' « Adolphe », aussi lucide que le « Journal », aussi rapide et souvent aussi comique que « Le Cahier rouge », mais encore, dans son ironie, dans son absence d'emphase, une des œuvres du passé les plus proches de nous. Et l'on en vient à penser que le pauvre Benjamin eût été plus heureux s'il avait vécu aujourd'hui, où les femmes cultivées, étant moins rares que de son temps, sont aussi plus modestes, où le choix ne lui eût pas été imposé entre une Mme de Staël insupportable comme tous les phénomènes et une Cécile incapable de le comprendre...

Restent les griefs de versatilité politique, intéressés ou non. Quiconque s'est penché sur le séduisant Constant sait, par exemple, qu'au retour d'Egypte, Bonaparte l'entendit affirmer : « *Je ne suis pas de ces idéologues qui veulent tout faire avec des pensées. Il me faut du positif* », mais qu'à peine l'eut-il quitté, il se rendit chez Sieyès pour déclarer : « *Je ne serai pas l'ami du sabre* ». Plus tard, Napoléon écrira « *A onze heures, il suppliait encore à toute force. A minuit, et la faveur prononcée, il était déjà relevé jusqu'à l'insulte* ». Beau de Loménie, dans son introduction aux lettres de Mme de Staël à Mme Récamier, ne nous laisse ignorer que peu de chose des retournements opérés par Constant dans les années qui vont de 1793 à 1799.

« Je serai le premier »

Notre ignorance en la matière n'est donc pas aussi grande que le croit Henri Guillemin. Mais il est évident que l'homme politique, pour nous, n'est pas ce jeune homme qui, alors, se chercha dans un pays en plein bouleversement, mais bien celui que les étudiants, après sa mort, s'attelant à son char funèbre, voulurent conduire au Panthéon. Celui-là, son activité commença en 1813 et elle fut essentiellement au service d'une conception libérale de gouvernement, telle qu'on l'entendait alors. Même la curieuse virevolte qui suit le retour de l'île d'Elbe n'est pas un reniement de ses principes : en l'occurrence, ce fut Napoléon qui fit les concessions et parla d'un régime parlementaire auquel Constant pouvait se rallier. A travers les divers régimes qui se succédèrent ensuite, il ne cessa de combattre pour la liberté de la presse et quand, en 1830, il accepta quelques libéralités du gouvernement, il put dire à Louis-Philippe : « *Sire ! j'accepte ce bienfait, mais la liberté passe avant la reconnaissance... Si votre gouvernement fait des fautes, je serai le premier à rallier l'opposition.* » Ce qui arriva.

Pendant la dernière guerre, « De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne » connut un regain d'actualité. Il fut même un moment question de réédition, que l'on voulait clandestine pour lui donner toute sa signification. Mais aujourd'hui encore, pouvons-nous, avec indifférence, lire des passages comme celui-ci : « Il y a des choses qui sont possibles à telle époque et qui ne le sont plus à telle autre. Cette vérité semble triviale, elle est néanmoins souvent méconnue ; elle ne l'est jamais sans danger. Lorsque les hommes qui disposent des destinées de la terre se trompent sur ce qui est possible, c'est un grand mal. L'expérience, alors, loin de les servir, leur nuit et les égare. Ils lisent l'histoire, ils savent ce que l'on a fait précédemment, ils n'examinent point si cela peut se faire encore ; ils prennent en main des leviers brisés ; leur obstination ou, si l'on veut, leur génie, procure à leurs efforts un succès éphémère ; mais comme ils sont en lutte avec les dispositions, les intérêts, toute l'existence morale de leurs contemporains, ces forces de résistance réagissent contre eux. »

CLARA MALRAUX.

DARIA OLIVIER
dans son nouveau roman
L'ANNEAU DE FER
vous retrouverez l'enchantement des NEIGES DE DÉCEMBRE
ROBERT LAFFONT

CAYROL
Les corps étrangers
"Un maître livre de Jean Cayrol"
ANDRÉ ROUSSEAUX (Figaro Littéraire)
600 fr.
SEUIL

RJ Vient de paraître... JULLIARD

Geneviève BAÏLAC
La maison des sœurs Gomez

La pièce qui porte ce titre vient d'être présentée au théâtre de l'Athénée. L'auteur l'a tirée elle-même d'un roman qu'elle avait publié sous le même titre en 1958. A propos de la pièce, M. Robert Kemp, de l'Académie française, écrit dans « Le Monde » : « De nouveau ces gars vifs et sonores, ces fillettes ardentes qui nous enchantèrent dans « La Famille Hernandez »... On les a accueillis comme des enfants chéris... Mais Mlle Geneviève Baïlac qui a dressé le texte du spectacle, a attaché, plus qu'à eux, de l'importance au drame d'amour des deux sœurs Gomez, Maria et Anita. L'émotion qui empoigne les spectateurs et les lecteurs dépasse le cadre de l'action, et dans la pièce comme dans le roman, c'est sur une impression de vérité et sur un accent d'une sensibilité exceptionnelle que nous gardons dans notre mémoire les images colorées nées de « LA MAISON DES SŒURS GOMEZ ». Est-ce dans le roman ou dans la pièce que Geneviève Baïlac a su le mieux s'exprimer ?

Vladimir DOUDINTSEV
L'homme ne vit pas seulement de pain

Le roman russe connaît depuis quelque temps une fortune nouvelle. Les lecteurs cherchent avidement dans la littérature soviétique contemporaine une image de la vie que l'on mène de l'autre côté du rideau de fer. Il n'est pas inutile de rappeler le succès extraordinaire qu'a connu l'année dernière le livre de Vladimir Doudintsev : « L'HOMME NE VIT PAS SEULEMENT DE PAIN » dont la fortune mondiale valut à l'auteur une célébrité qu'il n'avait pas cherchée. Ce portrait vraiment saisissant de la vie soviétique, des intrigues et de la lutte entre ceux qui veulent bâtir vraiment une société rénovée et ceux qui préfèrent l'esprit de routine, éclaire d'un jour nouveau un univers que nous connaissons si mal.

JULLIARD

LA PÂQUE dans la conscience juive

La fête de Pâque, commémoration de la sortie d'Egypte, est la fête de la LIBERTÉ. Elle est aussi celle du RENOUVEAU, de la FIDÉLITÉ et de l'ESPÉRANCE. Tout au long de l'histoire d'Israël, de la Bible à nos jours, le thème pascal a constitué l'un des thèmes essentiels, non seulement du judaïsme, mais de la conscience juive.

Ce livre qui nous ouvre des aperçus sur la substance même du judaïsme l'atteste avec force et avec éclat.

(*Collection « Présences du Judaïsme »*)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

C'est un Médecin...

qui vous parle et il sait de quoi il parle.

C'est pourquoi « LES HOMMES EN BLANC » du docteur André Soubiran, comme « LES HOMMES EN NOIR » de l'avocat René Vigo, figurent parmi les best-sellers du « roman de métier ».

Avec « AU REVOIR, DOCTEUR ROCH ! », quatrième volume des « Hommes en blanc », nous entrons dans le monde clos des hôpitaux psychiâtriques. « AU REVOIR, DOCTEUR ROCH ! » est un document véridique sur la misère des malades mentaux, mais il y passe, grâce au dévouement d'un psychiâtre de combat, un grand souffle de pitié et d'espoir. C'est aussi, dans le cadre extraordinaire d'un asile, un magnifique roman d'amour.

PASTERNAK
POÈTE D'AUJOURD'HUI
SEGHERS 540 F.

DÉBUTS

O Sagan que de crimes...

Comme tout le monde

par Annabel, Editions Julliard, 234 pages, 780 francs.

PHILIPPE, qui est l'amant de Stéphane (c'est une dame), couche (1) avec Marie-Pierre, pendant que Stéphane couche avec un joli blond. Puis François couche avec Stéphane. Philippe est furieux, mais recouche avec Stéphane, pendant que François couche avec sa maîtresse attitrée. Serge couche avec Marie-Pierre qui recouche avec Philippe. Stéphane est furieuse et recouche avec François. Bien conseillé par Jean, qui est le mari de Denise, Philippe recouche avec Stéphane. Entrée de Gaston dans la vie de Stéphane. Mais ce n'est qu'un chien qui ne couche apparemment avec personne.

Jean ne parvient pas à coucher avec Stéphane. Il est furieux. Par contre, Denise couche avec Philippe, et Stéphane (bien qu'elle soit une dame) couche avec Marie-Pierre.

François vient recoucher avec Stéphane, mais il la quitte pour aller coucher avec Jacqueline. Stéphane couche avec Lorenzo. Philippe est furieux, d'autant plus que Jacqueline n'a pas voulu coucher avec lui. Lorenzo couche avec Marie-Pierre. Stéphane est furieuse. Jacqueline meurt, exténuée d'avoir trop couché avec François. Rideau.

Cette litanie cauchemaresque, où le lecteur est projeté de matelas en matelas sans jamais seulement humer au passage le moindre parfum de tendresse humaine ou de sensualité vraie, appelle peu de commentaire. Car, de toute évidence, c'est une vaine entreprise que de vouloir raconter les relations de quelques personnages, somme toute sexuellement peu différenciés, vivant en symbiose étroite, ayant des goûts et des réactions identiques. Savoir qui couche avec qui, dans cette gonfle bisexuée, est totalement dénué d'intérêt, puisque, d'une manière ou d'une autre, que ce soit avec la tête ou avec les pieds, tout le monde couche avec tout le monde vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

En fait, la morale de cette histoire, c'est que la nature a grand tort de doter d'attributs sexuels un tas de gens qui ignorent comment en faire un usage sensé.

Ce livre, qui voudrait dresser une carte du Tendre moderne, d'un Tendre qui charrierait des flots de scotch et d'autres bonnes et belles choses entre Saint-Germain-des-Prés et Saint-Tropez, est manqué dans son propos. On ne peut guère dire, hélas ! qu'il est réussi dans sa facture. Quelques fautes d'orthographe et de style, semées comme les cailloux blancs du Petit Poucet, sont insuffisantes pour donner de l'originalité à une écriture.

Citons pourtant une image, dont la hardiesse ne saurait manquer de frapper les imaginations : « Il aimait les corps qu'il connaissait comme un paysage. Celui de Stéphane était un peu le lit de son cerveau. Il pouvait y jeter ses nerfs douloureux. » Comme qui dirait : du mou pour le chat !

Sagan, que de choses on écrira en ton nom !

P. L.

Western en Indochine.

Les Naufragés de l'Occident

par Raymond Barkan. Grasset, 281 p., 810 fr.

FORTEMENT influencé par les techniques cinématographique — Barkan est un des meilleurs critiques de cinéma — et radiophonique, admirablement « découpé » (1), voici le roman d'aventures intelligent pour adultes, savamment mêlé à un roman psychologique. La formule est heureuse.

D'autres ont déjà repris le procédé que Faulkner portait, il y a vingt ans, à son point de perfection dans « Les Palmiers sauvages », à savoir le récit de deux aventures parallèles. Raymond Barkan raconte ici deux histoires. La première est traitée dans le style classique des westerns : la compagnie du lieutenant Hautecœur se trouve coupée du bataillon par les Viets ; elle tentera une percée pleine de coups de théâtre et d'émotions fortes avant de livrer une bataille désespérée. La deuxième est toute psychologique : le journaliste André Beauchamp, dans une petite ville qui sera occupée avant trois jours par le Vietminh, se débat entre ses problèmes conjugaux et ses problèmes professionnels.

Le sort du lieutenant et celui du rédacteur en chef, du militaire et du civil sont indépendants l'un de l'autre, à ceci près que tous deux sont des naufragés de l'Occident sur la galère indochinoise ; dépassés par des événements qu'ils essaient vainement de contrôler, chacun dans sa sphère, ils ne peuvent plus guère tenter qu'un seul sauvetage, celui de leur dignité, telle que chacun la conçoit. Un beau livre tout simple.

(1) Nous nous excusons d'employer ce terme, le seul qui convienne à propos de ce roman.

(Agip)

ANNABEL ET GASTON
Avec la tête ou avec les pieds.

TRADUCTION

Lorsque le diable pince sans rire.

L'épreuve de Gilbert Pinfold

par E. Waugh, Ed. Stock, 242 pages, 600 francs.

M. EVELYN WAUGH est un écrivain inconfortable. Ce prénom, déjà ! Et pourtant : il est anglais, et du meilleur monde, un gentleman, et catholique. Deux garanties, semblerait-il, de respectabilité. Eh bien non ! Il est vrai que le catholique anglais n'est pas de tout repos : il participe d'une minorité agressive, et de l'agressif au démoniaque il n'y a qu'un pas — que Graham Greene franchit souvent, qu'Evelyn Waugh franchit toujours, l'œil en coulisse et le sourire en coin, sans cesser pour autant d'être un gentleman.

Tantôt faune et tantôt « joker » (plaisantin), ou plutôt à la fois faune et joker, E. Waugh associe ce que ces deux qualités d'Anglais et de catholique peuvent avoir de *dérangeant*. De l'Anglais, il utilise l'humour, dont nous autres Français savons bien, grâce à Queneau et à Obaldia, qu'il est en littérature notre nitroglycérine. Du catholique, il exploite le sens du « trouble », le sens du péché : pour Waugh, comme pour les deux Green(e) (Julien et Graham), comme pour Bernanos ou Mauriac, le diable existe. Humour plus sens du péché, avec ce que ces deux « activités » supposent de lucidité constamment vigilante : voilà le savoureux acide dont Waugh arrose toute son œuvre (1), comme d'un pétrole. C'est au lecteur d'y mettre le feu.

Exercice d'exorcisme

Dans « L'Epreuve de Gilbert Pinfold », E. Waugh nous raconte (sur ce ton qui lui est propre : sainte-nitouche et pétillement de malice distinguée) la mésaventure d'un romancier, Anglais et catholique, qui entend des voix. Hélas ! il n'est pas Jeanne d'Arc, ce qui serait piquant pour un Anglais. Les voix ne sont guère angéliques, encore que, par pure perversité, Waugh s'arrange pour que l'une d'elles appartienne à un nommé Angel. Pas

(1) Pour la plus grande partie, traduite en français (Laffont, Stock, etc.).

Le Terrain Vague
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VI°)
Catalogue franco en distribution
SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURRÉALISME
OCCULTISME

PASTERNAK
POÈTE D'AUJOURD'HUI
SEGHERS 540 F.

une seconde, d'ailleurs, Pinfold, bien que catholique, ne songe qu'elles peuvent lui être envoyées par Dieu. Incurablement prisonnier d'une société où le matérialisme, hélas ! s'est installé, il imagine plutôt une conspiration de personnages réels qui, grâce à un progrès technique bouleversant, peuvent le poursuivre de leurs voix. Le mysticisme, on le voit, cède à la science-fiction.

En fait, le malheureux Pinfold est victime de ses nerfs surmenés, et des médications dont il se drogue maladroitement. Ce qui déclenche une série d'hallucinations baroques — mais attention : hallucinations qui dévoilent (c'est à ce détour que pointe le pied fourchu d'E. Waugh) les obsessions profondes du malade, vague sadisme, moins vague érotisme, etc., compliquées de cette folie de la persécution dont sont affligés tous les romanciers régulièrement traqués par la critique. Bref, tous les décors qui sommeillent en Pinfold.

C'est-à-dire le pandémonium intime de Waugh. Car ce récit est largement autobiographique. L'identification entre Pinfold et Waugh est à chaque instant suggérée par l'auteur. Pinfold, comme Waugh, adore jouer avec des masques. Et, ici, Pinfold est le masque — volontairement transparent — de Waugh.

Curieux livre, où ce récit d'une évasion désespérée (Pinfold s'embarque seul vers le soleil) tournant à la descente aux enfers artificiels, au lieu de déboucher sur un pathétique dostoïevskien, conduit à une satire burlesque. Pudeur très britannique, où nous retrouvons une fois de plus le catholique : le bateau aux curieux et cruels concerts imaginaires tient lieu de confessionnal. Pinfold rentrera à Londres, retrouvera sa femme, rentrera dans l'ordre, guéri, soulagé, *purgé* de ses démons qu'il aura exorcisés, au sens médicinal du terme. Ce n'est pas par hasard que le navire de la marine de Sa Gracieuse Majesté s'appelle *Caliban*.

JEAN-LOUIS BORY.

● ***Les grandes familles cosmopolites.***

Une vue impartiale

par Sibylle Bedford, traduit de l'anglais par Beatrix Beck et C. Grissmann, Hachette, 356 p., 880 fr.

NÉE en Allemagne, élevée en Angleterre, ayant beaucoup vécu en France, Sibylle Bedford part « à la recherche du temps perdu ». Cependant, et mêlant en un très habile contrepoint ses propres souvenirs et les renseignements recueillis de seconde main, elle essaie d'offrir *une vue impartiale* de ce qu'ont pu être son père, la famille de son père, un premier mariage qui fit entrer ce père dans une riche famille juive de Berlin, cette famille juive d'où son père ne sortit point malgré son second mariage avec une Anglaise, la mère de la narratrice — qui, sans doute, ne s'appelle pas Sibylle, mais qui doit avoir avec Sibylle bien des points communs. La part du romanesque, chez Sibylle Bedford, paraît aussi faible que chez Proust.

Le ton (auquel la qualité de la traductrice Beatrix Beck n'est pas étrangère) se révèle tout de suite aussi peu féminin que possibble. Dieu merci ! L'évocation fort suggestive de l'Allemagne romantico-morcelée d'avant 1870 rappelle le Gobineau des « Pléiades » : ce qui n'est pas un mince éloge. Galerie de portraits dessinés (plutôt que peints) avec acuité, hardiesse des raccourcis historiques, rapidité du rythme.

A noter que, lorsque Sibylle Bedford nous entraîne dans la minutieuse — quasi policière — reconstitution des intrigues familiales et autres, elle recourt presque exclusivement au dialogue, et à un dialogue dont le *serré*, la précision psychologique rappellent Ivy Compton-Burnett.

Gobineau, Ivy Compton-Burnett : le double parrainage sous lequel j'aimerais placer « Une vue impartiale » est, on le voit, de grande qualité.

EVELYN WAUGH
Avec humour.

ÉTRANGER

● ***Une psychanalyse du père de la psychanalyse.***

Freud et la bourgeoisie

« UN *manque de chaleur et d'émotion, d'intimité, d'amour et de joie de vivre ; il traitait l'amour comme une fleur séchée dans un livre... un sujet scientifique, mais sec et stérile. Celui qui fut le grand porte-parole de la sexualité n'était rien d'autre qu'un puritain type. A ses yeux, le but suprême de toute personne civilisée était la suppression des impulsions sexuelles et émotionnelles. Et bien qu'il ait fait un mariage (supposé) idéal, il avoue lui-même avoir terminé sa vie sexuelle à quarante et un ans.* »

L'homme ainsi décrit n'est autre que le père de la psychanalyse, Sigmund Freud lui-même, dont le psychanalyste d'origine allemande Erich Fromm propose cette nouvelle, et pour le moins surprenante, interprétation dans un ouvrage intitulé : « La Mission de Sigmund Freud » (Harper), qui fait grand bruit aux Etats-Unis.

En désaccord avec Freud sur de nombreux points, Fromm soumet celui-ci à une « analyse extérieure » et affirme que l'autoanalyse de Freud est loin d'avoir été « l'exploit impérissable » qui le débarrassa de la plupart de ses anomalies psychiques.

« *La dépendance et l'insécurité ont été les éléments centraux de sa névrose* », écrit Erich Fromm. Freud « *avait profondément besoin de l'amour, de l'admiration et de la protection maternels, plein de confiance en lui s'il en était entouré, et sombrant dans la dépression et le désarroi s'il en était privé. Cette insécurité, à la fois émotionnelle et matérielle, le poussa à exercer un contrôle sur ceux qui dépendaient de lui, afin de pouvoir dépendre d'eux.* »

Bien que Freud se soit basé sur les sentiments qu'il portait à sa mère pour analyser le complexe d'Œdipe, si controversé, Fromm estime qu'il ne s'avoua jamais l'intensité de son propre attachement.

« *Dans l'ensemble,* poursuit Fromm, *le but de Freud était de fonder un mouvement pour la libération éthique de l'homme, une nouvelle religion séculaire et scientifique pour une élite qui guiderait l'humanité.* » Qu'est-il arrivé ? Son « impulsion messianique » trouva un écho chez des disciples qui n'avaient pas de véritable conviction religieuse, politique ou philosophique, mais en éprouvaient inconsciemment le besoin. Ils trouvèrent tout dans « Le Mouvement » : « *Un dogme, un rituel, un guide, une hiérarchie, le sentiment de posséder la vérité, d'être supérieur aux non-initiés.* »

Fromm trouve ici les raisons de la grande popularité de la psychanalyse depuis les années 1930, en particulier aux U.S.A. : « *Nous sommes en présence d'une classe moyenne pour laquelle la vie a perdu sa signification. Et pourtant ils cherchent un sens, une idée à laquelle ils pourraient se dévouer, une explication de la vie qui ne nécessite ni foi ni sacrifice.* » Souvent, ajoute-t-il, les patients « *sont moins préoccupés de guérir que d'éprouver la réconfortante sensation d'avoir trouvé un foyer spirituel.* »

Bien que Fromm veuille bien reconnaître en Freud un grand homme, sa thèse ne s'accorde pas aux faits ni aux réalités révélées par Ernest Jones, auteur de « L'œuvre et la vie de Sigmund Freud », dont le premier tome vient de paraître en français aux Presses Universitaires.

POÉSIE

● ***Au bal de Carco : filles et mauvais garçons.***

Poèmes en prose

de Francis Carco. Ed. Albin Michel. 260 pages. 780 francs.

VOICI le premier volume posthume de Francis Carco mais on ne peut douter qu'il ait été entièrement préparé par son auteur. Une longue préface retrace le cheminement du poème en prose à travers notre littérature depuis Aloysius Bertrand jusqu'à Mallarmé en passant par Baudelaire, Lautréamont et Rimbaud. Ces pages sont sans doute les seules qui furent écrites récemment. Elles ont le même ton que le dernier livre publié par Carco : « Rendez-vous avec moi-même ». Malheureusement, un peu superficielles.

Les poèmes sont de qualité. On en trouve de toutes les époques et de tous les genres. Les deux groupes de textes, « Premières proses » et « Instincts », datent de la belle époque. Les préoccupations de Carco, les thèmes qui feront sa renommée, sont déjà là : un bal de quartier, les mauvais gars et les filles, la brume au bord de l'eau. Mais en dépit de réussites, le « ton Carco » n'est pas encore découvert.

Après les gammes, les réalisations. Cette seconde moitié du recueil comprend des contes ou des fragments romanesques plutôt que des poèmes, à moins que tout ne soit poème, ce qui est vrai, en un sens. Ému par un geste qu'il venait d'observer, ou par un souvenir, Francis Carco suivait sa pensée pendant trois ou quatre pages. Le tableau achevé, il l'oubliait dans son tiroir. La manière franche, amicale, humaine, tendre, de l'auteur de « Jésus la Caille » est là. On croirait lire une anthologie de ses plus belles pages. Ce livre, qui retrace l'évolution d'un écrivain depuis ses débuts jusqu'à sa maturité, méritait de voir le jour.

Entre la Bourse et les Grands Boulevards
votre Librairie
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS 2e
Librairie Générale Française
Livres d'Arts, Estampes et livres en provenance de Pékin
Livres en russe, espagnol allemand

PASTERNAK
ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE
"Dans l'essai autobiographique SAUF-CONDUIT, que j'ai écrit dans les années vingt, j'ai analysé les circonstances qui ont fait de moi ce que je suis. Malheureusement le livre est gâché par une affectation inutile, péché courant à cette époque là.
Dans la présente esquisse, je ne pourrai éviter de revenir sur certaines choses".
(extrait du chapitre 1)
1 volume : 400 Frs
nrf

les Nouveautés

Philippe d'Estailleur-Chanteraine
ABD-EL-KADER LE CROYANT
" Adversaire acharné puis fidèle et loyal ami de la France ".

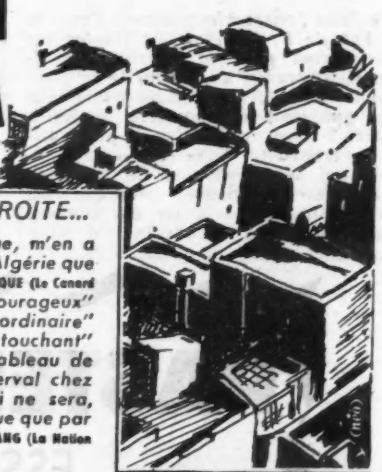
Duc de la Force
AMOURS ET USAGES DE JADIS
Anne d'Autriche, Louis XIII, Mlle de la Force, Mme de Genlis.

Paul Cazin
L'HOMME QUI AVAIT VU DES CHOSES
Paul Cazin mérite d'être mieux connu en France.

Les œuvres Libres
REVUE MENSUELLE
Dans le numéro de février vous trouverez :
Des textes de DANIEL-ROPS, de l'Académie française, J. P. DORIAN, P. LAGARDE, A. LUNEL, FRANCIS DIDELOT, JEAN RATINAUD, et la pièce de FRÉDÉRIC VALMAIN : " Meurtres en fa dièse ".
300 pages : 300 francs

DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

MAURICE CLAVEL
LE JARDIN DE DJEMILA
Roman



DE LA GAUCHE A LA DROITE...
"Ce livre, insolite et magnifique, m'en a appris plus long sur la guerre d'Algérie que tous les reportages" MORVAN LEBESQUE (Le Canard Enchaîné) - "Livre émouvant cruel et courageux" R. WINTZEN (Témoignage Chrétien) - "Extraordinaire" P. DE BOISDEFFRE (Combat) - "Terrible et touchant" L. GUISSARD (La Croix) - "Poignant tableau de l'Algérie déchirée, il y a du Nerval chez Clavel" (France-Soir) - "Œuvre qui ne sera, à l'échéance de dix ans, méconnue que par l'entêtement ou la haine" P. BOUTANG (La Nation Française).
240 pages 840 Francs
JULLIARD

Un admirable récit
SAUF-CONDUIT
de
PASTERNAK
"Dans SAUF-CONDUIT j'ai analysé les circonstances qui ont fait de moi ce que je suis"
PASTERNAK
660 frs
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

JEUNESSE

● Le coup du Père Barrès.

Ecrire 5

ON sait que Philippe Sollers, le jeune écrivain aux trois parrains, dut sa chance à un texte publié l'année dernière dans « Ecrire », texte que remarqua François Mauriac qui lui accorda le bénéfice du « coup du Père Barrès ». On appelle ainsi tout lancement d'un adolescent inconnu par un écrivain considérable, lorsque cette opération est : 1° justifiée ; 2° spectaculaire. Exemple : Barrès (justement) lançant Mauriac inconnu. Ainsi ces cahiers trimestriels dirigés par Jean Cayrol, en illustrant parfaitement leur raison d'être — publier les (bons) balbutiements de très jeunes auteurs promis à de talentueuses confirmations — attirèrent-ils une partie de la curiosité que soulevait « Une curieuse solitude ». C'est dans ce mouvement favorable que s o r t « Ecrire 5 », où Cayrol présente trois auteurs de quatorze, dix-sept et dix-neuf ans : une fille (la cadette) et deux garçons.

Une fois calmée la légère démangeaison que provoque, avouons-le, cette surenchère dans la course aux prodiges, on se pose quelques questions simples.

La qualité des textes justifie-t-elle indiscutablement cette hâte ? La réponse sera nuancée. Anne Laurent a composé entre ses dix et ses quatorze ans ces petites fables, réflexions, cocasseries poétiques et allégories. L'ensemble est léger, charmant, un peu baroque. C'est d'une meilleure source que Minou Drouet ; ce n'est pas « Alice » ; c'est le fruit d'un don évident, mais pas encore naturalisé au pays des Lettres (J'écris « lettres » avec sérieux, si l'on permet, et sans que le mot sente forcément la poussière). En bref, on ne sait guère quoi penser de ce très joli jeu de plume d'une écolière.

Nos petits frères

Avec les élèves Linnemer et Jousselin, nous pénétrons en territoire plus que connu. Leurs « aînés » de quelque trois ou quatre ans leur ont désigné cette belle voie, sillonnée en tous sens, du Récit-pudique-et-glacé. L'un, Linnemer, boucle consciencieusement son petit tour du manège bourgeois : une province, un émoi, un mari, un amant, un accident, une tristesse. C'est maigre plutôt que « classique » et ça manque de la beauté du diable. L'autre, Jousselin, dix-neuf ans, se tire mieux du piège. Il a le goût d'écrire, de prendre ses distances, de provoquer de jolis accidents de mots. Mais lui aussi fait le triste, le pudique-et-glacé. Puisque Jousselin a l'étoffe d'un écrivain, (enfin, peut-être...), il était à plus forte raison peu urgent de le jeter si vite sur le marché, de nous le donner à juger sur un dossier trop léger.

Ce qui amène la question essentielle : ces sortes de publications sont-elles opportunes ? C'est avant tout de l'inflation que souffrent éditeurs et jeunes auteurs; est-il habile de traiter ainsi le mal par le mal ? Dans son avant-propos, Cayrol s'en prend à la jeune littérature de notables, au style glacé, aux adolescents grimés en pères nobles (je cite). Il oppose à cela une littérature de « mise à mort », de « corridas », de « corps-à-corps ». Mais on a la surprise de constater que 130 au moins sur les 190 pages de ce cahier sont une exacte image des fantômes que pourfend l'avant-propos. Le cri, chez Linnemer et Jousselin, est moins sensible que l'aisance à le retenir. Et je ne pense pas qu'« Un certain sourire » soit de ces exemples de « corrida » qui satisfont l'exigence de Jean Cayrol. « Ecrire » ne fournit donc pas tout à fait l'article vanté, mais un autre, à l'image (pour un temps encore) de ce qui se porte chez nos petits frères. Ce n'est ni bien ni mal ; « Ecrire » fait là le travail d'une honnête revue. Les revues ne le feraient-elles plus ? C'est, hélas ! possible.

François NOURISSIER.

VU, LU, SU

● Dans les revues

● ESPRIT publie un remarquable document parvenu de Russie. Un écrivain soviétique qui garde l'anonymat y expose les difficultés, les limites et les échecs du réalisme socialiste. « Actuellement, conclut l'auteur, je mets mon espoir dans un art fantasmagorique qui remplacera la description réaliste de la vie quotidienne. »

● **La N.N.R.F. célèbre le cinquantième anniversaire de la parution de la N.R.F. Jean Schlumberger, « celui qui préfaça, il y a cinquante ans, le premier numéro, se trouve aujourd'hui le seul survivant » et il évoque dans un bel article le souvenir de ses amis.**

● LES TEMPS MODERNES présentent un ensemble de documents et d'articles consacrés à Boris Pasternak.

● **Dans PREUVES, Raymond Aron se demande si l'U.N.R. est bien le nouveau parti radical de la Ve République. Denis de Rougemont évoque, à propos de trois romans, la permanence du mythe de Tristan dans la littérature contemporaine.**

● Dans LE MERCURE DE FRANCE, un article intéressant du jeune poète Yves Bonnefoy, sur la peinture du Quattrocento.

● Et ailleurs...

● **Après avoir travaillé dans une usine et avoir été ouvreuse dans un cinéma,**

SHELAGH DELANEY — FRANÇOISE SAGAN

Version anglaise.

SHELAGH DELANEY, 20 ans, a écrit, en prenant deux semaines de congé, une pièce de théâtre intitulée : « Un goût de miel », qui est jouée à Londres depuis huit jours. Il n'en faut pas plus pour qu'on la baptise la Françoise Sagan anglaise. Mais qu'écrit-elle ? Les journaux anglais, qui en sont pleins, renseignent sur l'argent gagné — 280.000 francs par semaine pour les représentations à Londres, 1 million et demi quand la pièce sera jouée à Broadway — le passé, l'aventure, le physique, les projets de l'auteur. Mais pas sur les qualités de « Un goût de miel ». Seul le critique du « Times » fait allusion aux « dons de dialoguiste » de Shelagh Delaney.

● NATHALIE SARRAUTE, auteur de « Martereau », vient de déposer chez Gallimard le manuscrit de son prochain roman intitulé « Le Planetarium ».

● **« LES TREIZE COMPLOTS DU 13 MAI », de Merry et Serge Bromberger, ont dépassé la vente de 60.000 exemplaires en trois semaines.**

● « ZAZIE DANS LE MÉTRO », de Raymond Queneau, s'est vendu à 28.000 exemplaires en quinze jours. C'est la première fois qu'un livre de Queneau prend un tel départ.

● En librairie

Parmi les livres sortis cette semaine, ceux-ci retiennent l'attention :

● « La Dernière Tentation », un inédit de NIKOS KAZANTZAKI (Plon).

● « Ciel ouvert », recueil de nouvelles sur l'expérience d'un prisonnier par ROGER IKOR (Albin Michel).

● « Les Eaux du Jarama », un roman de RAFAEL FERLOSIO, qui obtint le prix Nadal, équivalent du prix Goncourt, en Espagne.

OPÉRA-COMIQUE

Les doublures

● *L'aventure d'un critique devenu spectateur.*

L'AUTRE soir, j'étais à l'Opéra-Comique pour assister à la deuxième représentation de « La Voix humaine ».

— Une soirée de trois quarts d'heure, c'est bien court !

— Oui, mais « Isoline », féerie en deux actes et onze tableaux de Messager, était inscrite en lever de rideau.

— C'est charmant, paraît-il. Les critiques ont été intarissables sur la merveilleuse distribution d' « Isoline ».

— En effet, Clarendon écrivait dans « Le Figaro » que Liliane Berton « *chante délicieusement* »...

— Alors ?

— Liliane Berton n'était pas là ! M. Jacques Bourgeois affirmait dans « Arts » qu'Alain Vanzo est « *le meilleur ténor lyrique léger que nous ayons eu depuis Louis Arnoult* »...

— Alors ?

— Pas là non plus ! M. Dumesnil disait dans « Le Monde » que Gabriel Bacquier « *possède tous les plus solides mérites, qualité vocale, art du chant et du comédien* »...

— Alors ?

— Remplacé ! Mme Nicole Hirsch décrivait dans « France-Soir » Christiane Castelli « *somptueuse vocalement en Titania* » et Ione Claire « *d'une irrésistible drôlerie en reine Amalasonthe* »...

— Alors ?

— Envolées ! Mais les critiques avaient encore vanté davantage les mérites de Liane Daydé et de Michel Renault. « Le Parisien Libéré » avait trouvé cette phrase éloquente : « *Liane Daydé et Michel Renault ont été acclamés hier soir dans « Isoline »*...

— Alors ?

— Doublés, tout simplement !

— Et cette distribution de doublures était... mauvaise ?

— Pas précisément, mais vous voyez bien qu'il ne sert à rien de lire les critiques. A l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, ils assistent rarement au même spectacle que vous.

— Au fait, le livret était-il toujours de Catulle Mendès ?

— Oui, hélas !

C. S.

LE DISQUE DU MOIS

Gyorgy Cziffra joue les Rhapsodies hongroises de Liszt

EN décembre 1956, un virtuose complètement inconnu à Paris subjuguait les auditeurs des Concerts Colonne en leur offrant une prodigieuse interprétation du « Concerto en mi bémol » de Franz Liszt. La foule était littéralement électrisée et, qui plus est, les critiques les plus exigeants suggéraient que Liszt lui-même s'était réincarné en la personne de Cziffra. Etait-ce un miracle ? Un enregistrement promu bientôt best-seller semblait le confirmer. Cependant, un second concert, où Cziffra avait introduit « par mégarde » des pages de Mozart et de Chopin, plongeait les récents admirateurs dans une profonde perplexité. Cziffra ne serait-il l'interprète que d'un seul auteur, son compatriote Franz Liszt ?

Qu'importe ! L'enregistrement qui nous est proposé aujourd'hui appartient précisément au répertoire dans lequel Cziffra a triomphé. En effet, les Quinze Rhapsodies hongroises (1) représentent certainement le plus beau cadeau de Liszt au clavier ; elles constituent, en outre, l'expression de l'attachement sentimental du compositeur envers sa patrie. Nous savons, depuis Bartok et Kodaly, qu'un monde sépare le folklore hongrois de la musique tzigane lisztienne, mais, à vrai dire, Liszt n'avait pas confondu l'un et l'autre, il pensait simplement que les Hongrois, dénués de tout patrimoine musical, devaient se contenter d'accepter celui des tziganes. On ne saurait lui tenir rigueur de cette erreur musicologique puisqu'il a réussi une prestigieuse utilisation de la musique tzigane dans les Quinze Rhapsodies. Toutes les caractéristiques de cette musique lointaine sont ici réunies : rythmes, contrastes, gammes modales, mélodies avec appogiatures, imitation des instruments tziganes, etc. Et tout cela, pris dans un grand courant romantique, reste constamment du piano incomparable.

Le « premier »

Le cycle des Rapsodies exige un interprète exceptionnel qui possède d'abord — faut-il le préciser ? — une technique transcendante, et sache sans cesse moduler son jeu selon l'expression de chaque pièce : il faut la puissance dans la bravoure, la délicatesse et le legato dans la confidence. Il faut surtout un pianiste qui fasse oublier l'acrobatie pianistique.

Or, en décrivant les qualités requises pour l'interprétation de ces Rhapsodies, nous avons exactement caractérisé le jeu de Gyorgy Cziffra. Sa technique est éblouissante, mais ce n'est jamais à une simple démonstration qu'il nous convie : avec un tel enregistrement, il peut, sans nul doute, être considéré comme le premier interprète de Liszt de son époque.

Ajoutons que les trois disques des Rhapsodies Hongroises sont complétés par une magnifique « Rhapsodie espagnole » du même Liszt. Enfin, les ingénieurs du son ont accompli une performance digne de ce mot trop galvaudé : « haute fidélité », et l'éditeur a inclus dans le coffret une plaquette fort intéressante. Tous ces mérites sont rarement réunis, aucun amateur ne doit laisser passer cette occasion.

(1) 33 tours Voix de son Maître, FALP 517 à 519.

JAZZ

February in Paris

● *Un programme chargé pour les « fans ».*

SI janvier s'est piteusement terminé par l'exhibition à l'Olympia de la médiocre formation « Rhythm and Blues » de Cootie Williams, février promet d'être, pour les amateurs de jazz, un mois de grand cru.

Samedi dernier, l'Olympia — dont la formule des concerts à 18 heures et à minuit, avant et après le spectacle de music-hall, est désormais adoptée — a reçu le quintette de Horace Silver. Ce jeune pianiste est un des musiciens les plus marquants de la Nouvelle Vague. Il a introduit et rendu célèbre dans le jazz un style simple, propre et facile d'accès, avec une manière de « swinguer », surtout sur le blues, qu'on désigne d'un mot qui a fait fortune : « funky ». Il se produira encore quelque temps à Paris, au Club Saint-Germain, avant de reparaître, le 16 mars, mais cette fois-ci avec le trio de Sonny Rollins.

Ce jeune saxo-ténor, lancé bien malgré lui à une époque où, de son propre aveu, il n'en était encore qu'au stade des essais, a beaucoup enregistré depuis 1957. On l'a peut-être un peu rapidement sacré « chef de file du Hard Bop », qualité qu'il partage au moins avec Sonny Stitt. Son style allie la chaleur et la rugosité des grands *punchers* (Hawkins, Webster) à des audaces rythmiques et harmoniques héritées en droite ligne de Charlie Parker.

Enfin, le 28 février, l'Olympia accueillera le grand orchestre de Count Basie. Les places sont déjà presque toutes louées. On sait que cet ensemble, depuis son « come-back » de 1955, est ce qui se fait de mieux aujourd'hui, mis à part Ellington, en matière de jazz de grande formation.

Le passage à Paris de tous ces *jazzmen* laisse prévoir « after hours » de nombreuses « jam-sessions », dans ces boîtes spécialisées que sont le « *Club Saint-Germain* », le « *Blue Note* » ou le « *Chat qui pêche* ». Actuellement, au « *Blue Note* », Lester Young joue chaque soir avec la formation de Jimmy Gourley. L'ancien soliste de Count Basie, celui qui est tenu pour le père du « cool », n'a peut-être plus son inspiration d'autrefois, mais sa sonorité et la suprême décontraction de son jeu sont toujours uniques.

F. M.

Horace Silver : « Silver's Blue », Philips BO7447, 33 t., 30 cm.

Sonny Rollins : Avec le M.J.Q., Barclay 84057, 33 t., 30 cm.

Count Basie : Festival de Newport 1957, Barclay 5001, 33 t., 30 cm.

Lester Young : Avec Buddy Rich, Barclay 3599, 33 t., 30 cm.

SONNY ROLLINS
Rugueux.

SIMONE LANGLOIS
Patiente.

VARIÉTÉS

Simone Langlois à Bobino.

● *Célèbre à 12 ans. Oubliée à 13 ; découverte à 22.*

SIMONE LANGLOIS passe en ce moment à Bobino. Elle a une place modeste dans le programme, mais remporte tous les soirs un grand succès. Les critiques la découvrent, ce n'est pourtant pas une débutante, elle chante depuis dix ans...

A douze ans, elle est trapue et blonde, a encore des mains de bébé mais déjà des yeux de grande personne et une voix de chanteuse réaliste ; la voix d'une femme qui a connu toutes les turpitudes de la vie et les tourments de l'amour. Elle se produit dans les émissions publiques de Jean Nohain, tape du pied, tire la langue aux machinistes. On s'extasie, crie au prodige ; on lui reproche cependant d'imiter Edith Piaf, dont elle interprète le répertoire avec une maturité presque indécente. Cela la fait rire ; ses parents sont pauvres, n'ont pas de poste de radio... elle n'a jamais entendu Edith Piaf. Mais on se lasse vite des « petits monstres » sacrés trop vite. Pendant six ans, Simone Langlois subsiste grâce à ses amis — producteurs de radio, organisateurs de galas. Elle continue à chanter en attendant « la saison nouvelle »... et en oubliant de grandir. Elle passe son certificat d'études, lit beaucoup et n'importe quoi.

« *Je peux vous parler de Nietzsche ou de Freud, mais je ne sais pas ce qu'a fait Vercingétorix* », dit-elle, et elle ajoute fièrement : « *Je suis une autodidacte* ». Aujourd'hui, l' « autodidacte » a vingt-deux ans, les mains toujours un peu courtes, mais une célébrité toute neuve. Elle a aussi un Grand Prix du Disque, un excellent répertoire (1), des promesses de contrats, des propositions multiples — et la tête froide.

« *Maintenant, je veux être vedette* », dit-elle. L'histoire de Simone Langlois ne ressemble pas à un conte de fées peuplé de « bonnes marraines » et de princes charmants ; c'est un conte moderne qu'elle vit avec lucidité et où la patience a remplacé la chance.

D. H.

(1) « Simone Langlois chante Jacques Brel » : « Heureux », « Je ne sais pas », « Sur la place » (avec Jacques Brel), « Il nous faut regarder ». (45 tours, Fontana, 460.566 ME.)

« Envoie la musique », « C'est mon vieux quartier », « Ma patrie », « Deux enfants ». (45 tours, Fontana, 460.582 ME.)

« Voir », « A tout jamais », « Comme le printemps », « Je me souviens d'une chanson ». (45 tours, Fontana, 460.593 ME.)

NOTES D'ÉCOUTE

La Marche des gosses

La grève des musiciens d'enregistrement qui, depuis le 8 décembre, paralyse la production de disques français, n'est pas terminée. Il a pourtant suffi d'une seule chanson pour juguler cette grève, pour obliger les maisons de disques, soit à accorder l'avantage demandé par les musiciens, soit à enregistrer à l'étranger : il s'agit de la chanson « Nick nack paddy wack », que chantent Ingrid Bergman et une douzaine d'enfants dans le film « L'Auberge du sixième bonheur », qui n'est toujours pas sorti en France. Historiquement, la Maison Vega a les droits de la bande originale du film. Nous avions omis de le signaler ; personne cependant ne les lui conteste... Mais la chanson est tirée du folklore anglais — elle est donc dans le domaine public — et rien n'interdit légalement d'en faire autant de versions que l'on désire. Il en existe actuellement quinze... et rien n'indique que la liste soit complète :

● Sous le titre « Nick nack paddy wack », la bande du film dirigée par Malcolm Arnold (*Vega*), l'orchestre américain de Bill Shepperd et la version musette d'Aimable (*Vogue*), la chorale de Bondy et Jo Courtin (*Président*), Mitch Miller (*Philips*), Freddy Vandair et les Sacha Rhythm Boys (*Versailles*).

● Sous le titre « La Marche des gosses », sur des paroles écrites par Boris Vian : la chorale des Scouts de France (*Philips*), Annie Cordy et les Compagnons de la Chanson (*Pathé Marconi*), Yvette Giraud (*Fontana*).

● Enfin, sous le titre « Am Stram Gram », Dalida (« Mademoiselle Succès ») a enregistré la version de Jacques Larue, ainsi que les orchestres Eddie Barclay et Sauter et Finegan (*Barclay*).

MUSIQUE

Maurice Le Roux

● *A la tête du jeune mouvement musical.*

La Société des Concerts du Conservatoire recevait récemment un hôte de marque, un pianiste qui « fait le plein » des salles de concert, du moins en France : Wilhelm Kempff ; comme prévu, il fut follement acclamé. Mais la véritable vedette de ce concert était un chef d'orchestre français de trente-cinq ans, Maurice Le Roux. Les mélomanes parisiens qui frémissent aux noms de Karajan et de Roberto Benzi connaissent mal Maurice Le Roux, tant il est vrai qu'en France, être chef d'orchestre « français » constitue un lourd handicap. Mais qui est Maurice Le Roux ?

Au Conservatoire de Paris, il travailla avec Pierre Boulez dans la fameuse classe d'Olivier Messiaen et se fit également remarquer dans la classe de direction d'orchestre, où il obtint un premier prix. Il fut ensuite l'auteur du « Cercle des Métamorphoses », créé au Festival d'Aix-en-Provence en 1953, qui déclencha un scandale mais le plaça d'emblée à la tête du jeune mouvement musical. Puis, bien sagement, au lieu de recommencer mille fois, sous des formes différentes, « Le Cercle des Métamorphoses », il préféra conserver son papier à musique pour écrire des partitions de film. Il a signé la musique de « Crin blanc », des « Mauvaises Rencontres », du « Ballon rouge », d'« Amère Victoire ». Grâce à quoi, depuis quelques années, il peut consacrer presque toute son activité à son métier de chef d'orchestre.

Ecarter la routine

Dimanche, à la Société des Concerts du Conservatoire, il nous a prouvé qu'il n'était pas seulement *un bon chef français*, mais *le meilleur* chef de sa génération. L'Ouverture du « Corsaire » de Berlioz fut étourdissante de mouvement et de couleur, la « Symphonie inachevée » profondément romantique et soignée jusqu'au moindre détail. Pendant le « Concerto » de Schumann, il se trouva constamment en parfait accord avec un soliste parfois capricieux, quant aux « Trois Pièces » de Berg, une des partitions les plus spectaculaires de la musique moderne — et une des plus difficiles à conduire — il les dirigea par cœur, ce qui tient déjà du prodige, et leur insuffla une vie, un brio, un souffle incroyables.

Maurice Le Roux, « spécialiste de la musique moderne », nous le savions déjà depuis un certain concert où il fit siffler par le public parisien désorienté les « Variations » de Webern. Mais Maurice Le Roux, dans le répertoire classique, s'est montré l'égal des plus grands.

Un don immense ne suffit pas à expliquer les réussites de Maurice Le Roux. Il pourrait souscrire à cette phrase que notait le jeune Bruno Walter dans ses carnets : « La tâche essentielle de ma vie (sera) d'écarter la routine et d'oublier les usages pour pénétrer jusqu'à l'œuvre même et l'exécuter comme si c'était une création. »

CLAUDE SAMUEL.

THÉATRE

Roger Planchon attend

● *Objet de la visite : danger de mort.*

Février 1959. Un jeune homme trapu, timide derrière ses lunettes cerclées de fer qui lui donnent l'air d'un étudiant de Dostoïevski, pénètre, les sourcils froncés, dans les locaux du nouveau ministère des Affaires culturelles. Il demande à voir M. Loubet, directeur du cabinet de M. André Malraux. L'huissier lui tend une fiche. Il inscrit son nom : Roger Planchon. Après la formule « objet de la visite », il ne met rien, mais il aurait pu écrire : « Le Théâtre de la Cité en danger de mort ».

MAURICE LE ROUX
« Comme si c'était une création. »

Roger Planchon, malgré ses vingt-huit ans, est l'animateur et le directeur du Théâtre de la Cité, à Villeurbanne, près de Lyon où, avec son centre théâtral, il a réalisé une expérience qui, dans la province lyonnaise, est l'équivalent de ce que Jean Vilar et le T.N.P. ont fait sur le plan national.

Mais les difficultés financières au milieu desquelles il se débat risquent de mettre en cause l'existence même de son entreprise.

Dès 1951, il avait créé à Lyon même un petit théâtre de cent places, le Théâtre de la Comédie. Entre 1951 et 1957, il y monta vingt-cinq spectacles (Ionesco, Brecht, Adamov). Mais en raison de l'exiguïté de la salle, ces spectacles confidentiels ne touchaient guère que l'intelligentsia lyonnaise.

Planchon eut rapidement conscience qu'il ne devait pas seulement se consacrer à un public déjà cultivé pour qui aller au théâtre est une distraction courante, mais qu'il devait au contraire chercher à atteindre un public nouveau, beaucoup plus vaste, celui qui ne va pas au théâtre.

Il voulait que « la culture populaire » ne soit plus une formule mais une réalité, et il se mit à la besogne.

D'abord il fallait trouver un théâtre. La chance se présente en la personne de M. Gagnaire, maire de Villeurbanne, banlieue industrielle de Lyon, qui offre à Roger Planchon, début 1957, de mettre à sa disposition les 1.500 places du Grand Théâtre de Villeurbanne. Mais il ne suffit pas de trouver un local, il faut le remplir, il faut aller chercher ce public populaire qui n'aime pas le théâtre parce qu'il n'a pas l'occasion de le connaître.

La première représentation est désastreuse : dix spectateurs. Planchon et son équipe entreprennent alors un patient travail de prospection parmi les travailleurs de la région lyonnaise. Ils prennent contact avec les comités d'entreprise qui comprennent l'intérêt de leur tentative, les encouragent, les aident, organisent des meetings dans les cantines, où Planchon, grimpé sur une chaise, parle de Brecht et de Shakespeare devant un auditoire surpris d'abord puis attentif. On distribue des tracts, des questionnaires, on organise des expositions autour de Molière, de Shakespeare...

Peu à peu, le théâtre se remplit, on vient d'abord par curiosité, pour voir ce que valent ces comédiens et on y prend goût.

On vient voir « Les Trois Mousquetaires » de Dumas, « Les Fourberies de Scapin » et « George Dandin » de Molière, « La Seconde Surprise de l'amour » de Marivaux, mais aussi du Shakespeare (« Henri IV »), du Brecht (« La Bonne Ame de Se-Tchouan). Et, bientôt, on viendra voir « Les Ames mortes », de Gogol.

Trop tard

Un seul spectacle attire aujourd'hui 15.000 personnes (chiffre qui peut paraître modeste en comparaison avec les succès parisiens : mais quand Edwige Feuillère, par exemple, vient en tournée à Lyon, elle ne déplace pas plus de 3.000 spectateurs.)

Le public du Théâtre de la Cité est, pour 50 %, ouvrier. Le prix des places est théoriquement de 300 francs et de 500 francs, mais la plupart des spectateurs bénéficient du tarif réduit : 250 francs. Six lignes de cars ont été établies pour permettre au public de se rendre au théâtre. Les représentations sont suivies de discussions entre l'équipe des comédiens et l'assistance qui pose des questions, formule des suggestions.

Les syndicats patronaux et ouvriers de la région suivent cet effort de très près et sont, pour la plupart, représentés à l' « Association du Centre culturel d'Informations de Lyon-Villeurbanne », qui s'est réunie le 2 février dernier pour discuter de l'avenir du Théâtre de la Cité.

Un an après son installation, Roger Planchon a réussi... Il est au bord de la faillite !

Malgré l'aide que lui apportent les syndicats de la région, les subventions de la municipalité, les recettes de ses spectacles, il ne joint pas les deux bouts. Il essaie bien de passer de la publicité sur le rideau de fer, de mettre des placards dans le journal du théâtre, au risque de déplaire à un public qui voit mal que ce théâtre puisse être une entreprise commerciale.

Alors ? Alors il faut bien que Planchon se tourne vers les pouvoirs publics. Il ne demande pas grand-chose. Un inspecteur des Finances, M. Chatelain, est venu plusieurs fois. Chacun de ses rapports conclut : « Avec 18 à 20 millions par an, le Théâtre de la Cité peut parfaitement marcher ».

Il y a bien d'autres théâtres en province, les centres régionaux, qui bénéficient d'une aide de l'Etat. Mais ils ont eu la chance de se voir octroyer un statut du temps où Mlle Jeanne Laurent s'occupait du théâtre. Roger Planchon est arrivé trop tard.

Cabarets Dancings
THÉ DANSANT CLARIDGE Ély. 0-17 h.
CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours, Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.
le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière
MIAMI DANCING
Orchestre JOSE SICCO - 3, impasse Bonne-Nouvelle
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
LE SHAKO 3, rue Vernet. Bal. 22.04 Francis LINEL
Restaurants
LIDO ÉLY. 11-61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy
MOCAMBO RENATO ★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-64 Dîners spectacle
30 ANS DE RENOMMÉE
GALAN RESTAURANT
PAUL VOUS Y ATTEND dans un cadre élégant et rajeuni
36, boulevard Henri-IV - ARC. 17-09
Ouvert tous les jours
STUDIO PUBLICIS 131 Champs-Elysées
GÉRARD BLAIN JEAN-CLAUDE BRIALY dans
PRIX JEAN VIGO
le beau Serge
avec MICHÈLE MERITZ BERNADETTE LAFONT et EDMOND BEAUCHAMP
un film de CLAUDE CHABROL

Aussi il « monte » régulièrement à Paris voir le ministre, pour lui dire : « Je suis poursuivi par mes créanciers. Si je ne trouve pas d'argent, je vais être obligé de fermer. » « Ce n'est pas possible, répond invariablement son interlocuteur, votre travail est passionnant, il n'est pas question de vous arrêter, on va vous aider. » Et on l'aide, un peu... L'année dernière, par exemple, on lui avait promis douze millions. Il en a reçu neuf. Mais pour lui, une différence de trois millions, c'est tragique.

Il est venu cette année encore. Il a demandé. Il attend...

EVELYNE REYRE.

Robert Kanters a vu pour vous :

● *De bien vieilles nouveautés.*

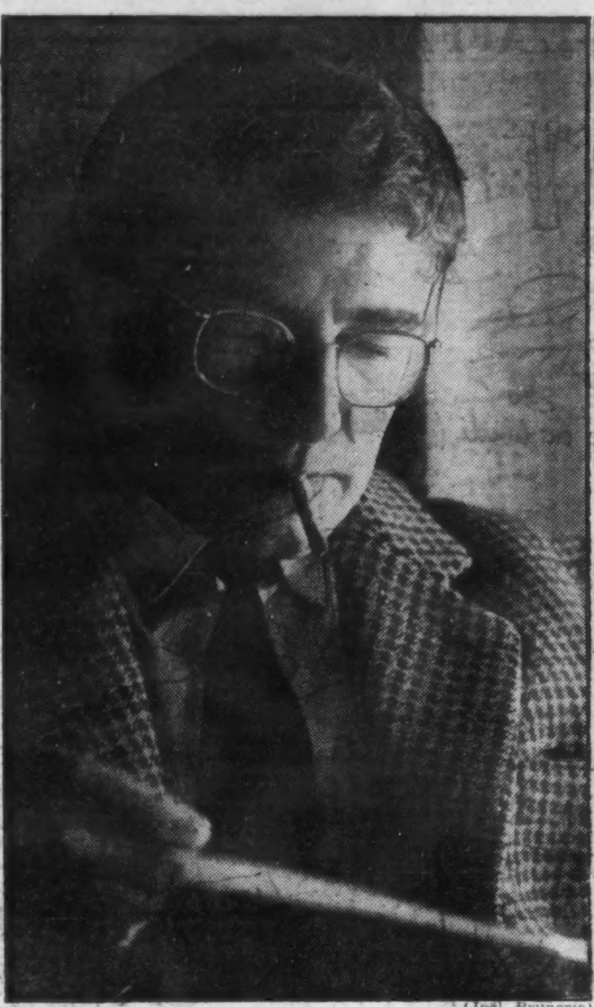
COMME tous les chefs-d'œuvre de Feydeau, « Champignol malgré lui » (1) est une pièce en un acte. Malheureusement c'est le second. Et il a l'air d'être de Courteline. Si vous aimez le comique troupier de la belle époque, vous rirez sans doute entre dix et onze heures. Mais avant ? Et après ?

Feydeau est un auteur tabou. Pierre-Aimé Touchard le préface, et Marcel Achard le proclame « le plus grand après Molière » ; la moindre restriction risque de vous faire passer pour un esprit morose. Tant pis. On vante ces mouvements d'horlogerie minutieusement réglés qui déclenchent le rire aussi sûrement qu'un réveille-matin une sonnerie. Mais faut-il pour cela organiser périodiquement sur les scènes de Paris une exposition de ces pendules qui disent toujours « coucou » et qui sonnent toujours à l'heure de 1900 ? De même que nous nous attendrissons sur des objets hideux et des modes grotesques en disant « c'est amusant », nous allons voir ces pièces, le plus souvent puériles et assommantes, avec un sourire béat et au coin de l'œil une larme un peu gâteuse.

Qu'il n'y ait dans ces pièces ni vérité, ni humanité, cela va de soi et ce n'est pas ce que l'on y cherche. Mais pour nous faire rire, comme ce laborieux se donne visiblement du mal ! Pendant des scènes et des scènes, il entasse les préparations pour amener ses personnages dans le même lit ou dans la même cour de caserne comme ici. Il est excellent quand la situation devient d'une absurdité démente, mais pour y arriver, comme ce petit artisan cartésien se traîne et nous traîne pendant les trois quarts de la soirée de mornes platitudes en conventions éculées ! C'est son rythme qui n'est plus drôle parce que nous avons pris, au cinéma en particulier, des leçons de rapidité : remarquez que des pièces de Feydeau et des vaudevillistes de son époque, on ne tire guère que des films qu'on ne va pas voir. Au théâtre, Ionesco, par exemple, c'est souvent du Feydeau projeté à un rythme accéléré (et ce n'est peut-être que cela). Ou bien c'est la pendule de Feydeau mais qui sonne enfin, à l'improviste, midi à quatorze heures. Et si quelques pièces restent au répertoire c'est parce qu'elles permettent des prouesses d'acteur : que serait Amélie sans Madeleine (Renaud) ou le Dindon sans Robert (Hirsch) ? Ce théâtre léger de 1892 est comme le franc lourd, une monnaie fiduciaire qui vit de la nostalgie des vieillards plus encore que de leur confiance.

● Mauvaise Semence

Les nouveautés de la semaine sont d'ailleurs presque aussi vieilles. « Mauvaise Semence », de MM. Vandenberghe et Mihalakeas (2), par



(Joël Brunerie)

ROGER PLANCHON
C'est fini, les spectacles pour l'intelligentsia.

CLAUDE CHABROL
C'est fini, les amoureux en plan américain.

exemple, est une pièce qui aurait eu sa chance de succès quand « Champignol » était jeune, vers 1892, mais au Théâtre Libre. C'est un mélodrame paysan bien complet et bien conservé : la mère autoritaire, abusive, partiale ; le fils aîné paresseux, brutal, méchant (mauvaise semence) ; le fils cadet doux et bon (semence sainte) ; sa femme qui avait fauté d'abord avec l'aîné, mais qui s'est rachetée sincèrement ; l'enfant du péché qui est un délicieux bambin malgré tout ; la vieille servante au grand cœur et au franc-parler ; le métayer plein de dévouement, et le docteur pour justifier la mise en circulation d'une fiole d'un remède qui... Agitez adroitement tout cela selon les plus vieilles recettes, et écrivez d'une manière à la fois académique et cochonne (on ne dit pas : le sexe, on dit : ce que j'ai ou ce que tu as entre les jambes). Même honnêtement conduite et honnêtement interprétée, une telle entreprise a-t-elle encore un sens ?

● La maison des sœurs Gomez

Après les frères ennemis, les sœurs rivales. Dans une Algérie idyllique où la fraternité n'est pourtant pas un vain mot, les ardentes sœurs Gomez se disputent le beau pêcheur italien. L'aînée l'emporte, mais c'est une fille orgueilleuse, amoureuse de l'amour plus encore que d'Antonio. La cadette se tue en apprenant la vérité, et l'aînée meurt en découvrant ce suicide. Cela fait trois tableaux sur sept du spectacle de Mme Geneviève Baïlac. Pour le reste la troupe du C.R.A.D. d'Algérie (celle de « La Famille Hernandez ») met et remet de la couleur locale. On a intégré à la pièce des croquis, des conversations, des chants, des danses et jusqu'à « Funiculi Funicula ». Mais l'intégration (au théâtre) n'est pas une formule d'avenir, et bien que l'ensemble ait de la bonne volonté et du mouvement, cela passe mal la rampe et la Méditerranée (3).

● L'Enfant du Dimanche

Avec « L'Enfant du Dimanche » (4), M. Pierre Brasseur a sans doute voulu écrire une pièce sur la situation de l'enfant des divorcés, qui voit sa mère en semaine et son père en week-end. Mais comme il n'a plus l'âge de faire l'enfant, il a aussi coquettement et longuement dessiné un rôle de père, le bohème incorrigible et irrésistible. Entre l'histoire du père (reprendra-t-il sa femme à son brave homme de second mari ?) et l'histoire de l'enfant devenu grand (épousera-t-il la petite amie à laquelle il a fait un bébé, de manière que celui-ci ait enfin deux parents toute la semaine ?) la pièce va de travers, mal soutenue par des mots d'auteur et des souvenirs d'acteur.

● Silence

Enfin la pièce de M. Romain Brandstaeter « Silence » (5), adaptée par Mme Goriely et M. Maurice Clavel, traite un sujet plus actuel : les conflits de l'amitié et de la délation, de l'amour et de la sincérité sous le régime policier d'un Etat satellite (la Pologne). Mais nous n'échappons pas à une impression de déjà vu, en partie parce qu'une abondante littérature nous a déjà entretenus de problèmes analogues, en partie parce que la pièce est bien faite, selon des règles trop classiques, celles de toutes les pièces à thèse. Au surplus si presque tous les spectacles dont nous venons de parler sont fort convenablement joués, ici, à part Mlle Huguette Forge, l'interprétation est constamment maladroite.

R. K.

(1) Marigny.
(2) Théâtre des Arts.
(3) Athénée.
(4) Théâtre de Paris.
(5) Théâtre du Tertre (le mardi).

CINÉMA

Denis Vincent a vu pour vous :

● *« Le Beau Serge », le film d'un jeune homme qui a le cinéma dans le sang.*

CE qu'il a, Claude Chabrol ? Ne cherchez pas. Il a le cinéma dans le sang. Comme Louis Malle, comme Jacques Baratier, comme tous ceux qui vont venir et qui savent se servir du film pour s'exprimer, de même que les enfants savent aujourd'hui distinguer, à 5 ans, toutes les marques de voitures. Parce qu'ils sont nés avec, parce qu'ils ont vécu avec, parce que leurs émotions d'adolescents, ce n'est pas à la Comédie-Française ou à la lecture de Rimbaud qu'ils les ont éprouvées : c'est dans les ciné-clubs, devant telle image de Murnau et telle autre de Stroheim. Ou tout simplement dans la salle de leur quartier.

Le cinéma, c'est leur façon de parler. Les uns parleront bien, les autres parleront mal. Et puis il y aura ceux qui n'ont rien — ou peu — à dire.

Chabrol a-t-il beaucoup de choses à dire ? Si on lui confie demain la mise en scène des « Misérables »,

→

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LE AMICHE
Femmes entre ELLES
d'ANTONIONI - v. o.

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
CAPTAIN'S PARADISE
d'Anthony KIMMINS - v. o.
et UNE PARTIE DE CAMPAGNE
de Jean RENOIR

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
LA KERMESSE HÉROÏQUE
Un film de Jacques FEYDER
Etudiants : 150 fr.

STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
SEUL A PARIS

THEATRE RECAMIER
3, RUE RECAMIER 7e - LIT. 63-87
la nouvelle pièce de
IONESCO
TUEUR SANS GAGES
LOCATION OUVERTE

PORTO
BARROS
OPORTO

de « Ben Hur » ou de « La Madone des Sleepings », il sera sans doute moins habile que n'importe lequel des bons « anciens ». Mais on ne lui a rien confié. Il a pris. Il a pris son argent, sa caméra, et puis il a pris ce qu'il avait dans la tête.

Comme Louis Malle tournant « Les Amants » a naturellement puisé aux sources — son milieu, ses amis, une maison qu'il avait habitée dans son enfance — Chabrol est retourné dans la Creuse. C'est le pays de sa mère. Il y a vécu.

Son film « Le Beau Serge » (1) constitue ce qui a été dit, avec simplicité et presque avec gentillesse, de plus tragique sur la vie d'une petite commune et de ceux qui ne parviennent ni à la quitter, ni à y rester. Sur le bistrot, pivot de la journée. Sur les garçons qui voudraient tant trouver un sens à la vie. Sur la petite coureuse qui le cherche en se frottant aux garçons.

Un beau métier

Après tant de films à thèse sur l'alcoolisme, voilà la première fois qu'en voyant à l'écran un jeune homme saisir une bouteille, on n'éprouve pas l'envie de lui crier : « *Arrêtez donc cette comédie, au lieu de ruiner votre santé et votre vie. C'est si simple.* »

Non. Ce n'est pas simple. Et puis quelle importance cela peut-il avoir de ruiner sa vie quand on n'a pas de vie ?

Le Beau Serge est un garçon du village, plus doué que les autres, qui a cru qu'il pourrait devenir architecte. Et puis il a été recalé au bac. Et puis il a fait un enfant à une fille. Et puis voilà. Il est là, avec un misérable métier. Et il boit. Et il prend une conscience aiguë de son échec parce qu'un copain d'enfance, un ami, son ami, François, revient passer quelques semaines au village.

Comme ils sont bien traités, ces rapports pudiques et intenses de l'amitié...

François voudrait aider Serge. Mais aide-t-on jamais personne ? Il fallait, puisqu'il s'agit d'un film, le laisser croire et que cette histoire ait une fin. La fin est là, plaquée, sans importance.

Ce qui demeure, c'est l'impression presque intolérable de vérité, tout doucement dite, que donnent les trois quarts du film, le plongeon dans cet univers tout proche et étranger, celui des villages que l'on traverse, très vite, en voiture, et où n'habitent plus, lents, rusés et accordés à la terre et au ciel, les paysans de notre enfance, mais des jeunes gens tristes qui voudraient « de l'argent ».

Au village, il y a aussi le boulanger qui, lui, est sain et content. Peut-être parce qu'il a un beau métier ? Faire le pain, c'est un beau métier.

Faire un film, c'est aussi un beau métier quand on le fait ainsi. Des images belles et nues, de jeunes comédiens qui réussissent à ne point en avoir l'air, mêlés aux véritables habitants du village où fut tourné « Le Beau Serge »...

Claude Chabrol semble seulement ne pas savoir se servir de la musique. C'est peu de chose.

Voici comment il raconte lui-même son expérience :

« Alors, fiston... »

« Je suis né dans le 10e arrondissement en 1930. Mes grands-parents étaient de la Creuse, alors hop, à la guerre, on m'envoie chez eux pour que j'aie de quoi manger. Mes parents aimaient bien les gros bébés. Pendant toute la guerre je suis resté à Sardent et c'est là, automatiquement, que j'ai situé « Le Beau Serge ». Je connaissais tellement bien ce village. Comme il n'y avait pas beaucoup de distractions, pendant la guerre, dans ce patelin de 450 habitants, avec les copains de la communale, on a loué un appareil de projection et des films en 16 mm. On vendait des billets. Cela a été ma première affaire de cinéma. Elle était très rentable ; c'est peut-être ça qui m'a donné confiance.

« Mais, je suis rentré à Paris pour passer mes bacs. Après, papa, qui était pharmacien, m'a dit :

« Alors, fiston... »

« Alors quoi, je n'avais envie de rien de spécial. Papa, il en tenait pour la pharmacie. J'ai gagné un moment avec une licence de lettres et un peu de droit, mais, après, papa m'a dit :

« C'est très joli tout ça, mais ça mène à quoi ? Alors, fiston, la pharmacie ? »

« J'ai cédé et j'ai fait quatre ans de suite ma première année de pharmacie. Je n'ai jamais pu aller plus loin. Quelle époque formidable ! Je n'allais jamais au cours, mais je me tapais jusqu'à cinq films par jour. Je me souviens d'une journée épatante. Le matin, « Le Journal d'une femme de chambre », l'après-midi, « La Bête humaine », « Les Raisins de la colère », le soir, « Lady Eve » et « Le Tournant décisif ». Sensationnelle journée, pas un navet. J'étais cinéphile, quoi, ça existe ! Je connaissais tout par cœur et je pouvais en parler des heures avec des copains. J'étais amoureux, amoureux du cinéma.

« Je me suis marié quand même et je suis entré à la Fox comme chargé de presse pendant un an et demi. C'était pas ennuyeux, mais pas marrant, marrant. Alors là, coup de veine. Ma femme hérite. Oui, il faut bien le dire, ma femme est riche. Comme on n'a pas de besoins (moi, une bagnole, des bouquins. Elle, de la laine et des primeurs pour les gosses), on a décidé de faire un film. Je voulais tourner « Les Cousins » avec Blain et Brialy. Ce sont des copains. Je fais le plan, puis le budget. C'était trop cher. Il y avait pas assez d'héritage. Alors j'ai écrit « Le Beau Serge ». Comme point de départ, j'avais donc mon village où je savais que je pourrais m'installer longtemps pour pas cher et où je pourrais tout tourner en décors naturels et mes deux copains à qui j'avais promis des rôles. Alors j'ai écrit un truc qui utilise tout ça et puis j'ai fait le devis : 56 millions. Ça collait. Dix-neuf millions pour financer l'image, sans éclairage, avec de la pellicule extra-sensible. J'ai mis mes trente millions liquides là-dedans. On a eu des crédits, et j'ai fait des économies. Finalement le film a coûté 48 millions 1/2. C'est la seule affaire de cinéma où, trois mois après la fin du film, tout était payé. On n'avait pas une dette. Et puis on a touché 35 millions de prime à la qualité, alors, immédiatement, j'ai pu redémarrer avec « Les Cousins ». Là, on s'est payé des extérieurs à Paris et un peu de studio, mais je n'ai pas dépassé 60 millions.

« Ce n'est pas une vocation chez moi, le film pas cher, mais je veux prouver que c'est possible et que c'est un moyen pour débuter. Après « Les Cousins », je vais travailler avec l'argent des autres. Je voudrais que ma société serve uniquement à financer les trucs qui font peur aux marchands de cinéma. Avec des chutes de pellicule, Eric Rohmer a tourné en trois jours un court métrage, « Véronique et son Cancre », style comtesse de Ségur. Je le bazarde avec « Le Beau Serge ». Mon chef monteur, Gaillard, en a tourné un aussi sur une nouvelle de Maupassant, « Les Bijoux ». Je ne peux pas le « filer » avec « Les Cousins » parce qu'il y a aussi Brialy dedans. Mais on se débrouillera. Cette année, Rohmer tournera un grand film pas cher : « Le Signe du Lion ».

Les autres aussi

« Il faut montrer aux anciens que « la nouvelle vague » existe. Oh ! d'ailleurs on n'est pas très audacieux. On devrait ruer dans les brancards, mais on n'ose pas. Cela ne ferait pas sérieux. Alors, on compose. Mais il faut bien qu'ils comprennent que c'est fini, le cinéma de genre, le genre : Je tourne un policier, un Fernandel, un « jeunesse délinquante », etc., que c'est fini les dialogues faits pour le public, les amoureux en plan américain.

« Le cinéma a fini d'éblouir les populations. Voir défiler les images, cela n'épate plus personne. Le cinéma est maintenant un vrai moyen d'expression. Pour certains, Murnau, Ophüls, Rossellini, Renoir, cela a toujours été ainsi. Qu'il y ait des films à tambour et à vedette, pour attirer le pékin, bon, mais les autres aussi peuvent marcher. C'est ce qu'il faut démontrer. »

Chabrol a déjà signé deux contrats avec deux importantes sociétés de production qui se sont engagées à lui laisser toute liberté. Il tournera ainsi en mai son premier film en couleurs dont il fait, avec Paul Gégauff, l'adaptation et les dialogues. L'année prochaine, il tournera « L'Homme de Guerre », d'après une pièce de François Ponthier.

D. V.

(1) Studio Publicis.

L'AFFAIRE GIGI

vue par HENRI CRESPI

Michèle Manceaux vous raconte :

L'art et la manière d'être une vraie jeune fille.

COMMENT faire valoir sa virginité ? Comment s'en accommoder ? Comment s'en débarrasser ? Tel est le problème soulevé cette semaine sur plusieurs écrans parisiens. Le public directement intéressé par ces questions est forcément un peu limité. Mais les solutions envisagées réconforteront peut-être les jeunes personnes qui se sentent concernées.

Gigi

Ainsi, dans « Gigi » (2), elles apprendront que ce précieux capital peut même conduire au mariage, si l'on y met ce qu'il faut de réticence, de naïveté, et surtout de sentiment. Gigi est de celles que l'on n'épouse pas (l'action se situe en 1900 et la famille de Gigi fait partie du demi-monde), mais le riche Gaston n'osera pas déflorer une si tendre innocente. Lui, le séducteur, le blasé, le voilà pris au piège du cœur aimant. Rien

(2) Marignan, Français.

TH. DES VARIÉTÉS
LES FRÈRES JACQUES
Les Athlètes complets de la Chanson

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Un grand succès
TCHIN-TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

STUDIO DES AGRICULTEURS
rue d'Athènes - TRI. 96-48
PARASH PATHAR
LA PIERRE PHILOSOPHALE - v. o.
Une comédie de SATYAJIT RAY
...de l'Humour Bengali !

CONNAISSEZ-VOUS LA VOIE LACTÉE ?
MATHURINS - ANJ. 90.00

BRIGITTE BARDOT, DANS « LA FEMME ET LE PANTIN »
Comment la vertu plait aux garçons.

PASCALE PETIT, DANS « FAIBLES FEMMES »
Comment l'esprit vient aux filles.

ne sert d'apprendre à manger des ortolans, il faut pleurer au bon moment.

En nuances, en charme, en sensibilité, le livre de Colette avait déjà été porté à l'écran par Jacqueline Audry, et Gigi-Danièle Delorme y montrait une grâce à émouvoir un régiment blindé.

Leslie Caron, elle, fera tout juste marcher les fantassins. La version musicale à grands moyens de Vincente Minnelli risque de décevoir tous ceux qui ne fondent pas dès qu'ils aperçoivent une calèche et une robe à tournure. Les costumes et les décors dessinés par le photographe de la famille royale britannique, Cecil Beaton, sont d'ailleurs ce qu'il y a de plus réussi, mais la mise en scène est plutôt de la mise en page. Minnelli, d'habitude mieux inspiré (« Un Américain à Paris »), n'a insufflé ni drôlerie ni finesse à cette comédie aux couplets grotesques, où Maurice Chevalier, dans un rôle surajouté de meneur de jeu, chante « Quelle veine qu'il y ait encore des petites filles ! ». Pour un peu, on l'inculperait.

La Femme et le Pantin

Rien de tel également que la vertu pour transformer en pantin le plus matamore des hidalgos. Enfin, c'est ce qu'essaye de faire croire Julien Duvivier, d'après le roman de Pierre Louys : « La Femme et le Pantin » (3). B.B. agite comme un hochet un pucelage d'opérette entre deux airs de flamenco touriste : « *Je suis vierge, moi, monsieur, mais je vous aime, alors bientôt, si vous êtes patient...* » Ce lui disant, elle lui promène sous le nez deux beaux seins presque nus. Ce manège dure pendant tout le film.

A la fin, le brillant cavalier, qui a perdu le boire et le manger, a mauvaise mine. Il donnerait les prunelles de ses yeux de braise. B.B. ne les lui demande pas, mais comme elle a aussi une conscience sociale, elle lui cède enfin : « *Tu n'es plus rien, tu es devenu comme moi. Nous pouvons nous aimer maintenant.* »

Il ne reste même plus le courage de rire. Voilà, tués à coup de ridicule, et B.B. et l'Espagne. « Les Bijoutiers du clair de lune », c'était un document ethnographique pour le musée de l'Homme à côté de cette farce.

(3) Paris, Berlitz, Wepler.

Faibles femmes

Sur le ton de la fantaisie, voici encore trois mignonnes, trois « choutes » à la taille fine, à la peau de pêche, qui se font mener en bateau par un jeune serin. Laquelle traînera ce trousseur de jupons à Canossa ? Incroyable, mais vrai : celle qui sort du couvent. Où donc est la morale « tricheur » ? En tout cas, pas dans la comédie optimiste et supra-légère de Michel Boisrond, qui confirme avec ses « Faibles femmes » (4) (après « Cette sacrée gamine » et « Aux environs d'Aden ») une vivacité et un goût très rares dans le cinéma français. Michel Boisrond aime sûrement beaucoup les films de Gene Kelly et de Stanley Donen. Il y a du « Funny Face » dans ce rêve de Pascale Petit déguisée en pharmacienne, jonglant avec les fioles de poison, ou dans ces scènes de snack-bar où les faibles femmes boivent en mesure des consommations rose pâle ou vert jade.

Bien choisies, ces « girls » ont le visage aigu de Pascale Petit, l'autorité platinée de Mylène Demongeot et la douceur discrète de Jacqueline Sassard. Leur bourreau a les yeux clairs, une mèche folle, une moto. Il aura bientôt un club d'admiratrices portant son nom : Alain Delon.

En résumé, un prétexte mince comme une dentelle, mais beaucoup d'entrain. Annette Wademant (dialoguiste) sait comment l'esprit vient aux filles.

(4) Biarritz, Richelieu, Madeleine, Gaumont.

Tables séparées

Si une vraie jeune fille est un trésor que les hommes s'arrachent, « Tables séparées » (5) tendrait à prouver qu'il y a quand même un moment psychologique où il faut changer d'état. La pauvre Deborah Kerr, dans un rôle de vieille jeune fille brimée par sa mère, affolée par les choses honteuses de l'amour, risque de perdre sa vie pour n'avoir pas trouvé le moment. Dans une sinistre pension de famille, l'hiver au bord de la mer, deux ou trois drames s'entrecroisent. Drames de la solitude, réunions d'existences ratées chères à l'auteur de « Marty » et de « La Nuit des Maris », Delbert Mann excelle à donner le petit détail sordide, à traduire l'expérience prise sur le vif. Il sait communiquer l'angoisse des isolés, la banalité, les déchirements intérieurs. Rita Hayworth, toujours belle au bord des premières rides, essaye de récupérer un homme qu'elle a jadis bafoué. L'homme, Burt Lancaster, a construit son refuge autour de l'alcool et d'une femme sans grâce et sans exigence. David Niven, vieil officier maniaque, terrorisé par les femmes, complète la clientèle de cette triste pension, salle d'une perpétuelle attente. Tiré d'une pièce de théâtre à succès, de Terence Rattigan, le film mis en scène par Delbert Mann, exréalisateur de T.V., reste statique. Beaucoup de bavardages pris dans un monotone et continuel champ contrechamp, des performances d'acteurs qui font un numéro un peu truqué. Tout cela est bien loin du langage cinématographique.

(5) Ermitage, Max-Linder, Images.

Les SS frappent la nuit

Ici, vierge ou pas vierge, aucune importance. Le vampire Bruno Ludke les viole et les étrangle toutes. Le film de Robert Siodmak : « Les SS frappent la nuit » (6), est basé sur l'histoire vraie de ce vampire découvert par un bon Allemand qui avait juste le tort de ne pas penser SS. Il croyait naïvement que l'arrestation du vampire provoquerait la libération de ceux qui avaient été accusés à sa place. Mais un vampire en pleine action sous le régime nazi est une faille inavouable, un discrédit sur toute la police du régime. Pour ne pas avouer l'existence du vampire, les innocents seront condamnés à mort, et le bon Allemand envoyé au front pour y oublier définitivement une si vilaine affaire. Le film de Siodmak est lent et boursouflé, comme l'était déjà son dernier film projeté en France il y a deux ans : « Les Rats ». Ce metteur en scène, né en Amérique, mais d'origine allemande, qui doit sa réputation (son chef-d'œuvre : « Tumulte ») à son tempérament lyrique, à son style expressionniste, n'a pas su trouver la voie de sa seconde carrière. Ce qui demeure intéressant dans son film, c'est l'éclairage qu'il projette sur l'état d'esprit des Allemands actuels. Forte mise en accusation du nazisme, le film a été proclamé par les Allemands comme le meilleur de l'année 1958, avec huit mentions spéciales.

M. M.

(6) Monte-Carlo, Vendôme, George-V.

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-33
Catalogue sur demande contre 50 francs

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 23	20 h. 45	LA TRAVIATA
Mercr. 25	20 h. 45	NAUTEOS LA DAME A LA LICORNE SOIR DE FETE
Vendr. 27	20 h.	FAUST
Samedi 28	20 h.	FAUST
Dim. 1er mars	21 h.	RIGOLETTO

OPERA-COMIQUE		
Mercr. 25	21 h.	WERTHER
Jeudi 26	20 h. 30	CIBOULETTE
Vendr. 27	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 28	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Dim. 1er mars	14 h. 30	LAKME
Dim. 1er mars	20 h. 45	LA TOSCA

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

14 FEVRIER.

PLUS j'impatiente de gens avec mon culte d'une personne, et plus je vois qu'en cette personne menacée du chef de l'Etat — car, à quoi bon se crever les yeux ? il est menacé — subsiste la suprême chance de la République, de la liberté. Les derniers incidents d'Alger, je ne suis pas de ceux qui en parlent en haussant les épaules. Qu'un nouveau 13 mai s'élabore en Algérie, qu'il puisse éclater à chaque instant, je n'en jurerais pas, mais je ne puis me défendre d'y penser.

Cette fois, les conspirateurs se heurteraient à quelqu'un dont ils ont cru se servir. Ces lessiveurs de cervelles, et qui sont aussi des cervelles lessivées, ne s'y connaissent pas en hommes. Avoir pris Charles de Gaulle pour un instrument ! Il fallait être bien naïf. De Gaulle, pour eux, si grand qu'il fût, c'était un vieux. Les âmes simples croient qu'un vieux est fini, quelle que soit sa gloire, parce qu'il est vieux, mais qu'il peut être utilisé. A cela se ramène, j'imagine, l'idée que nos conjurés, ou enfin quelques-uns d'entre eux, se faisaient du solitaire de Colombey. Or, la jeunesse, en politique, est un mythe. L'Histoire du dernier demi-siècle ne leur a rien appris : Clemenceau, Churchill étaient des vieillards. Lénine, homme malade, n'avait pas d'âge.

C'EST peu de dire que certains des héros du 13 mai jugent de Gaulle décevant. Que se passerait-il le jour où ils décideraient de l'enfermer dans le dilemme qui a déjà servi contre un autre président de la République : se soumettre ou se démettre ? Charles de Gaulle n'est pas de la race qui se soumet, ni de celle qui se démet sous la menace d'une faction.

A partir de là, chacun peut imaginer que les choses tourneraient selon ce qu'il croit ou ce qu'il espère. Pour moi, je crois, j'espère en la fidélité de l'armée. La fidélité est la grande vertu pour de Gaulle. On sourit quand il ressuscite un vieux mot comme « féal », mais c'est dans ce mot que tient sa chance — et la nôtre.

Il reste que le double refus de se soumettre et de se démettre exposerait le président de la République... A quoi ? Je le laisse à imaginer.

Ce mot de Machiavel : « La vie des princes appartient à quiconque ne craint pas de mourir ».

J'EN reviens au culte raisonné de la personne. Dans la conjoncture historique qui est la nôtre, ce culte se confond non avec la volonté de puissance d'un peuple, mais avec son instinct de conservation en tant que peuple libre. Comment ne le voyez-vous pas, ô hommes de la vieille gauche ? Comment ne vous pressez-vous pas autour du chef de l'Etat ? Qui d'autre et quoi d'autre croyez-vous qu'il y ait entre votre poitrine et les hommes à mitraillette ? En 1918, durant la bataille autour de Kazan, Trotsky dénonçait « le pusillanime fatalisme historique qui, en toutes questions concrètes et privées, se réfère passivement à des lois générales, laissant de côté le ressort principal : l'individu vivant et agissant ».

Je le répète : « Comment ne le voyez-vous pas ? ». Ce n'est peut-être pas aveuglement chez certains, mais persuasion qu'il faut laisser le pendule achever son parcours et que le retour à gauche est inéluctable. Selon cette vue, l'individu vivant et agissant fausse l'expérience, ne sert qu'à retarder l'heure où la démocratie aura sa revanche. Je ne puis m'expliquer par un autre raisonnement cette passivité hargneuse chez certains vaincus d'hier : ils ne comptent plus que sur le pire... Ils ne comptent pas en tout cas sur l'action directe. Ils parlent, ils écrivent. A droite, on agit, mais de Gaulle agit lui aussi.

15 FEVRIER.

JE viens d'entendre le général parler aux professeurs et aux étudiants de Toulouse. Ces acclamations signifient-elles que le pays ne permettrait pas qu'on le sépare de de Gaulle ? C'est le dernier espoir, c'est la dernière chance. Que les Français ne se fient pas à ceux qui se sont réclamés de de Gaulle pour défendre de Gaulle. Qu'ils ne comptent que sur eux-mêmes. Tout dépendrait, dès les premiers éclats d'une conjuration, des signes qui apparaîtraient dans le pays. Tout dépendrait de sa révolte indignée ou de son lâche consentement.

JE ne puis échapper à ces idées, en ce dimanche de brume et d'attente. Dans la vieillesse, où la vie personnelle est si réduite, on n'est plus qu'un guetteur sur une tour. Les autres vont à leur plaisir, à leur passion. Et moi, je regarde ce point de l'horizon d'où je ne sais quoi va surgir. Aucune lecture ne me délivre. Mais voici l'évasion ; je feuillette l'admirable exemplaire illustré de la Bible de Jérusalem, que publient les Editions Labergerie, et qu'elles m'ont si libéralement offert. C'est un monument. Il y faut pénétrer comme dans une cathédrale dont les illustrations d'André Balint seraient les vitraux et les fresques. Cela me changera, car je n'use guère que d'une bible protestante, à Malagar, dont Gide nous lisait, le soir, des passages qu'il aimait.

Au vrai, j'en use peu. Je m'interroge sur ce manque de familiarité que j'ai avec la Bible et qui tient sans doute à mon éducation : les enfants de mon milieu étaient confinés dans le Nouveau Testament. Mais j'aurais été d'esprit assez libre pour aller plus souvent et de moi-même au texte sacré si j'en avais eu le goût ; la vérité, et je l'avoue à ma honte, est que je n'en subis pas naturellement l'attrait — même par le biais de la poésie. Je me force toujours un peu quand je l'admire. La liturgie catholique continue d'en filtrer pour moi le meilleur : les psaumes qui me sont familiers, et les prophéties durant le temps pascal. Pour le reste, j'aurais tendance à regimber, comme Simone Weil, pour des raisons que je crois plus sage de taire. Mes lectures de l'Ancien Testament finissent presque toujours par une plongée dans l'Evangile : à la promesse, je préfère son accomplissement, et à ce qui le préfigure, le Fils de l'Homme vivant dans son opprobre et dans sa gloire. Il n'est pas trop tard pour changer mes habitudes et cette splendide Bible de Jérusalem m'y aidera...

16 FEVRIER.

JE me résigne à entrer dans « Les 13 complots du 13 mai », de Merry et Serge Bromberger, non par goût : je déteste qu'une si petite histoire se confonde avec la grande et que, s'il y est question de « la rue » à propos de journées révolutionnaires, ce ne soit pas la rue de Paris, mais celle d'Alger qui décide du destin français. N'empêche que ces intrigues enchevêtrées ont toutes abouti à quelqu'un, à l'individu vivant et agissant dont parle Trotsky. Je me dis aussi que ces treize complots nous aideront peut-être à y voir plus clair dans le quatorzième...

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.63
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

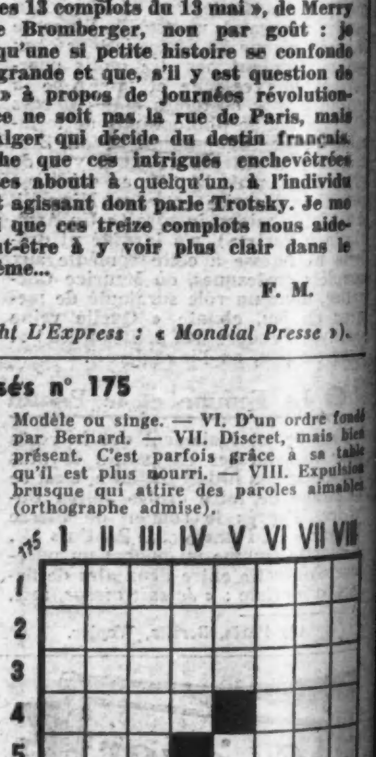
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

JULES ROMAINS
de l'Académie française
MÉMOIRES DE MADAME CHAUVEREL
*
la femme singulière s'explique...
Déjà parus :
UNE FEMME SINGULIÈRE
LE BESOIN DE VOIR CLAIR
Flammarion

Mots croisés n° 175

Horizontalement. — 1. Sa directrice reste toujours à l'écart de son foyer. — 2. Bien vague, dans les rêves du mousse. — 3. Est encore préférable au décollement de l'organe affecté. — 4. Plus capricieux que le suspense. Entre l'homme et le mulet. — 5. Dans le nom d'un médecin qui ne vous remonte pas. Parrain et fondateur d'un Etat américain. — 6. Devient Lois, quand il s'agit des habitants de la ville. Bien pourvu en membres. — 7. Donnés avec franchise et un peu d'humilité. — 8. Affecte le messer de La Fontaine. — 9. Avant l'opuscule cité. Peut désigner familièrement un grand empereur romain. — 10. Protecteur qui vient souvent de l'Extrême-Orient. De part et d'autre d'une sinueuse.

Verticalement. — I. Quand la tête n'est plus suivie aux extrémités. — II. Qui agit pour le mieux. — III. Bien suivis, alors même qu'ils ne bougent pas. Voisines, plutôt vers la fin. — IV. Charme ou ennuie. Grande voix italienne qui vécut jusqu'en 1919. — V. Se ferme au commandement. Modèle ou singe. — VI. D'un ordre fondé par Bernard. — VII. Discret, mais bien présent. C'est parfois grâce à sa table qu'il est plus nourri. — VIII. Expulsion brusque qui attire des paroles aimables (orthographe admise).

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	T	E	R	L	I	N	G
2	T	E	T	U	E	■	O	R
3	A	R	A	I	G	N	E	E
4	L	N	■	N	E	I	L	L
5	A	I	D	E	R	A	■	O
6	C	R	E	E	E	■	H	T
7	T	A	C	■	M	O	U	T
8	I	■	O	D	E	T	T	E
9	T	A	R	E	N	T	I	N
10	E	X	A	L	T	E	N	T

Solution du n° 174